

2^e Année N° 5.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 Septembre 1929.

Prix du numéro : Fr. 10.—

Variétés

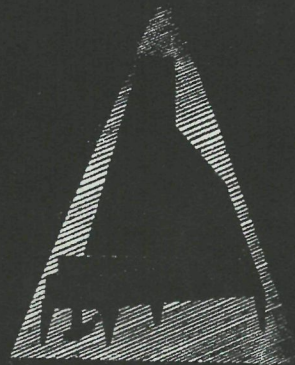
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



ÉDITIONS «VARIÉTÉS» - BRUXELLES

PLEYEL
FOURNISSEUR DE LA COUR



SUCCURSALE
DE BRUXELLES
101 RUE ROYALE



LES BELLES CROISIÈRES

mènent heureusement au port. Que ce port soit le but du voyage ou n'en soit qu'une escale, il importe que le souvenir qui vous en restera ne gâte pas le plaisir du voyage.

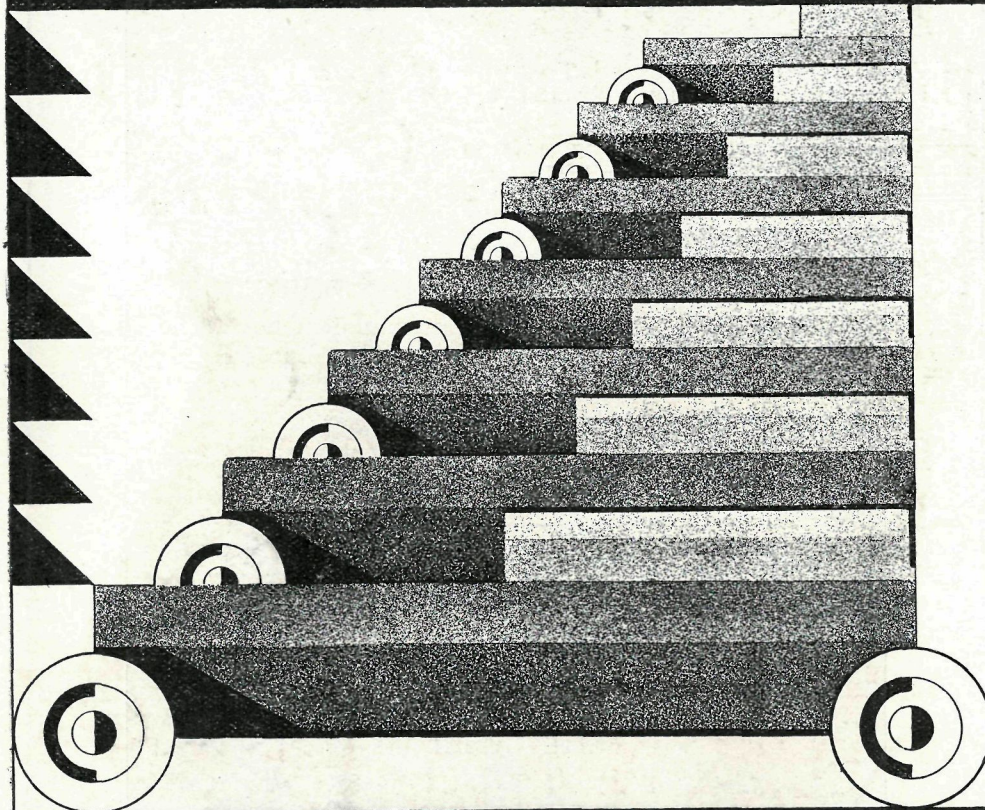
Pour vous reposer avant de repartir, pour rayonner en Belgique, visiter Bruxelles, ses musées et ses parcs, Anvers et son port, Malines et sa cathédrale, Bruges et ses canaux, les Ardennes et la vallée de la Meuse, descendez à l'hôtel

Atlanta
Place de Brouckère, Bruxelles

Delamare et Cerf. Bruxelles

sart

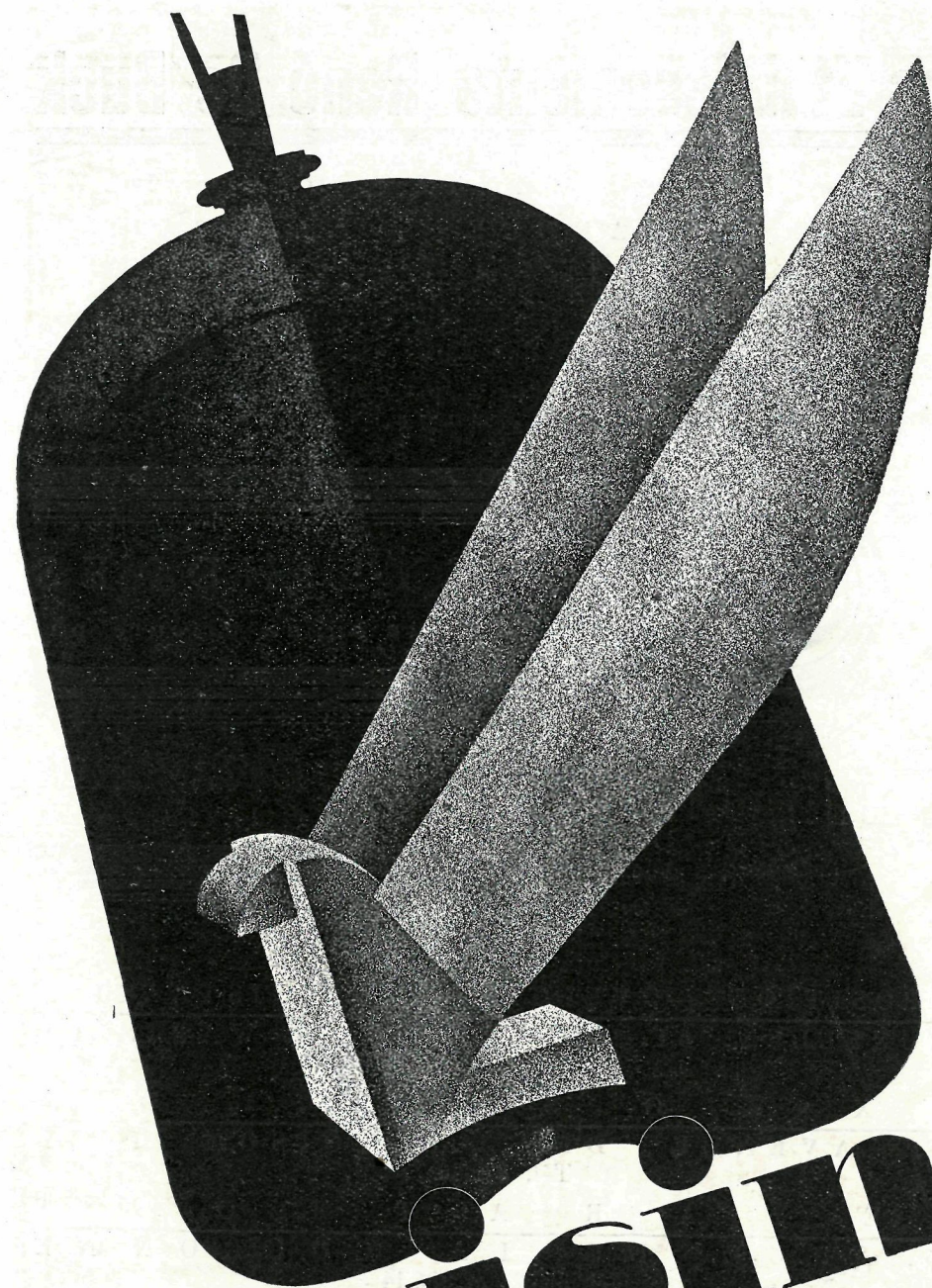
COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENGART
CHENARD-WALKER
IMPERIA STUDEBAKER
PIERCE-ARROW
NAGANT VOISIN

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36

B R U X E L L E S

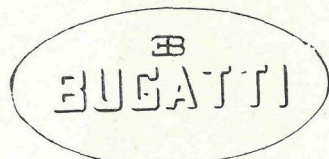


VOISIN
et Cousin Carron & Pisart

Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN



4 ET 6 CYLINDRES

La première voiture
française construite
en grande série

8 CYLINDRES

Celle qu'on ne discute pas

4 ET 8 CYLINDRES

Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION

BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N

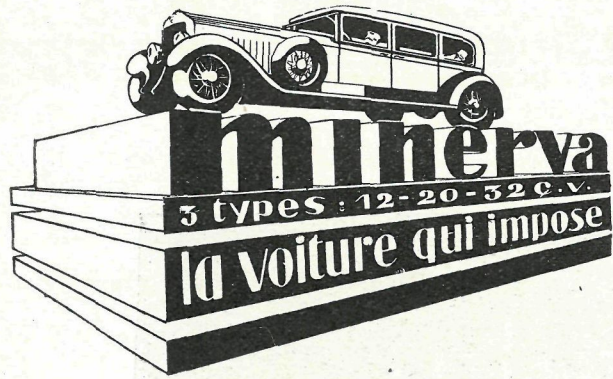
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S

96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DEPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION

154, RUE GRAY
Tél. 300,15



MINERVA MOTORS S. A.
AGENT POUR LE BRABANT :
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES

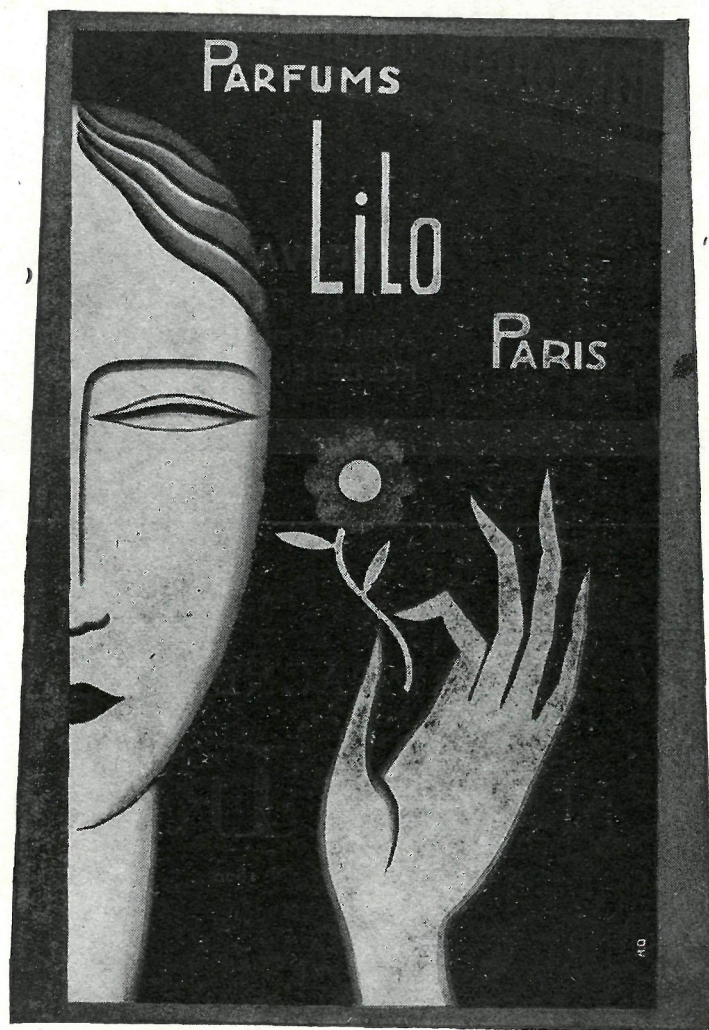
CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS

Agent général : J.-M. de JODE
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES
Téléph. : 483,40



” Beauté, mon beau souci...”

Le Teint Bronzé

Le laboratoire des
Produits de beauté Marquissette

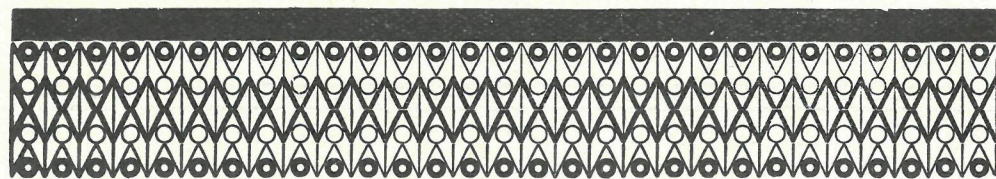
vient de réaliser cette merveille :

Une série de produits de beauté
donnant le teint bronzé d'un
aspect absolument naturel et dont
le mode d'emploi journalier con-
siste en quelques soins simplement
hygiéniques

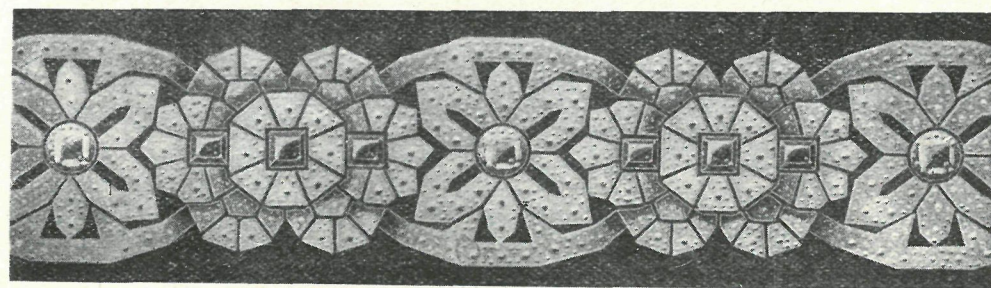


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de
produits qui sont de toute pureté et permettent de
suivre les méthodes concernant les soins de beauté
habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

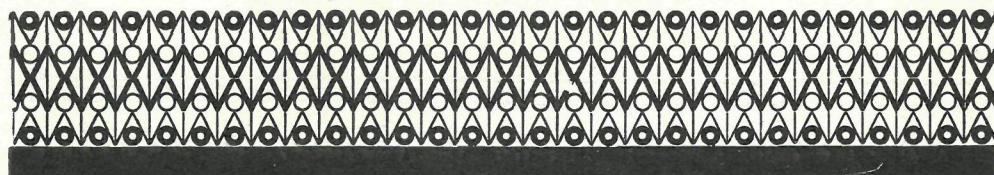
Laboratoire: 95, Rue de Namur, Bruxelles



**COLLARD
DE THUIN**

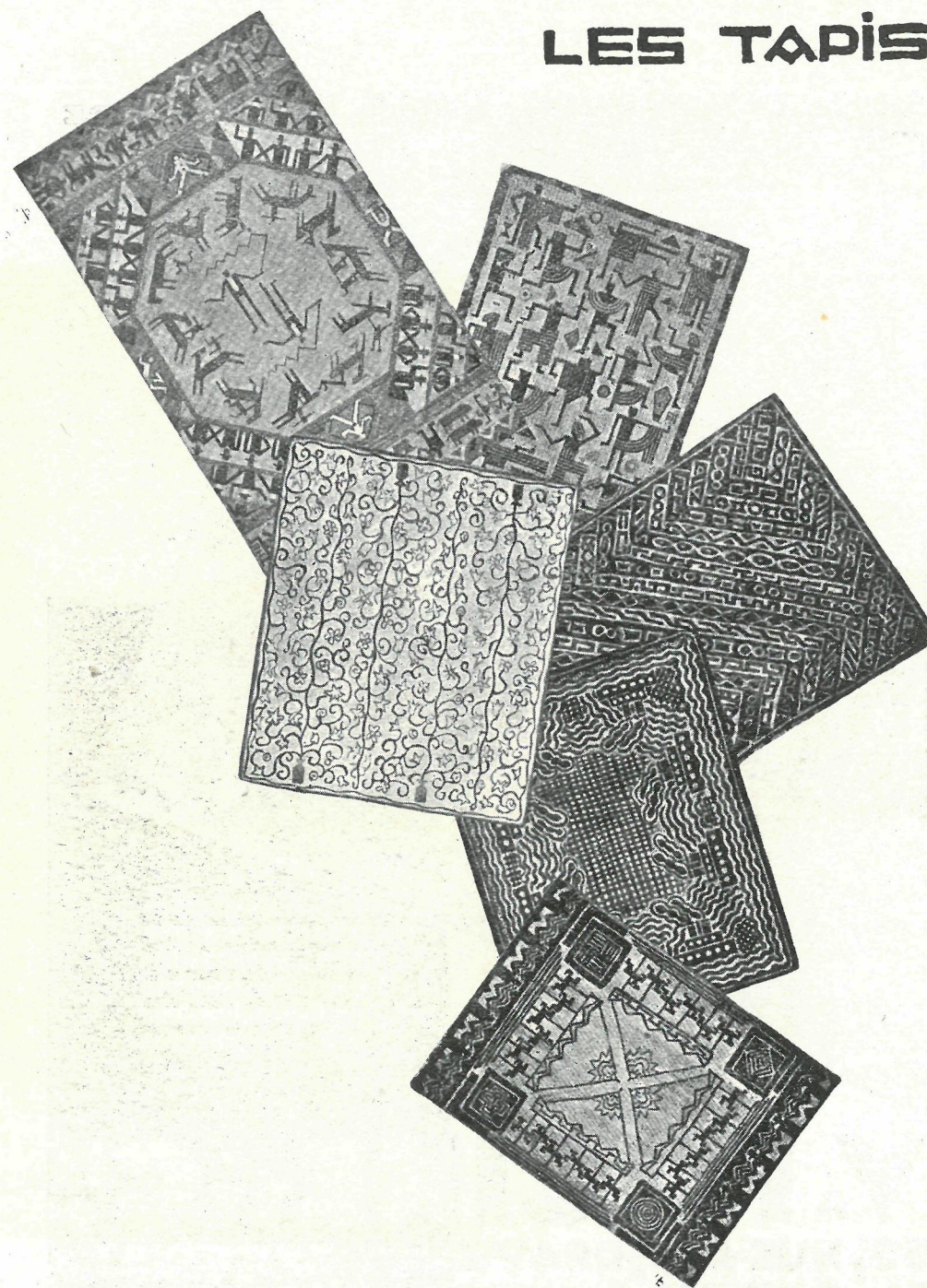


**JOAILLIERS
BRUXELLES**
1 & 3, B^d ADOLPHE MAX



VIII

LES TAPIS



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET C^{IE}

53. RUE DES DRAPERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4-SEPTEMBRE . PARIS

x

tissus modernes pour la
couture et l'ameublement



Toile de Tournon : « Tennis » — Composition de Raoul Dufy

bianchini, férrier
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^p de mars

LE GRAND ÉCART
 OUVERT À MINUIT
 ORCHESTRE
 7 RUE FROMENTIN
 TEL. TRUDAINE 13-34

LE BOEUF SUR LE TOIT

RESTAURANT
 DANS LE
 SUD DES
 ANSANTS

LE BOEUF SUR LE TOIT

28 RUE DE PENTHIEVRE PARIS
 TEL. ALJOU 10-10

8 RUE MACE CANNES
 TEL. 16-24

Chez
MARIANNE
 72 boulevard
 de Clichy.
 HENRI MICHEL prop.
 Marcadet 10.81

Dejeuners
 Diners
 Soupers.



AUX
 CHAMPS ÉLYSÉES

HOWARD

LUNCHEONS
 DINNERS
 SUPPERS

OF JEAN-FOODS

OYSTERS AND
 SEA-FOODS
 DELIVERED
 AT YOUR
 DOOR

28 AV. VICTOR-EMMANUEL III (CHAMPS-ÉLYSÉES)
 TEL. ELYSÉES. 95-81



A
 MONTMARTRE

SES PARFUMS EN FLAcons ANCIENS



42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. J.L.

SOINS DE BEAUTÉ

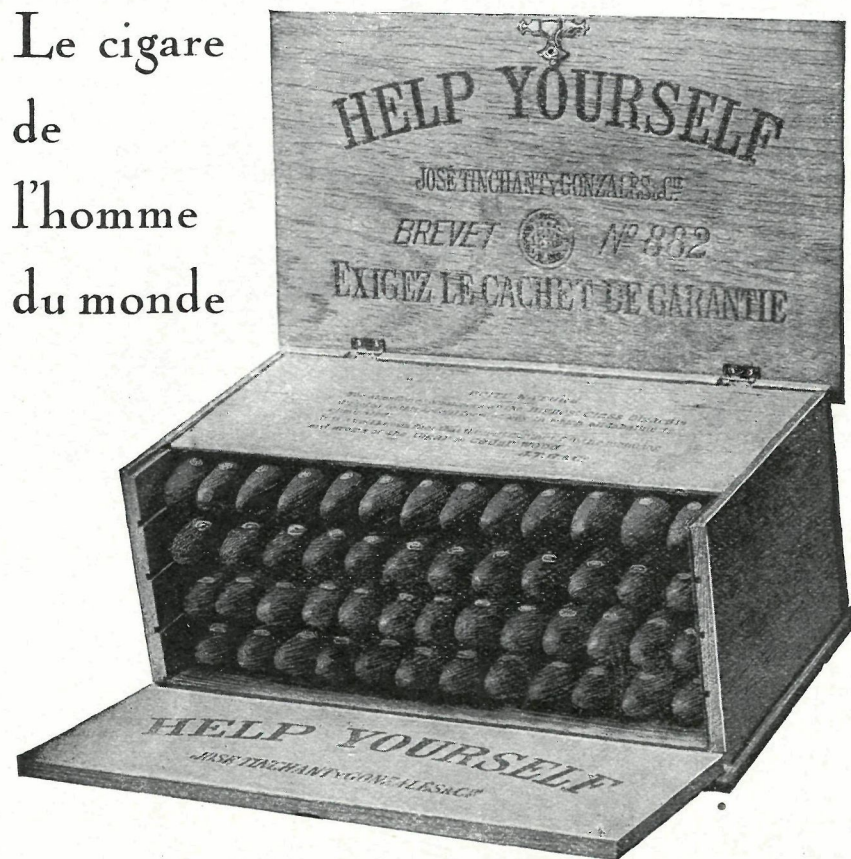


Les "Produits Ganesh"
inventés par Madame
ADAIR et vivement
recommandés par le corps
médical, sont appliqués de
façon rationnelle et scien-
tifique par les soins de
M A D A M E
ELEANOR
A D A I R

2, Porte Louise, Bruxelles (1^{er} étage)
LONDRES PARIS

Téléphone : 820,91
NEW-YORK

Le cigare
de
l'homme
du monde



MAISON CENTENAIRE (1820)

TRICOCHÉ

ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes

un disque
un phono

COLUMBIA



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^e ANNEE. — N° 5.

15 SEPTEMBRE 1929.

SOMMAIRE

Paul Léautaud *Lettres — 1902-1918 (2^e partie)*
Tristan Tzara *Poème*
Robert Poulet *« Choses vues » en moi-même*
Denis Marion *Le discernement difficile*
Waldemar George *Morphologie du Baroque*
Sacher Purnal *Golligwog (V)*

CHRONIQUES DU MOIS

Jacques Rèce *La clef des champs*
Paul Fierens *Vacances*
Pierre Courthion *Distances*
André Delons *Par la grâce d'un étourdi*
George Cœuret *La mode*
Franz Hellens *Chronique des disques*

VARIETES

La vie des sœurs Brontë (G. et E. Romieu) — Souvenirs de Kiki —
La révolution défigurée (L. Trotsky) — Le romanesque en 1929 —
Augustin Meaulnes contre Garine — Entre terre et mer (J. Conrad) —
Dames de Californie (J. Kessel) — Collection Gaston Leroux — Le
Scaphandrier de la Tour Eiffel (Cami) — Préjugés (H. L. Mencken)
— L'Homme qui a perdu son nom (H. de Vere Stacpoole) — Le Voyage
d'Urien (André Gide) — Le cinéma parlant — Lucky Boy — « Es
kommt der neue Fotograf » et « Filmgegner von heute, Filmfreunde
von morgen » — L'art populaire et l'autre problème — Eloge du
corps humain.

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Léo Gestel

Prix du numéro: Belgique: 10 Fr.	Abonnement d'un an: 100 Fr.
» » France: 10 Fr. fr.	» » » 100 Fr. fr.
» » Hollande: 1 Florin.	» » » 10 Florins
» » Autres pays: 3 Belgas.	» » » 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE
Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37
Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam.

BLAISE CENDRARS
Le Plan de l'Aiguille
(49^{ème} Edition)
12 Fr.

LÉON MOUSSINAC
Panoramique du Cinéma
(Avec 40 photos)
25 Fr.

FRANÇOIS-BERGE
Meurtre
(8^{ème} Edition)
12 Fr.

A. ROLLAND de RENÉVILLE
Rimbaud le Voyant
(10^{ème} Edition)
12 Fr.

CHARLES DU BOS
Le Dialogue avec André Gide
30 Fr.

MAURICE COURTOIS-SUFFIT
Le Rossignol américain
(9^{ème} Edition)
12 Fr.

CHARLES DU BOS
Byron
30 Fr.

Madame A. BULTEAU
Dans la Paix du Soir
18 Fr.

ANDRÉ LURÇAT
Architecture
(Avec 72 photos)
25 Fr.

**CHEZ
TOUS
LES
LIBRAIRES**

**ÉDITIONS
AU SANS PAREIL**
17, Rue Froidevaux
PARIS

**CHEZ
TOUS
LES
LIBRAIRES**

XVIII

LETTRES

1902-1918

de

PAUL LÉAUTAUD

II^e PARTIE (1)

A MADEMOISELLE MARIE LAURENCIN

Paris, le 20 mars 1914.

Chère Mademoiselle,

J'ai pour vous, prêt à prendre tout de suite, un beau caniche tout noir. Le chien que je vous destinai n'est décidément pas bien portant. Mieux vaut pour vous ne pas vous charger du souci de l'avoir.

Voulez-vous me dire quel jour et à quelle heure on peut aller vous montrer le caniche en question? Il est tout frais tondu, mais son poil repoussera et il recouvrera bientôt cet aspect ébouriffé amusant qu'ont les chiens de cette sorte que, pour mon goût, je préfère à l'état naturel, c'est-à-dire non tondu.

Si vous m'en croyez, vous procéderez de cette façon :

On vous amènera le chien. Vous direz s'il vous plaît. Si oui, vous lui prendrez mesure de son tour de cou. Vous lui achèterez un collier (plus grand naturellement que le tour de cou) et ferez graver la plaque à votre nom et votre adresse. (Si vous le préférez, je me chargerai de cela.) Quand vous aurez ce collier tout prêt, on vous amènera le chien pour de bon. A moins que vous ne soyez bien sûre de ne pas le laisser égarer tant qu'il n'aura pas son collier. Dans ce cas, vous pourriez le garder tout de suite. Mais soyez sérieuse: la question du collier avec nom et adresse est très importante. Ce matin encore, Billy a vu ramasser, rue de Richelieu, un malheureux chien que nous aurions pu sauver s'il avait eu un collier en règle.

Du reste, pour le caniche en question, pendant un bon mois, il faudra ne le sortir qu'à l'attache et le combler de gentilleses. Ce pauvre chien ne fait que pleurer depuis qu'il a perdu ses maîtres. A ce point que, si on ne peut le placer, on va l'abattre, tant il est malheureux.

J'attends votre réponse.

Mes sentiments les plus amicaux.

(1) Lire la première partie dans *Variétés* du 15 août.

A LA MÈME

Paris, le 1^{er} avril 1914.

Chère Mademoiselle,

Je suis bien ennuyé. Billy m'a dit tantôt que le chien est bien laid, qu'il est vieux, que vous n'en êtes pas plus enchantée. Tout cela est-il bien vrai? Il dit même que ce n'est point un caniche. Moi, je ne l'ai jamais vu. On est venu me parler pour lui. J'ai tout fait ensuite par correspondance. M'a-t-on trompé?

Est-on venu pour apporter le collier? Si non, quand on viendra, parlez à cette dame. Il vaut mieux ne pas laisser ce chien goûter au bonheur si vous ne devez pas le garder. Il vaudrait mieux le rendre dès maintenant. Je vous dis cela très amicalement. Je ne serai nullement fâché. Je comprendrai très bien. Je vous en aurai un autre, et cette fois-là je ferai les choses moi-même. Les candidats ne manquent pas.

Pauvres bêtes, chez elles aussi, il y a ceux qui plaisent et ceux qui ne plaisent pas. Il faut tout de même reconnaître qu'un chien qui doit vivre en appartement doit réunir certaines conditions.

Ne venez pas me voir avec lui, si vous devez le rendre. J'aime mieux, dans ce cas, ne pas le connaître (1).

A vous.

Je suis à votre disposition pour écrire moi-même à la dame en question.

La question de propreté est secondaire. Un chien se forme très rapidement sur ce chapitre. Il faut lui apprendre.

A ANDRÉ BILLY

Paris, le 18 août 1914.

Toute mon amitié vous accompagne, mon cher Billy. Le proverbe qui dit : loin des yeux, loin du cœur — reçoit en ce moment un joli démenti. Courage et patience.

A PAUL MORISSE

Pornic, le 8 septembre 1914.

Mon Cher Morisse,

Je suis en effet ici depuis le 3, ou 4 ou 5 mois, je ne sais plus au juste. Je n'en ai aucun contentement. Ce départ a été une folie. Sans doute, avec ma ménagerie, en voyant le gouvernement filer, les portes de Paris se fermer, les Allemands à Creil, on pouvait avoir des craintes

(1) C'est pour me consoler de cette mésaventure que Marie Laurencin m'offrit son portrait par elle-même, qui orne depuis mon bureau du Mercure.

motivées. Mais, quand même, j'eusse mieux fait d'écouter ma négligence, mon indécision, ma résignation et de ne pas bouger. Je serais aujourd'hui tranquille chez moi, n'ayant pas subi cet odieux voyage, ayant évité ce dépaysement, cette vie incommode, et n'ayant pas à envisager un autre odieux voyage, sans doute, celui du retour. Trente-six heures de train pour venir ici, dans un fourgon, debout, au milieu de quelles gens! J'aurais été seul, jamais je ne serais monté là dedans. J'aurais écouté ma répugnance, mon déplaisir, je me serais fait rembourser mes billets et je serais rentré chez moi. Jamais je ne me consolerais d'avoir, pour la première fois de ma vie, fait une action qui me déplait. Ajoutez que cela m'a tiré d'affaire moins qu'à moitié. Je n'ai pu emmener toutes mes bêtes : neuf chiens et une trentaine de chats. Il n'y fallait pas songer. J'ai amené quatre chiens et neuf chats. Le reste a été confié à une dame de Paris. Une plainte n'a pas tardé à être faite contre elle et il lui a fallu, sans regret, certes, réintégrer Fontenay. Résultat : les frais de ces déménagements et réemménagement, l'entretien de la maison de Fontenay, bêtes et gens, mes frais de voyage et de séjour ici, mes frais de retour, les dettes inévitables. Ah! vraiment oui, cela a été une belle opération. J'en suis d'autant moins fier qu'à dire franc je me reconnais peu de l'avoir effectuée.

Je pense que vous n'avez pas écrit sans ironie, tel que vous me connaissez, ce que vous me dites de mon goût à vivre ici et à rêver au bord de la mer. J'ai le courage de mes ridicules comme de mes manques de goût, et je vous dirai tout net que la mer ne me dit rien. Elle est là, à cent mètres de ma fenêtre et je regarde cela comme une grande étendue d'eau sale. Je me suis fait ramasser par Madame C..., un soir qu'elle me montrait cette mer, éclairée par la lune, parce que je lui ai dit que je trouvais tout cela assez chromo, et pour le vrai, c'est mon impression sincère. Je ne suis pas fait pour les mers, décidément, pas plus celle de Genève que celle d'ici. Le pays lui-même m'est fort indifférent. Fourmay offre des coins à mon avis cent fois plus agréables pour la rêverie. Que je regrette Paris! Je vous jure que c'est vrai : à Tours, dans le train, regardant sur la carte le trajet parcouru et constatant à quelle distance énorme déjà je me trouvais de Paris, du cadre de ma vie, de l'atmosphère familière, j'ai eu au cœur un serrement d'angoisse. Que dire ici, à cette pointe de côte, à 450 kilomètres de Paris! Est-ce donc possible! Je suis ici, moi? Je me sens si loin, si désorbité, que je doute par moments, de la possibilité du retour. Je ne suis pas fait pour l'exportation, j'aurais tort de n'en pas convenir.

Vous m'avez fait grand plaisir en me renseignant sur Billy. Je m'inquiétais déjà de l'absence de la réponse de Madame F...-F... à ma lettre. Elle doit être très contente et heureuse de l'envoi de Billy à Rodez. Faites-lui je vous prie, mes amitiés et faites part de mon bonjour à Mademoiselle Chérie. Quand je vais aller en ville, j'achèterai des cartes postales et j'écirai à Billy. Mais — et Pergaud?...

J'ai écrit à Vallette pour lui demander s'il a des nouvelles de Billy (ne recevant rien de Madame F...-F...), de Bernard, de Cros, d'Apolinaire, de son gendre, et ce qu'il y a de nouveau au Mercure. Je n'ai pas encore sa réponse. Les lettres de Paris mettent en ce moment cinq jours pour venir ici.

Je vais aussi rentrer probablement bientôt à Paris. Il me faut compter avec les difficultés du voyage, l'affluence de voyageurs à la fin des villégiatures. Je serai seul à repartir, seul avec quatre chiens et six paniers à chats. Je vais encore m'amuser. Non, quand je pense que je suis venu ici, dans ce décor d'opéra-comique, alors que j'étais si bien chez moi, seul! Je me couvre d'ironies, dans ces moments-là.

Comment allons-nous vivre, si la guerre dure, avec nos admirables cinquante francs par mois? Vous, encore, vous êtes seul. C'est beaucoup, d'être seul, et je n'oublie pas, certes, qu'à notre âge, 50 francs par mois ne sont rien. Mais moi, avec tous mes compagnons!

Je vais probablement avoir à passer la nouvelle visite des réformés et des exemptés (j'offre cette singularité d'être à la fois un réformé et un exempté). J'ai déjà accompli la première obligation prescrite par l'arrêté du Ministre : l'envoi au maire de ma commune de ma situation militaire. J'attends maintenant une convocation — s'il doit m'en venir une. Je rirais bien de me voir transformé en héros.

M. et Madame C... vous remercient de votre bon souvenir et me chargent de vous adresser le leur, très cordial. Je crois qu'ils ont pris une piètre idée de moi, depuis que je suis ici, à cause de mon peu d'admiration pour le pays. Mais que voulez-vous? Toutes ces petites maisons sur lesquelles on lit KER ceci, KER cela, KER autre chose, chiqué breton que tous les gens de Paris tiennent à arborer, ces gens qui s'en vont comme de grands enfants, les mollets et les bras nus, armés de filets, de gaffes, de pelles, de nasses, pour faire les pêcheurs le long de cent mètres d'eau, je trouve cela assez comique. Quant au paysage, un chromo, je ne m'en dédis pas. C'est la fadeur, l'insignifiance mêmes. Une autre observation que j'ai faite, c'est qu'ici, toutes les femmes (les natives, j'entends) ont le nez pointu. A Paris, au moins, elles n'ont que le caractère. Pour les regarder, c'est moins déplaisant.

J'ai eu de temps en temps des nouvelles de mon frère. Les dernières datées du 15. Depuis plus d'une semaine, à cette époque, à se battre, presque sans nourriture ni sommeil. En bonne santé, néanmoins.

A vous cordialement.

A ANDRÉ ROUVEYRE

Fontenay-aux-Roses, le 30 octobre 1914.

Mon cher ami,

J'ai été content d'avoir de vos nouvelles. J'ai pensé plusieurs fois à vous pendant ces derniers mois. Je me demandais où vous pouviez bien être, et ce que vous pouviez bien faire. Je vois que l'héroïsme vous a visité en vain, heureusement! — et que vous avez toujours votre bonne humeur. Tant mieux. S'il y a en ce moment beaucoup de choses qui portent à pleurer, il y en a encore plus, je crois bien, qui font éclater de rire. La guerre montre, poussées à leur perfection, la monstruosité et la stupidité humaines. Je suis rentré à Fontenay samedi dernier. Votre lettre m'y a rejoint, renvoyée de Pornic. J'ai passé là-bas à peu près deux mois ni bons ni mauvais. Je ne suis pas voyageur. L'habitude me manque. Je n'avais rien de mes affaires. J'étais tout dépaycé. J'aspirais au retour.

J'y aspirais en me disant, tel que je me connais : Quand tu seras parti, tu regretteras ce petit coin tranquille, cette maison accueillante, ces hôtes bons camarades, et même ce paysage dont la vue ne te dit rien. Je ne me trompais pas, mon cher ami. Rentré dans ma maison vide, regardant mon jardin tout rempli de feuilles mortes, pourrissant sous la pluie, je regrette la côte de Pornic, où il faisait encore, quand je l'ai quittée, une tiédeur presque printanière. Il est vrai, les soucis qui m'attendaient ici sont pour beaucoup dans ce regret. De grands soucis, certes. Je m'imaginai que la guerre durerait trois mois et grâce à quelques petites économies j'étais paré pour ce temps. Le trimestre est écoulé et on dit n'en être encore qu'à des débuts. Je commence à ne plus rire et même à voir les choses assez en noir. Je ne sais pas si vous savez ce que le Mercure nous alloue, à moi et à Morisse, pendant toute la durée de cette histoire. Ce n'est pas lourd. C'est même un peu honteux. Cinquante francs par mois! Un homme, à 43 ans, avec les modestes habitudes qu'il a prises, vivre avec cinquante francs par mois, en l'an de grâce 1914, toutes les denrées renchéries sous l'effet de cette guerre! Il va pourtant falloir y réussir, moi, et mes 9 chiens et mes 27 chats. Y réussir? A la vérité, je n'y crois pas beaucoup. J'ai eu avant-hier avec Vallette une entrevue à ce sujet. Je comptais assez sur des actions, ou sur une avance de ma gratification de fin d'année, qui doit rester intacte, il me semble, puisque venant de l'exercice à fin juin dernier. Je suis sorti de cet entretien comme devant. Si encore je pouvais m'engager... au Mont-de-Piété!

Mon frère, qui se bat depuis le 1^{er} septembre devant Verdun, est toujours vivant, et sans blessure — tel il était du moins au 17 octobre, date de sa dernière lettre — après s'être trouvé dans plusieurs occasions dangereuses. Pas déchaussé ni dévêtu depuis le 2 août, jour de son départ. Voyez ce que cela représente pour un homme habitué à quelque propreté. Il lui serait d'ailleurs impossible de se déchausser, dit-il. Il faudrait couper le cuir des souliers. On nous montre les prisonniers allemands ayant mangé des betteraves pour toute nourriture. Mon frère, lui, plusieurs fois, n'a eu à manger que des carottes prises dans les champs. Toujours à se battre, mal nourri, dormant rarement, allongé sur la terre trempée, transformé en un vrai paquet de boue, les mains glacées pouvant à peine tenir le fusil, les jambes malades, tel il me dit être. Je lui écris souvent. De temps en temps il reçoit une de mes lettres. Je lui envoie du chocolat, du tabac (dont ils sont fort privés). Reçoit-il? On n'en sait trop rien. Je viens de lui envoyer tricot, gants, chaussettes. Cela lui parviendra-t-il? Il faut l'espérer, sans trop le croire. S'il ne revient pas, il y a un enfant, un petit garçon de 8 ans, dont j'ai promis de me charger. Cela me fera un enfant, à moi qui n'ai jamais pu en faire (1). La guerre m'aura ainsi fait perdre beaucoup d'argent (pour ma bourse) — environ 250 francs par mois — et procuré un héritier. Ce serait d'une belle ironie.

Je vous écris campé chez moi comme un réfugié. Sous le coup de l'alerte, quand les Allemands étaient à Compiègne (et même plus près, on l'a caché) et qu'on parlait à Fontenay de nous faire évacuer, j'ai déménagé mes meubles, mes livres, mes papiers. Tout cela est au Mercure,

(1) Il n'y a pas là un regret, bien au contraire.

empilé, en vrai bric à brac. Il reste à Fontenay le strict nécessaire, un matelas par terre, une table, une chaise, une lampe. Je me promène au milieu de tout cela, chapeau sur la tête, enfermé dans mon pardessus, gelé, soucieux, regardant tomber la pluie, entouré de mes bêtes, ne pouvant même plus aller facilement à Paris à cause de la rareté des trains, me demandant quand on va enfin se décider à nous ficher la paix. Il paraît que ce n'est pas proche, que nous en avons encore pour des mois. Nous serons jolis alors, en particulier comme en général.

Voilà toutes les nouvelles, mon cher Rouveyre, du moins toutes mes nouvelles. Remerciez Madame Rouveyre de son bon souvenir et présentez-lui mes hommages. Je dirais bien aussi un bonjour à ces deux jolies petites filles que j'ai vues chez vous un jour si j'étais sûr qu'elles se rappellent de moi. Dites en tout cas bonjour de ma part à Robert, excellent serviteur du vieux répertoire, et à son Boulot, et quant à vous, homme aux profonds dessins, ma meilleure poignée de main, avec le regret des jours que nous disions des riens dans ces bureaux de la rue de Condé.

AU MÊME

Fontenay-aux-Roses, le 5 novembre 1914.

Mon cher Rouveyre,

Votre offre, où je sens bien que Madame Rouveyre a sa grande part, est tout à fait gentille, mais je n'en profiterai pas, je vous le dis tout de suite. 1° J'ai toute la place nécessaire chez moi, mes bêtes y ont leurs aises, la sécurité d'un bon voisinage, et peuvent y faire, sans mécomptes pour moi, les petits dégâts que des animaux font toujours dans une propriété. 2° Il me faut compter, en ce moment plus que jamais, avec la question des approvisionnements. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que c'est que d'avoir à nourrir 9 chiens et 27 chats. Les chiens encore, on s'en tirerait, avec des croûtes et de la graisse. Mais les chats? Il leur faut absolument de la viande. J'ai essayé pendant quelque temps de les mettre au riz : tous malades. Il faut donc, pour nourrir tout ce personnel, des croûtes et de la viande. En temps ordinaire, déjà impossible de trouver le nécessaire à Fontenay (vous savez bien la manutention de croûtes que je fais dans mon bureau du Mercure). A plus forte raison en ce moment. Il me faut tous les deux jours aller à Paris chercher des croûtes. Deux fois par semaine, de grand matin, on va s'approvisionner de mou, de foie, de têtes de mouton aux Halles. (Songez qu'il en faut chaque jour une moyenne de 3 kilos, qui reviennent entre 1 fr. 25 et 1 fr. 50.) Grâce à tout ce travail, et en payant des prix déjà fort haussés (on m'a augmenté les croûtes) j'arrive à maintenir à peu près en état tout mon monde à quatre pattes. De pareilles difficultés déjà alors que je suis tout près de Paris! Vous devinez ce qu'elles pourraient être plus loin. Surtout qu'il ne faut pas trop parler ni montrer de bêtes en ce moment. Il y a de telles gens... Je vous encombrerais donc, mes animaux vous causeraient (inévitavelmente) quelques petits dégâts, sans que ni eux, pour la nourriture, ni moi, pour mes soucis, nous nous en trouvions mieux. Je vous écris tout cela très simplement, sans phrases,

tout comme vous avez fait vous-même. Je suis sûr que ma rapidité de style ne vous fâchera pas et que vous comprendrez ma situation.

Quant à moi, personnellement, si, en ce moment, je vis un peu campé, je n'en souffre en rien. Le seul malheur est que cette maison est humide en diable (un véritable aquarium) et qu'il faut prendre ses précautions. On ne les prend d'ailleurs pas, naturellement.

Grand merci pour le contenu de votre lettre. Je ne ferai pas de genre avec vous sur ce sujet : ces petits papiers me seront d'une aide réelle. Je serais seul, je vous le dis comme je le pense et le ferais, je m'en tirerais fort bien, ou à peu près fort bien, avec quelques privations, avec la fameuse allocation du Mercure. Mais c'est ma folle ménagerie qui me coûte et qui m'inquiète. Un seul détail : moi je pourrais fort bien manger froid tout le temps, n'importe quoi. Mais ces messieurs, il faut leur faire cuire leur viande, leur confectionner du bouillon pour tremper leur pain. Rien à regretter, d'ailleurs, devant leurs mille témoignages d'affection et de gentillesse.

Je vous souhaite, de votre côté, de la patience, mon cher Rouveyre, si vous trouvez, comme moi, que la vie, en ce moment, a des côtés parfois insupportables. Remerciez, comme je voudrais le faire moi-même, Madame Rouveyre, et présentez-lui mes hommages, et croyez comme toujours à ma fidèle amitié.

Je lis, de temps en temps, pour me distraire, un *Voyage en Allemagne*, écrit récemment par une femme. Le talent ne manque pas (un peu trop joli, peut-être), ni l'émotion, une sorte de grâce, la « sensibilité » comme on disait au XVIII^e siècle. On y promène le lecteur dans Cologne, Cassel, Weimar, Potsdam et Dresde, Nuremberg et Munich. On y visite les « Maisons sacrées », celle de Goethe, celle de Schiller, celle de Liszt, celle de Herder... On y voit les amours de ces hommes, amours ardentes, violentes, amères, sans cesse déchirées et sans cesse reprises, toutes pleines à la fois de désirs et de reproches. Bien des notations exactes, en plus, et qui font rêver. C'est là, évoquée, l'âme de l'Allemagne chantante et fleurie, comme dit l'auteur. C'est d'un joli contraste avec toutes les horreurs que nous lui devons actuellement. Mais l'Allemagne, tout de même, allez, est une grande nation.

A PAUL MORISSE

Fontenay-aux-Roses, le 6 novembre 1914.

Mon cher Morisse,

Il y aura demain samedi deux semaines que je suis rentré à Fontenay. Le retour a été parfait. Quelques heures de plus qu'en temps habituel. Mais elles ont passé vite. De gros soucis m'attendaient chez moi. Vous savez que l'opinion assez répandue était que la guerre durerait environ un trimestre. En serrant fort, et y comprise l'allocation du Mercure, j'avais à peu près de quoi aller. Voilà le trimestre écoulé et on dit n'être qu'aux débuts de cette histoire. Je commence à ne pas savoir à quel saint me vouer ni comment je me tirerai d'affaire avec mes 9 chiens et

mes 27 chats. Je serais seul, à l'extrême rigueur, en mangeant comme au temps de ma jeunesse du pain et du fromage, je pourrais sans doute m'en tirer. Mais il faut à toutes ces bêtes, non seulement du pain (et les croûtes ont fort augmenté), mais également de la viande (l'essai que j'ai fait du riz m'a rendu toutes les bêtes malades). Cette viande, qu'on va chercher deux fois par semaine de grand matin aux Halles, représente, sans être prodiguée, hélas! une dépense quotidienne qui va de 1 fr. 25 à 1 fr. 50 selon les cours. Ajoutez-y le prix des croûtes. J'atteins facilement trois francs par jour rien que pour mes bêtes. Vous voyez si j'ai souci de m'inquiéter, ma réserve épuisée et n'ayant plus comme budget que les 50 francs du Mercure. Emprunter? Vendre? Emprunter à qui? Vendre quoi? Je me fais la réponse moi-même. A la veille de mon départ de Pornic, j'avais écrit à Vallette à ce sujet. Arrivé à Fontenay, j'ai trouvé une lettre de lui me donnant un rendez-vous au Mercure. J'y suis allé. Il m'a parlé longtemps, mais quant au résultat : rien, ni maintenant ni plus tard. Il voit tout en noir. Le Mercure perdra 100,000 francs. Notre allocation annuelle (sur les bénéfices de l'année) concernant l'exercice à fin juin dernier, les fonds qui devaient la fournir le Mercure ne les a pas touchés. La première année de la reprise des affaires sera, selon lui, à peu près équivalente à zéro. Beaucoup de créances, belges, allemandes, ne pourront être recouvrées. Enfin, rien, rien, rien. Débrouillez-vous comme vous pourrez.

Vous avez bien raison, et je suis absolument de votre avis, quant à ce que vous dites de Paris, en ce moment, et des conversations qu'on y entend. Je ne dirais encore trop rien de Paris. A s'y promener seul, sans rien dire à personne, cela va encore, bien que certains petits tableaux d'un patriotisme niais donnent vite envie de s'en aller. Mais les conversations! Ah! oui, il vaut mieux être chez soi, et seul, et plutôt ne rien savoir, que de savoir ce que dit celui-ci, ce que dit celui-là, ce que dit un troisième encore. Je doute fort que quelqu'un excelle mieux que Vallette à vous flanquer par terre, et je le lui ai dit l'autre jour: « Il n'est pas drôle de venir vous voir. Vous avez une façon d'envisager et de présager les choses! » Et les journaux, mon cher ami, que dites-vous des journaux, si vous en lisez. J'en ai pris quelques-uns au Mercure. Ils ne se sont jamais montrés bien malins, mais en ce moment, quelle bêtise basse, servile, poltronne, menteuse! Quels gaillards, tous ces gens qui écrivent des phrases à flâfla, qui mentent, dénaturent et calomnient à qui mieux mieux. Vraiment, je crois que la guerre montre, poussées à leur perfection, la bêtise et la monstruosité humaines. L'Allemagne, parce qu'elle a déchainé la guerre, et sans doute cette guerre est odieuse, est devenue le dernier pays du monde et le plus bas. Tous ses soldats sont des sauvages, comme si nous n'avions pas aussi des brutes chez nous, et comme si le bas peuple, ici ou ailleurs, ne se valait pas à peu près. Je lisais, l'autre jour, dans la *Dépêche de Toulouse*, un article sur je ne sais quel article de Maximilien Harden. Il paraît que Harden a écrit : L'Allemagne doit vaincre parce qu'elle est la plus forte. « Le raisonnement est odieux » écrivait le journaliste de la *Dépêche*. Imbécile! Mais non le raisonnement n'est pas odieux. C'est le résultat qui le serait, si l'Allemagne vainquait. Avec cela que si nous l'emportons ce ne sera pas parce que nous aurons été les plus forts? Et ce qu'écrivait Maurice Barrès et ce qu'écrivait Georges

Lecomte, et ce malheureux Franc Nohain, et ce très malheureux Hugues Le Roux, et tous les autres. Ah! certes, je veux bien être patriote, mais pas si être patriote veut dire être bête à ce point.

Que vous avez de la chance d'être seul, matériellement et moralement. Je serais comme vous, je n'aurais pas bougé de Pornic, où j'aurais pu vivre à peu près avec nos fameux cinquante francs mensuels. Je me faisais peu à peu à cette vie isolée, silencieuse, sans rien autour de moi qui évoquât cette terrible et pitoyable affaire. Mais il a fallu revenir.

Savez-vous quelque chose de Bernard? Le patron s'étonne de ne pas avoir de ses nouvelles, alors qu'il serait tout bonnement à Vaugirard, au ravitaillement. Que peut bien cacher ce silence?

Vous savez la blessure du gendre de Vallette, qui le prévoit devant rester infirme.

J'ai lu qu'Alain-Fournier est prisonnier en Allemagne, et sans doute aussi André du Fresnois. Pas de nouvelles d'Apollinaire ni de Billy. J'ai écrit à Billy il y a quelques jours, ainsi qu'à Pergaud, le sergent Pergaud, s'il vous plaît, qui montre dans sa correspondance au Mercure un entrain du diable, disant qu'il ne donnerait pas sa place pour tout au monde. Brave Pergaud! En voilà un à qui la guerre fournira des sujets pour écrire. Nul dépaysement. Par contre, que de livres, publiés seulement un mois avant la déclaration, vont se trouver périmés, absolument! Il y aura tout de même un changement (pas trop grand, espérons-le)). Voyez-vous un livre de Madame Aurel après ces tueries, ces brutalités? J'ai lu de bien mauvais vers — de circonstance — d'Emile Henriot, dans une dernière *Revue Hebdomadaire*. Hirsch aussi, lui, s'est mis à la mesure des événements, et même le tout petit Machard.

Mon frère est toujours debout, après s'être trouvé, à bien des reprises, dans des occasions dangereuses. A se battre sans arrêt depuis le 1^{er} septembre. La santé moins bonne, cependant. Les yeux, le ventre et les jambes un peu malades. Il m'écrit souvent. J'ai encore reçu de lui, hier une lettre, datée du 30 octobre. Je le soigne de mon mieux : chocolat, tabac, vêtements. Mais que ces envois sont longs à parvenir! Je crains fort les détournements en cours de route.

Je vis ici campé comme un réfugié, la maison presque vide, sans feu, enfermé dans mon pardessus et le chapeau sur la tête, me promenant, lisant, soupirant, maugréant, ricanant, envoyant au diable toutes ces choses absurdes. Mais vous me connaissez bien.

Je vous souhaite d'avoir de la patience, vous aussi. A quoi passez-vous bien le temps, là-bas? On a beau avoir plein la tête de choses pour se tenir compagnie, il y a des moments que cette vie agace un peu. Curieux aussi : quelle envie de vivre (sous tous les rapports) vous donnent tous ces événements! Ne pensez-vous pas à ce : ah! qu'on aura, quand ce sera fini et qu'on sera encore là, — si on y est?

A vous cordialement.

A ANDRÉ BILLY

Fontenay-aux-Roses, le 23 novembre 1914.

Mon Cher Billy,

J'ai su, comme vous, la mort d'Alain-Fournier, en même temps que celle de bien d'autres, dont le nom m'était connu, sinon la personne. J'ai fort bien connu Fournier. Je le voyais souvent au Mercure, du temps qu'il rédigeait une sorte de gazette littéraire à Paris-Journal. On ne le voyait plus depuis qu'il était secrétaire chez Claude-Casimir Périer. C'est l'horreur — une des horreurs — de la guerre, qu'on y voit tomber l'homme délicat, instruit, élevé, aussi bien que la brute. Du moins, Fournier, lui, y était parti, si j'en juge par une lettre qu'il écrivit alors à Péguy, dans des sentiments guerriers. Je ne sais pas, mais cela me dispose à m'attendrir un peu moins sur lui. Quiconque a le goût de tuer, s'il est tué je ne vois pas bien de quoi il peut se plaindre.

Vous voyez, mon bien cher ami, je n'ai pas acquis des sentiments nouveaux, appropriés aux circonstances. Ces histoires me font horreur, et la grandeur, je me le reproche quelquefois, m'en échappe. Là non plus, je ne crois pas, et mon manque de foi me fait me détourner. Je ne pose pas, croyez-le bien, puisque, ce que je suis, je me reproche quelquefois de l'être, me disant que si tous étaient comme moi, le péril serait grand pour bien des choses. Mais qu'y faire? En bien des choses j'ai poussé de singulière façon, et qui m'a joué bien des tours fâcheux pour moi. Croyez-moi, je ne m'aime pas toujours, tel que je suis. Certains déboires que j'ai derrière moi me font souvent regretter de n'être pas tout autre.

Je m'étonne de la vie que vous menez. C'était bien la peine de vous emmener là-bas. Cela dure pour vous depuis trois mois, bientôt. Vous devez bien vous amuser. Heureux encore que vous ayez le moyen et la possibilité de vivre à part, presque chez vous. Ce que je regarde comme le plus affreux dans ces histoires, c'est une certaine société. Vous m'objecterez qu'on est vite camarades, même qu'une fraternité s'établit. Merci. Cette camaraderie, cette fraternité obligées ne me font pas envie. Et pourtant, c'est peut-être un sort analogue au vôtre — moins la facilité de vivre un peu à part et d'avoir un chez moi — qui m'attend un de ces jours. Je dois en effet passer la visite des réformés et des exemptés (je suis l'un et l'autre). Mais quand? Personne n'a trop l'air de le savoir. Je suis de la classe 1892. On paraît n'être encore allé que jusqu'à la classe 1910. Si, comme je crois pouvoir en juger, on procède par cinq classes, avec un temps d'arrêt entre chaque groupement, la classe 1892 peut être encore loin. Mais je dis cela sans certitude, tout, et cela aussi, étant probablement soumis aux événements. Il paraît qu'on prend beaucoup dans la revision des gens de l'armée auxiliaire. Pas loin de cinquante pour cent, presque. On prend paraît-il beaucoup moins dans les réformés et les exemptés. Il semble qu'on veuille, avec ceux d'entre eux qu'on prend, reformer l'armée auxiliaire. On ne sait que penser. On cite des cas de nouvelles réformes pour des motifs anodins, des cas de déclaration de bons malgré des infirmités réelles. Il en est de ces choses comme de toutes les autres : tout dépend de l'homme auquel on a affaire. Nous verrons.

J'ai toujours mes soucis. Je les ai même plus grands, ma réserve d'argent épuisée et tous mes moyens se trouvent réduits à l'allocation du Mercure. Je dure comme je peux. Je vis chez moi en pardessus, le chapeau sur la tête, gelant, grognant, ricanant, plein d'impatience et de sarcasmes. Quand nous fichera-t-on la paix, grands Dieux! Cette guerre m'agace. Que de choses elle m'a déjà coûtées, que de mauvaises choses elle m'a déjà occasionnées, que de mécomptes, que de soucis, que de chagrins! Je devais passer de si belles vacances! Allez, moi aussi je suis bien atteint.

Au sujet de la littérature, je l'ai écrit dernièrement à Morisse : que de livres, publiés seulement un mois avant la guerre, vont se trouver périmés, vides, sans intérêt. Ce ne sera peut-être pas un mal? Voyez-vous un livre de Madame Aurel, un livre de Cocteau, etc., après ces tueries? On aura sans doute un peu retrouvé le sens et le goût de la réalité. Il y aura quelque littérature patriotique, certes. Mais je crois qu'on s'en lasera vite. Ne vous semble-t-il pas que nous sachions déjà tout ce qu'on nous racontera là. 1870 n'est pas si loin qu'on garde encore quelque fatigue de toutes les balivernes qu'il nous a values. Celles qui nous attendent n'auront pas grande durée. J'espère bien, par-dessus le marché, que la liberté d'écrire demeurera pleine et entière. La contre-partie sera possible. Je connais quelqu'un qui s'amusera quelquefois. Madame F... m'a dit que, dans cet ordre de choses, vous avez quelque souci pour votre livre. Je le lui ai dit comme je le pense, comme je vous le dis aujourd'hui à vous-même : vous vous exagérez les choses. Ce sont les faiseurs de choses alambiquées, irréelles, maniérées jusqu'à l'artificiel et inventées de toutes pièces, ce sont ces gens-là qui seront atteints. Mais la vie restera toujours la vie, et les hommes toujours des hommes, et les sentiments vrais toujours des sentiments vrais, et ceux qui les peindront ne seront touchés, diminués en rien, surtout lorsque, comme vous, ils ont encore ce mérite de ne pas se perdre jamais dans de vains ornements périls et encombrants. Peut-être même êtes-vous trop sec? Nous en parlions un jour avec Morisse. Mais la sécheresse? Il me semble qu'on pourrait dire qu'il en est d'elle pour la littérature comme pour le corps : elle conserve.

Je suis allé deux fois voir Madame F..., un dimanche, et un mercredi. Mais à vous dire franc, je n'aime guère sortir. La société de trop de gens m'ennuie. Les conversations sur la guerre me lassent. Les journaux aussi me lassent par leur bêtise. J'aime autant être seul, ici, quitte à geler. J'ai plein de choses dans la tête pour me tenir compagnie. Quand j'écris, comme aujourd'hui, à un ami comme vous, ma journée est parfaite.

Allons, au revoir, mon cher Billy, au plus tôt que les événements le permettront. Prenez soin, un peu, des bons et pauvres chiens faméliques, aussi des chats si vous en voyez, prenez soin de vous-même, et croyez à mon amitié.

Merci de votre pensée pour mon frère. Il est toujours debout, intact, quoique en pleine action jour et nuit.

A PAUL MORISSE

Fontenay-aux-Roses, le 29 décembre 1914.

Mon Cher Morisse,

En effet, Le Cardonnel m'a écrit, au sujet des vacances de l'Havas. J'ai fait ma demande, suivant les indications qu'il m'a données. La réponse m'est venue, dans la forme banale : pas de place en ce moment, nous prenons bonne note, etc., etc. Je souhaite que vous ayez meilleure chance, ce qui ne m'étonnerait pas étant données 1° votre connaissance de l'allemand, 2° votre complète libération militaire.

Mon amitié est enchantée de savoir Billy libéré et rentré, c'est vous qui m'en avez donné la première nouvelle.

Mon existence est toujours la même et je pense bien que Madame D... — la dame en question — me continuera son aide jusqu'au bout. Dans quelle pétrin je serais sans elle. Songez que c'est elle qui assume la corvée d'aller chaque semaine aux Halles pour les achats de viande pour les bêtes. Je me sens gêné, quelquefois, quand je songe à toute la peine qu'elle prend et au peu de moyens que j'aurai pour lui en savoir gré.

J'ai reçu hier une lettre bien curieuse d'Apollinaire. Je dis : curieuse, par un certain ton qui se dégage des mots. Que de choses il a l'air d'évoquer sans les dire : les misères, les pauvretés d'autrefois. Lui aussi n'a pas toujours dû être heureux. Est-ce assez curieux comme on donne sa sympathie aux gens, souvent bien avant qu'ils vous aient témoigné la leur : Billy, Apollinaire, Cros. Je ne sais pas ce que vous pensez au juste d'Apollinaire. Mais moi, je l'aime vraiment beaucoup.

Apollinaire est à Nîmes, 2° canonnier conducteur au 38° régiment d'artillerie de campagne, 70° batterie. Il est là-bas M. Guillaume de Kostrowitzky. Il dit qu'il n'est pas malheureux, que l'argent seul est rare. Exercice, pansage, astiquage, étude du 75, équitation, manœuvre, etc., il travaille sans arrêt, et le temps passe, sans qu'on pense, dit-il, beaucoup à la guerre. Il dit n'être pas mal dans son costume d'artilleur. Mais que diable a-t-il été faire là ? Il dit que des amis lui offraient l'hospitalité et l'entretien complet en Suisse pendant toute la durée de la guerre, mais qu'il aurait payé cette tranquillité momentanée par des remords. Il a passé à Nice 4 mois qui furent les délices de Capoue (en tout cela je vous reproduis ses propres mots), mais qu'il a bien fallu s'arracher à ce bonheur pour faire son devoir. Tout cela sonne curieusement pour moi. Je regrette bien d'être si pauvre. J'aurais avec plaisir envoyé quelque chose à Apollinaire.

Je comprends votre chagrin, mon cher Morisse, au sujet de votre femme. Vous vous reprochez certaines choses. Mon cher ami, qui n'a pas à s'en reprocher, de cette sorte ou d'autres ? On a de temps en temps une illusion qu'on suit, dont on retombe après. Elle a été du bonheur, quand même, si elle n'a pas toujours été le devoir. Mais sacrifier toujours le bonheur au devoir, ce doit être bien dur. Je ne vous ai jamais cru dénué de vie intérieure, bien au contraire. Je vous sais trop intelligent. C'est ce que je voulais vous dire quand, dans des lettres précé-

dentes, vous m'avez d'une part rappelé quelques petites disputes que nous avons pu avoir, et, d'autre part, dit votre impatience de certaines conversations qu'on entend en société à Paris : quoique nous ayons pu avoir et que vous ayez pu me dire, du moins êtes-vous de ces gens qui ne disent pas de bêtises (si vous dites quelquefois des choses qui me révoltent). C'est beaucoup.

J'avoue que je commence à croire que ce n'est pas très prochainement que nous nous retrouverons dans ce bureau que vous évoquez. D'après tout ce que j'entends dire, l'hiver va se passer sans événement, ou presque. On attendrait la fin de février pour des actions résolues. Comme ces actions résolues se heurteront probablement à des actions non moins résolues et que la besogne qu'on se propose — si tant est qu'on s'y tienne — n'est pas mince, cela nous prépare encore un assez beau loisir. Je commence à craindre pour le Mercure et je me demande quelle y sera notre rentrée.

J'ai, comme toujours, assez fréquemment des nouvelles de mon frère. Le pauvre garçon n'a toujours pas écopé, mais il me dit être dans une bien mauvaise santé, au point de tomber plusieurs fois de suite quand il lui faut marcher. Quand on ne combat pas, il faut faire le terrassier, ou le bûcheron. Avec cela, comme nourriture principale, de l'alcool. Le curieux, c'est que son major lui a offert de le faire évacuer et qu'il a refusé. Je veux croire qu'il a de meilleures raisons que l'amour-propre.

Avez-vous lu ces jours-ci un nouveau récit de Barrès sur la mort de Péguy. Je ne sais votre avis, mais je trouve cela nullement émouvant. Cela tient pour moi plutôt d'une sorte de délire, d'illumination, d'orgueil mystique — et bien inutile. C'est l'envie de mourir pour mourir. (Vous savez que je sens peu l'héroïsme.)

J'ai vu hier, sur le bureau de ..., une lettre de ... qui est un bien joli petit tour de flatterie et d'intimité... par la signature : Votre petit...

Charles, le concierge, est parti. Il garde une voie à Gonesse. Quant à B..., la guerre n'a pas entamé son intelligence.

Vivez ces jours avec patience et croyez à mes meilleures cordialités.

A GUILLAUME APOLLINAIRE

Fontenay-aux-Roses, le 1^{er} janvier 1915.

Mon Cher Apollinaire,

J'ai bien reçu votre lettre, curieuse, surprenante, touchante. J'ai des soucis aujourd'hui. Je vous répondrai dans quelques jours.

Je vous adresse mes vœux, mon cher ami. Vous savez mon amitié pour vous, en effet. Plus d'une fois, tous ces derniers mois, je me suis demandé où vous pouviez bien être, et à quoi faire ?

Je vous serre bien affectueusement la main

AU MEME

Fontenay-aux-Roses, le 12 janvier 1915.

Mon Cher Apollinaire,

Si vous avez écrit à d'autres amis en même temps qu'à moi, vous devez savoir maintenant les petites nouvelles du Mercure. La maison est fermée — pour la rédaction — depuis le 31 août dernier, et Vallette a la décision formelle de ne reprendre le Mercure qu'à la fin complète de la guerre. Morisse et moi nous avons donc été mis à pied, avec une allocation mensuelle de cinquante francs. De plus, pas moyen de trouver quoi que ce soit à faire d'autre. Vous voyez que la vie s'est compliquée pour nous aussi, pour moi surtout, avec toute la ménagerie dont je suis entouré. On vit, cependant, il le faut bien, on dure comme on peut. J'ai trouvé, pour moi, le mot qui résume mon existence actuelle : j'attends.

Votre lettre, comme je vous l'ai dit, a été une vraie surprise pour moi. Je ne vous aurais pas cru ces dispositions, ces sentiments. Il y avait encore des côtés de vous que je ne connaissais pas. Ou alors, quoi vous a changé... Moi, — je ne m'en félicite ni ne me le reproche — rien de tout ce qui se passe depuis cinq mois passés ne m'a changé sur aucun point et si j'éprouve un sentiment, ce n'est que d'horreur et de dégoût.

Je suis néanmoins heureux de votre bon état d'esprit. Tant mieux, tant mieux ! Du moment qu'on y est, mieux vaut y être avec bonne humeur et acceptation que dans des dispositions d'esprit opposées. Je suis seulement chagrin de vous savoir privé sans doute de bien des choses. Je vous mets dans ma lettre un petit, tout petit, bien petit billet. Ne me remerciez pas. Je suis honteux de faire si peu, avec la vraie et grande amitié que j'ai pour vous. Dites-moi seulement, par un mot, si vous avez reçu, cela uniquement comme renseignement.

Je ne vous souhaite pas bon courage puisque vous l'avez. Je vous souhaite seulement bonne endurance, bonne chance, bonne attention et bonne prudence. Gardez-vous, si l'occasion le veut, en restant humain. Ces choses sont horribles, je n'ai que ce mot pour elles.

A vous bien affectueusement.

Qu'avez-vous fait de votre chatte ?

A ADOLPHE PAUPE

Bibliothécaire du *Stendhal-Club*

Paris, le 8 octobre 1915.

Cher Monsieur et Ami,

Il n'y a nullement à me remercier de mon assistance au cortège de Gourmont. C'est vous, au contraire, qui m'avez tenu compagnie. Nous ne nous voyons pas souvent. Cela nous a fait un moment à passer ensemble.

C'est moi qui vous remercie pour m'avoir envoyé une copie de votre dernière lettre de Gourmont. Elle a son intérêt. La maladie l'avait beaucoup changé physiquement. Elle l'avait aussi atteint un peu intellectuel-

Eloge du corps humain

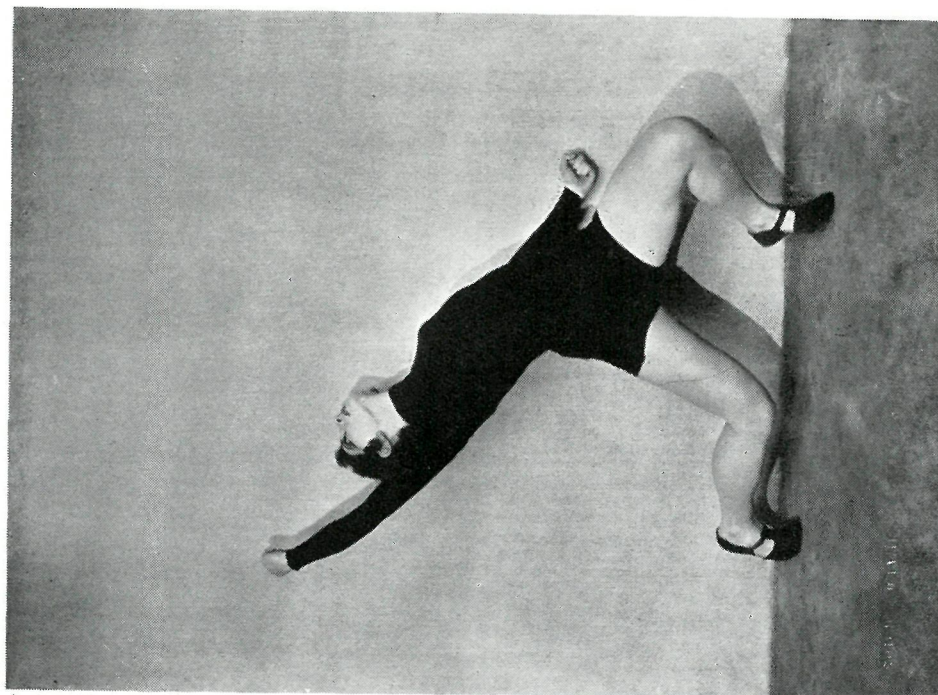
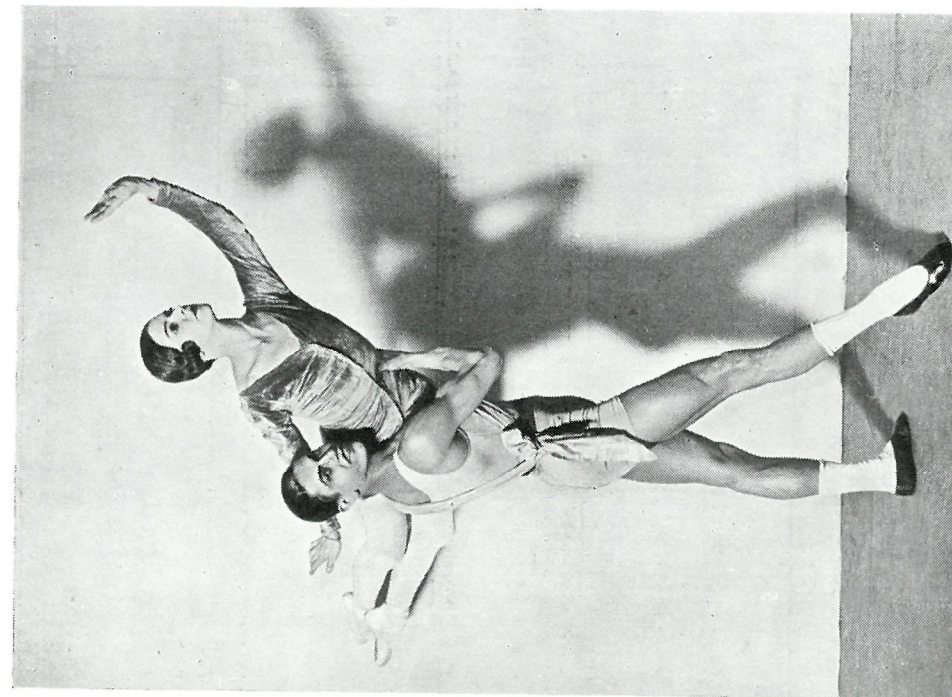


Photo Soichi Sunami
La danseuse américaine Tamiris

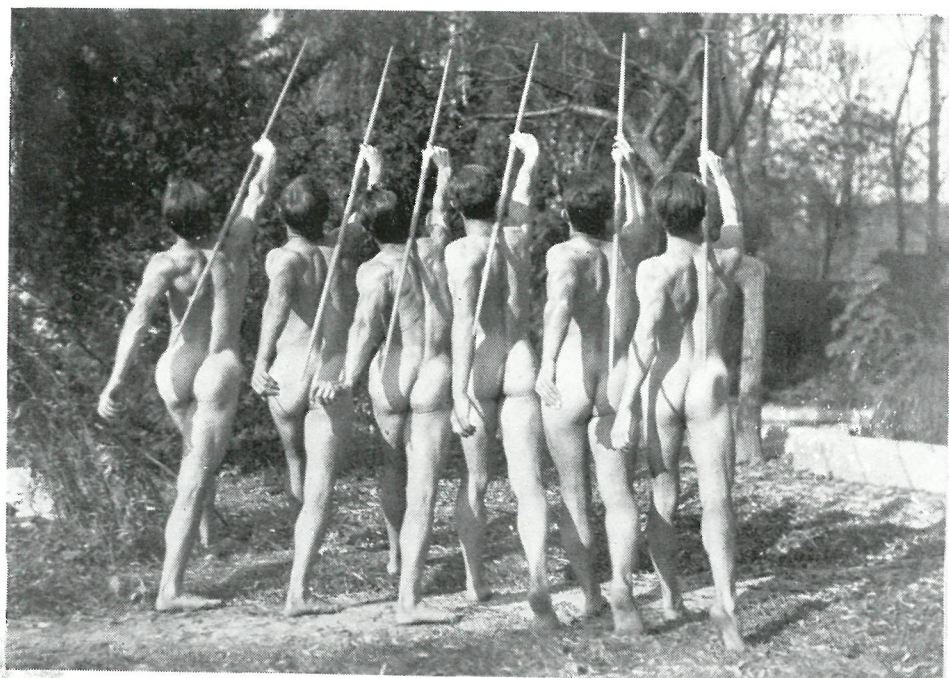


Serge Lifar et Nikitina dans « Les Biches »



Une leçon de danse dans un parc

Photo Wide World



Lanceurs de javelot

Photo Kankovszky



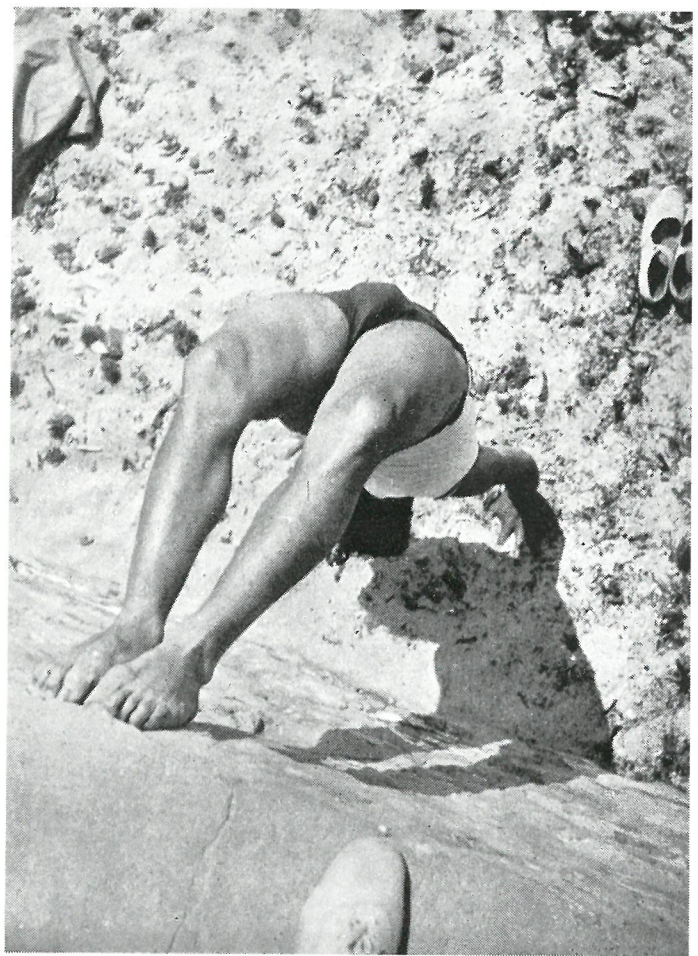
Fragment du film « Vie heureuse », de Claude Heyman



La roue au soleil



Jeu de plage



Exercice sur la plage *Photo Herbert Bayer*



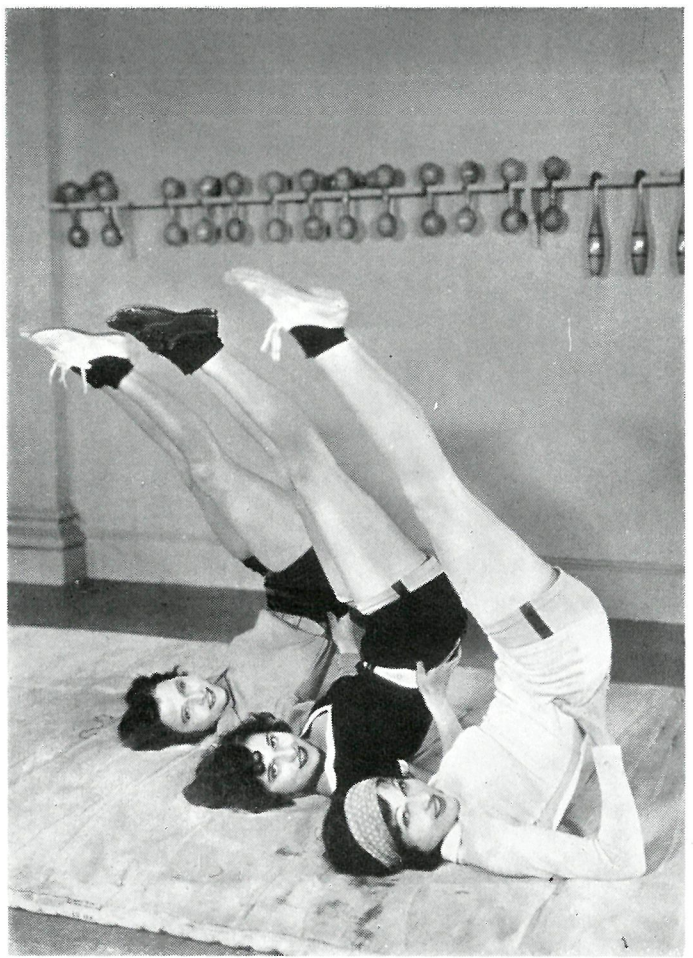
Fragment du film : « Force et Beauté » *Photo Ufa*



Fragment du film « Vie heureuse », de Claude Heyman



Music-Hall *Photo Atelier Robertson*



Les stars Kathryn Crawford, Dorothy Gulliver et Peggy Howard à l'entraînement

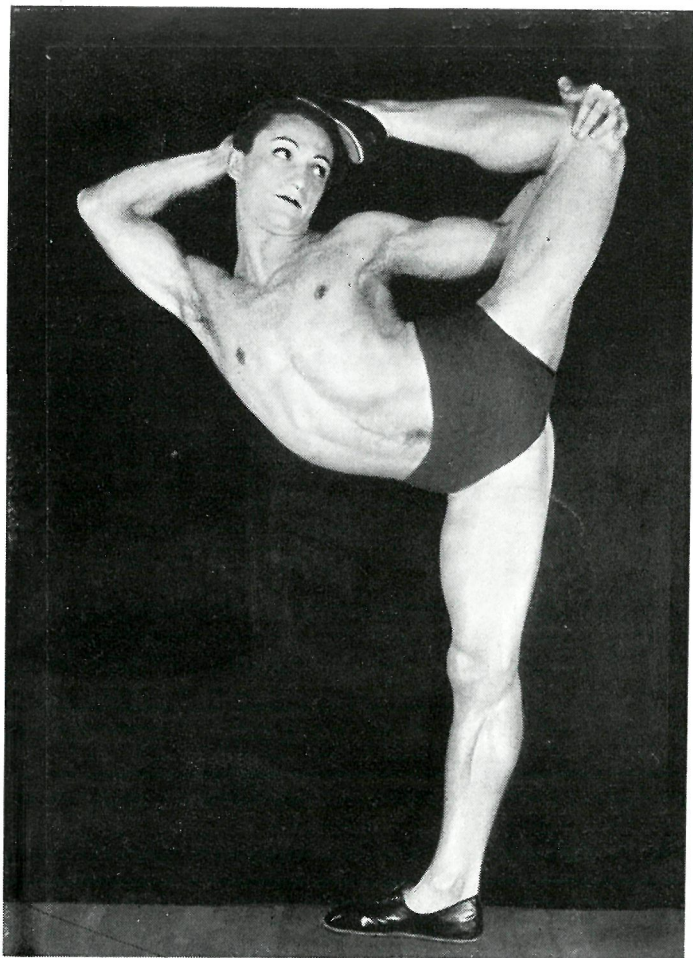


Photo Atelier Robertson
Le danseur acrobatique



Photo Ufa
Fragment du film « Force et Beauté »

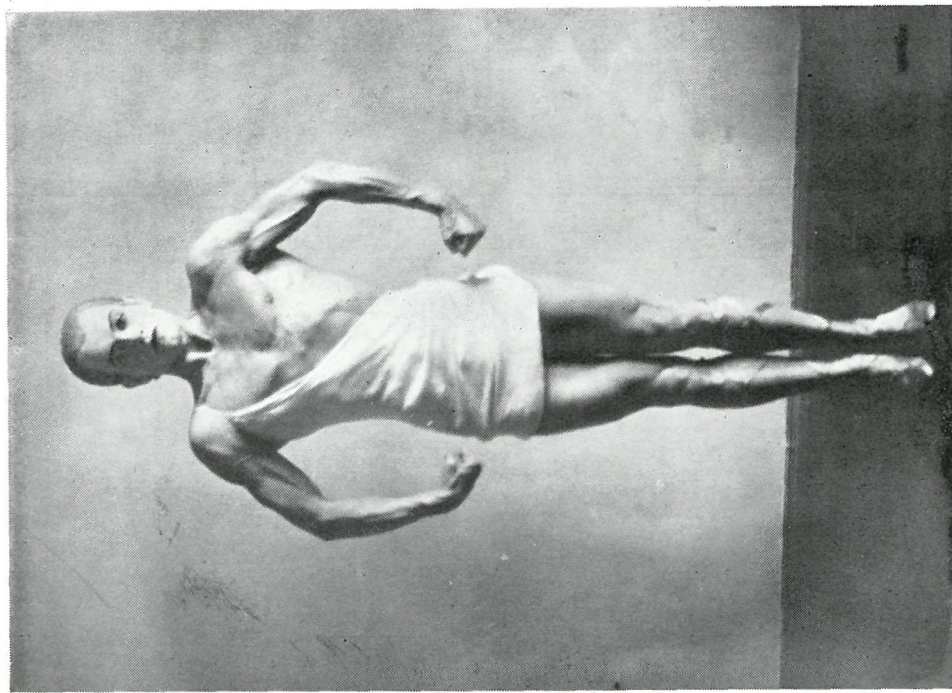


Photo Yevonde

Le danseur Serge Lifar



Photo Reportage Belge

Le boxeur Pierre-Charles à la pesée

lement. La guerre lui a donné à son tour une secousse un peu forte, passagère, il est vrai, car depuis quelque temps il s'était repris. Mais enfin, il y a eu une secousse, et ce sceptique, ce grand indifférent, ce contempteur, a eu une faiblesse. Elle est regrettable, grandement regrettable. Il a raté une belle occasion de mépriser.

Avez-vous remarqué dans l'article de Pierre Louys, dans la *France*, le passage : « le respect de la langue française, la haine de Dieu, le goût de la liberté, le regret de la femme, l'amour des livres, le mépris du monde » ! C'était bien là, en effet, toute la personne morale de Gourmont. Il y a longtemps que j'ai pensé que la maladie qui l'a défiguré, étant encore jeune, a eu une grande influence sur son œuvre. Nos idées, nos goûts, nos façons d'être, nous viennent souvent du genre de vie que nous sommes plus ou moins obligés de subir.

Il y aura prochainement sur lui un article dans le *Mercur*, un feuilleton dans le *Temps*, et une étude dans la *Revue des Deux Mondes*.

Mes hommages à Madame Paupe, et pour vous mes meilleures cordialités.

A MADAME RACHILDE

Chère Madame,

Paris, le 22 novembre 1915.

J'ai bien reçu votre lettre, dans laquelle on vous reconnaît tout de suite, comme dans les moindres choses que vous écrivez. Excusez mon long retard à vous répondre. J'ai eu tous ces derniers temps beaucoup de travail au *Mercur*, et chez moi, depuis plusieurs semaines, je ne suis guère porté à écrire.

Je vois que vous avez aussi votre ménagerie. C'est fort bien et je me doute si toutes ces bêtes doivent être heureuses avec vous. Moi, j'ai toujours les miennes, un peu augmentées, même. Un restaurateur de Robinson vint un jour me demander un chien. Je m'occupe de lui en trouver un. Je le trouve. Je vais chez lui pour lui en parler, le lui décrire, conclure enfin. Je trouve dans sa cour un chien. Je m'informe. Celui-là devait être mené le lendemain à la fourrière, parce que courant après les poules. Résultat : je n'ai pas fourni de chien et j'ai ramené chez moi l'amateur de poules. Trois ou quatre chats se sont aussi trouvés avoir besoin d'une maison. Ils l'ont eue. Ce qui porte actuellement mon personnel à 10 chiens et 28 chats plus l'immuable chèvre. C'est tout un monde à aimer.

Mademoiselle Ch... n'est pas morte de la petite affaire de la rubrique rentrée. Il paraît qu'elle a des quantités de « filleuls » auxquels elle écrit, écrit... Elle a donc de quoi employer son talent. Elle aime infiniment la littérature et elle en met partout, et je pense même qu'elle devait en mettre jusque dans la seconde sérieuse de ses plus intimes plaisirs avec un de nos amis, quand il avait encore le bonheur de la cultiver. Ce n'est pas sans dessein que j'emploie ce mot : cultiver. On m'a rapporté — ce n'est pas l'intéressé — que lors de la rupture, elle lui écrivit pour le consoler et lui remontrer qu'après tout il n'était pas à plaindre, ayant joui du « joli jardin de sa chair ». Joli, si on veut, mais jardin, quand on la connaît?... Une plate-bande, tout au plus.

Je pense souvent au premier mardi après la guerre. Ce sera drôle à voir.

Avec mes hommages bien cordiaux.

A MONSIEUR ROBERT FOULON

Paris, le 24 novembre 1915.

Monsieur,

Je veux au moins vous remercier pour la peine que vous avez prise de m'écrire. Cela fait toujours plaisir de recevoir l'appréciation d'un lecteur, même si elle est défavorable, et encore plus quand elle est favorable. Cela montre qu'on a au moins un lecteur, ce dont on n'est jamais très sûr. Je ne mérite pas très complètement les compliments que vous voulez bien me faire, Monsieur, car le peu que j'écris j'ai grand plaisir à l'écrire, et je ne conçois pas d'ailleurs qu'on écrive autrement, et ce plaisir me paie déjà de mes modestes travaux. Il y a toutefois dans votre lettre une appréciation fort exacte et c'est à cause d'elle que j'ai voulu vous répondre. C'est quand vous écrivez que je parais ronger mon frein. Je le ronge, en effet, et non, à certains moments, sans une certaine impatience. La raison, comme le sentiment de la justice et de l'humanité, vont en ce moment-ci un train pitoyable, et si la guerre met en valeur beaucoup de cruauté, elle monte aussi à un degré vraiment excessif une certaine bêtise. Vous parlez de l'intelligence. Hélas! à écrire ce mot on risque en ce moment de paraître parler en fat. N'importe, parlons-en comme vous le faites. Plus on vieillit, plus on se rend compte qu'elle seule compte et vaut la peine qu'on vive. Espérons qu'elle sera notre salut et qu'elle redeviendra notre sauvegarde. On m'assure que l'état d'esprit des gens qui sont aux armées n'est pas du tout l'état d'esprit des héros de nos journaux. Si cela est vrai, rien n'est perdu et nous aurons de quoi rire, ne rongant plus notre frein, quand cette affreuse histoire sera terminée.

Je vous souhaite, de mon côté, si vous le permettez, de la patience dans votre exil provincial, de la bonne chance s'il y a lieu, et je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments de sympathie.

A MADAME STUART MERRILL

Paris, le 15 décembre 1915.

Madame,

Cela a été pour moi une bien grande surprise et un vrai chagrin de recevoir samedi dernier le faire-part de la mort de votre mari. J'étais absent de Paris quand elle est survenue, et on ne m'en avait rien dit au Mercure quand je suis rentré le vendredi 10. Je n'ai pas beaucoup connu Stuart Merrill. Depuis une vingtaine d'années je le voyais seulement de temps en temps au Mercure. Mais il y a longtemps que je savais, pour l'entendre dire de tous côtés, quel homme charmant, quel ami parfait, quel caractère généreux il était. J'ai du reste été à même de l'apprécier. Peut-être avez-vous été au courant de l'obligeance qu'il eut à mon

égard, voilà un an, à propos de toute ma ménagerie. Je dis : peut-être, car il était bien capable de rendre un service sans en rien dire même à vous-même, tant il était discret sur ce point. Plus que cette obligeance, la façon, les termes dans lesquels il l'eut m'ont touché beaucoup. J'ai pensé à cela, Madame, en lisant l'autre matin le faire-part de sa mort, et c'est dans ce sentiment de profond regret que je vous prie d'agréer mes plus sincères condoléances et mes hommages très respectueux.

A GUILLAUME APOLLINAIRE

Paris, le 15 février 1916.

Mon Cher Apollinaire,

J'ai passé votre lettre au patron pour qu'il vous réponde sur la question des souscriptions en vue de l'édition d'un volume de vers. J'attendais qu'il me la rende pour vous répondre en ce qui me concerne. Comme il tarde, je n'attends plus.

Vous avouerez, mon cher Apollinaire, que le détail que vous avez tenu à éclaircir n'avait aucune importance. Au moins pour moi. Vous dites que votre embarras sur cette question, devant mon air caustique, a dû vous donner à mes yeux l'air d'un embusqué. Qu'êtes-vous allé chercher là? Le diable si j'ai pensé à cela. Et quand vous seriez un embusqué, croyez-vous que vous perdriez à mes yeux? Pas du tout. Au contraire, j'en serais très heureux, car je trouverais là une plus grande certitude de vous revoir. Cela seul a du prix pour moi : vous revoir. Savez-vous que je pense quelquefois à ce dîner que j'espère bien que nous ferons ensemble, vous, Billy, Montfort et moi, quand cette affreuse histoire sera finie. Je reverrai Cros aussi. Il manquera, hélas! j'en ai bien peur, le pauvre du Fresnois, tombé quelque part obscurément, « disparu » comme on dit, lui qui me plaisait tant aussi...

Quittez donc vos grands airs mécontents, mon cher Apollinaire. N'oubliez pas l'amitié que je vous porte. C'est un objet de peu de prix et qui ne peut guère être utile. Elle est en tout cas sincère et grande et fidèle.

Toujours bon courage, et patience, et prudence, et meilleure humeur possible.

A ANDRÉ ROUYEYRE

Paris, le 11 novembre 1918.

Mon Cher Rouveyre,

Le pauvre Apollinaire est mort, avant-hier samedi, à 6 heures du soir. Je l'aimais tendrement, comme homme et comme écrivain. Je suis plein de chagrin. Vous aussi vous allez avoir une grande peine.

Amitiés.

P O È M E

par

TRISTAN TZARA

filtre la fleur passoire de clairière
la fraise tourne son œil gras vers l'intérieur matelassé de lèvres
et l'index du pistil touche la plaie incrédule du ciel saccagé par les
[attaques nocturnes des loutres
étendu auprès de nous où les louches équilibristes se laissent tomber
[dans le filet

au saule sont accrochés les harnais de la tristesse
que les longues journées d'automne ont graissées avec caresses de hamac

mais le linge aux flammes blanches rit dans sa langue d'alcool
et l'insecte voiture d'enfant plie bagages et ressorts
il s'en va sur la route imberbe où la parole brode le liège
et l'arbre suce la résine aux gamelles des cœurs torrides

un coup de canon immobilise les globules rouges où les somnolentes
[fusées vivent en colonies d'électricité
et ramasse dans son tablier de rayons les pelures de l'horizon au soir
l'informe modelleur voit dans chaque arbre un vivant accueil
sur la route imberbe où la parole brode l'altitude
la forêt essoufflée est montée jusqu'au sommet de la conception
[mathématique
et sans nuages sa poitrine voltige autour des coucous transformés en
[minutes

mais la fraîcheur crépusculaire de l'esprit apaisera bientôt notre faim
[de mondes
à quoi bon ternir les morceaux de nos vies que nous déposons d'échelon
[en échelon
dans le vide vertige que la mort laisse échapper de son orbite
de la besace si misérablement encombrée de sonnantes scories
[d'ineffables châtiments
de chocs et d'incalculables fatigues pour n'aboutir à rien
harcelés comme nous sommes par les microbiennes prévoyances des
[pensées
et satisfaits de nos maladresses dans lesquelles nous nous embourbons
[les cerveaux lacérés
pauvres êtres ne pouvant détacher le lourd regard du talon de la mort
[qui les précède
et pourtant l'informe modelleur voit dans chaque arbre un vivant alibi
l'automne entraîne sur des béquilles le vent bègue
et les nageoires des buissons ne pleurent plus sous le manteau

dors dors
l'alfa se ferme sur ta paupière
le grain des montagnes
l'eau te regarde
dors dors
grain de regarde
caravane d'eau
fronce les feuilles sourcils des montagnes
sous les doigts de l'eau choyées les cloches se penchent
l'éventail du tunnel s'ouvre sur le sein du soir
les songes ont sonné toutes les vacances

moignon barbu d'arbre le poing dressé au rude combat des sécheresses
tonnerre soupape des vallées endolories
chantante monotonie des kiosques alignés comme des tasses de café
et fils surnaturels reliant les routes médicales
accrochées aux remparts des cous solides
cercles voltigeurs autour de la mort de phosphore
la herse des grimaces pourries a contourné l'irréel des dents
[belliqueuses

mais toi insouciant de ce qui n'a ni poids ni augure
éclair substantiel
à peine souriant au hasard des muscles les yeux et le vent
tels les langues de neige léchant les sels profonds des précipices
[fourmillants de sphères

dors dors
le peuplier va s'envoler
l'aubépine va chevaucher l'épave des nuages
mordu est le flanc de la balance
où le paysage pèse sur son dos d'âne la peine à distribuer aux
[montagnards

des fleurs plus petites que des grains de poussière
te porteront sur l'alphabet des accordéons
et sur les toits roulants des papillons
dors dors transparence figée de givre
à l'abondance de nuit
et claire corbeille du lac
ce sont les violons nouveaux qui poussent sur les violonnières
ce sont les enfants nouveaux qui sortent des violons volants
dors dors
la pluie a fui payayeuse de blanc

éparses sur les trousseaux de clefs des sources couvertes de tapis
[calcaires
les noires bandes de dictons maraudeurs végètent toujours aux
[environs du sommeil
et les arêtes de cristal chantent sur l'orgue la charpente dorsale du
[cargo ruminant ses forces

à la limite de l'odeur de goudron se meuvent les lourdes peuplades
 [de meubles charnus
 mais quand la fierté de la pétale s'épanouit d'oxygène elles se
 [retransforment en forêts de chevreuils pour mourir
 et les geysers de la flûte et de la conscience ébouriffés sur le front
 [des meules
 moisissent sous les ombrelles de chaume là où l'équateur suspend ses nids

devant l'âtre où les rêves se mêlent au henné stellaire
 et l'écorce des couleurs trompeuses se détache en longues pellicules
 [tropicales
 les fruits bronzés se déshabillent des fourrés endeuillés de vieilles filles
 que les contes alizés ont battus sur le parapet des ponts

dans la grotte la musique de gypse s'illumine
 le sapin gardera les moutons d'ombre qui déferlent de la lampe
 d'acétylène

la foire aux coquillages en sourdine
 tinte dans la corne de cristal
 doucement se forme le cortège de voyages
 le colchique des mains jointes s'abîme
 chrysalide d'hirondelle
 dors de la blancheur interdite aux loups

et la mythologie diffuse de nos sauvages brins de savoirs
 tourne la meule crétacée de la planète
 un long départ de chant d'oiseau sans lacune
 et l'ambre sans lacune de ton tourment majestueux
 ainsi se joignent aux vérités métalliques les jours de fête que nous
 [sommes

que nous voulons être
 réunis dans la même natte de fluides monticules
 égrènent les cœurs le long des nœuds quand le scaphandrier descend
 [au fond des pleurs violents
 toujours près de nous l'odeur de catastrophe que répand la lune
 dors sous l'aisselle de l'eau
 erre seule
 serre fort la fleur tardive
 à la poitrine où campe l'isolement des matelots
 la nuit a mis les genêts en prison

l'homme s'est défait de ses agrès
 les engoulevants apprivoisent le bruit étroit
 et les couronnes de ferraille blanchies jusqu'aux os
 sont suspendues au-dessus de la colère qui émane des fjords
 prêtes à tomber dans la bouillante outrance leurs mamelles dentelées
 [d'ardoise

s'engrènent avec des soins de nouveaux-nés dans la crémaillère du
 [soleil levant
 la menace des rapt cruels brise les contacts des nerfs déçus
 barre la route de la frayeur aux mannes somnifères qui comblent toutes
 [les brèches du sentiment
 et le néant bruyant croise ses bras au-dessus du gouffre ensorcelé où la
 [paix fume sa douleur
 dans les gisements profonds au cœur des frétilantes végétations
 les paupières se grisent dans l'allégorie des draps
 je jette l'ancre du sommeil désordonné dans l'anse si silencieusement
 [vagissante d'incantations
 et les lamentations nuitamment éclaircies dans l'alambic des mensonges
 mendient à l'équipage dément la trêve du regret errant

captive est la raison d'une fable de discorde
 tel le coléoptère qui porte en soi son fugitif bouleversement
 cloîtrée dans l'éloge de son remède occulte
 soumise aux rites géants des vaines passions
 et l'autre où l'injure égorge le daim du haut serment
 où logent les cratères des enfers où déambulent les médisances des
 [chauves-souris
 et où les pilotes de la querelle écartent l'expression enchantresse de
 [la règle du juste
 s'écroule sous le poids des bûches flambantes et des chagrins esclaves
 [des furies
 et à travers l'odeur délirante d'eau-de-vie et de débris d'orgueil
 l'exemple de vengeance éprouve la mesure de l'adroite rançon
 [et la clé des immenses coïncidences
 gardien des immatérielles mesures du repos
 bouteille flottante sur la vague enceinte de sinistres immortalités
 tu portes enfermés dans le secret de tes entrailles l'inquiet hasard
 [et la clé des immensese coïncidences
 tu ne laisses pénétrer aucune convoitise par les remuantes craquelures
 [de la tribu des fruits
 mais l'éternelle agitation nous est lumière commune et d'âge en âge
 [nous enchaîne à ses rêves constellés d'épis
 paix sur le dehors de ce monde renversé dans le moule des unanimes
 [approximations
 et sur tant d'autres et sur tant d'autres

(Extrait de « L'Homme approximatif ».)



“ CHOSSES VUES ”

EN MOI-MÊME

par

ROBERT POULET

Deux heures de l'après-midi. Je rencontre Nicaise au coin du boulevard Sébastopol et de la rue Montmorency. Nous parlons de son métier : Nicaise « fait les crimes » au *Petit Journal*. Il est très pris en ce moment par les cambriolages de bijouteries. Sa spécialité, me dit-il, consiste à « reconstituer la chose » dans son atmosphère. Comment s'y prend-t-il ? Les détails qu'il me donne m'intéressent beaucoup.

Un moment après qu'il m'a quitté, Nicaise revient vers moi entre deux autobus. Il m'interroge avec bonhomie : « W. est allé vous voir ce matin, paraît-il. Vous l'avez tellement mal reçu ! Pourquoi ? » — Je dois faire un effort pour comprendre. En effet, j'ai reçu ce matin la visite de ce W. C'est même depuis son départ que je me sens de bonne humeur. — « Qu'est-ce qu'il vous a raconté ? » demandé-je à Nicaise. — « Vous l'auriez mis à la porte avec des injures, et défense de venir dorénavant vous conter ses affaires de cœur ! Vous savez que W. n'a rien compris à ça ! Il en pleurerait !... » — Certains détails me reviennent à la mémoire, bien que j'aie l'esprit fort en désordre et tout occupé depuis hier par deux objets : mon désir d'une certaine jeune fille ; le montant d'une commandite cinématographique. — « Ce qui l'a le plus affligé, poursuit Nicaise, c'est le nom que vous lui avez jeté. Il n'en revint positivement pas ! » — « Quel nom ? » — Nicaise feint de ne pas entendre. Il me quitte de nouveau puis, à dix pas, prononce vers moi le « nom » en question. Il n'émet aucun son, par pudeur, et j'ai quelque peine à lui lire le « nom » sur les lèvres : « Entremetteur ! » J'ai traité W. d'entremetteur !... J'éclate de rire.

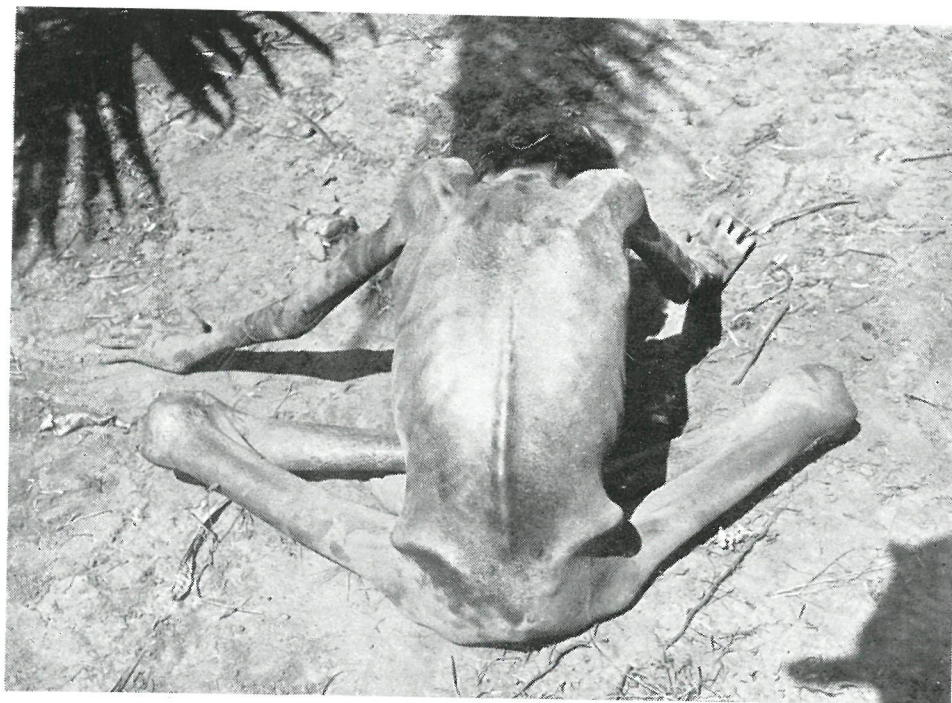
Sérieusement, sans refuser de me souvenir de ça, je suis très étonné de ma conduite rapportée par Nicaise. Je regrette qu'il ait dû me laisser, appelé par son métier dans quelque « maison du crime », car nous aurions pu causer encore, démêler à deux cette histoire. Son flair professionnel aurait pu m'assister dans la recherche de mes propres actes. Cette réflexion me conduit

La mort nègre



Le danseur funèbre (Tribu du Kasai)

Photo Wide World



La maladie du sommeil : dernière période
(Documents du Docteur Prati)



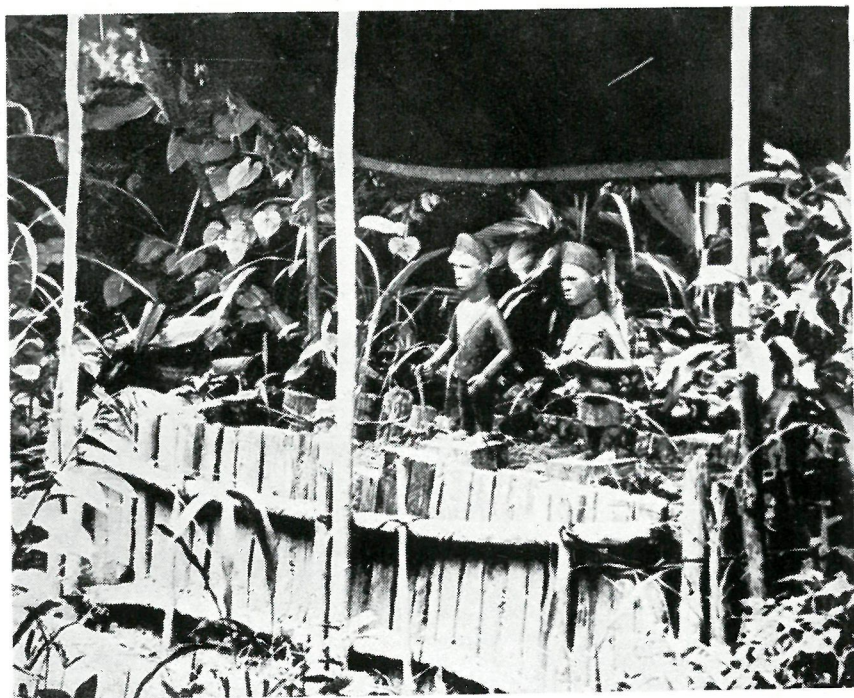
Nègresses atteintes de la maladie du sommeil



Maladie du sommeil : la fin
(Documents du Docteur Prati)



Ensevelissement d'un chef
(Document du Docteur Prati)



La tombe du chef

Photo Wide World

à une idée singulière. Au lieu de poursuivre mon chemin vers le studio, où m'attend le « grand décor » de *Grisélidis*, je retourne chez moi, impasse Ronsin.

PREMIERES INVESTIGATIONS — ETAT DES LIEUX

Dès le taxi — le reportage se fait en taxi — je m'efforce de prendre l'état d'esprit, le tour d'esprit et jusqu'à l'extérieur d'un reporter de journal. C'est peut-être puéril, mais on n'aborde les choses que par leur marge, leur frange. J'arrête le geste de la main vers les clefs et sonne à ma porte après avoir jeté sur les abords un regard aussi étranger que possible, celui de W., par exemple. Palier de cinquième fort banal. W., sonnait comme moi, à dix heures moins dix, n'était détourné par aucun accident local de ma pensée principale. Laquelle?... Je la retrouve par bonheur : La femme que W. aime lui avait notifié son tarif. Outre que cette vénalité déclarée froissait sa délicatesse, elle faisait trembler W. pour sa fortune, déjà compromise dans une entreprise de pharmacopée. Je n'aurais jamais retrouvé ces détails si je n'avais pas sonné. Ils inaugurent favorablement mon enquête. Un vieillard sévère et timide est venu m'ouvrir dans l'intervalle, me regarde d'un air étonné. C'est naturellement Prosper, mon domestique. Dans le couloir, il se perd en signes stupides que lui inspirent ma façon de rentrer chez moi, et celle de l'examiner des pieds à la tête, d'un œil lucide qu'il ne connaît pas. Je me rends compte : Prosper n'est pas absolument bête ; je pourrai tirer de lui quelques renseignements si j'évite de l'étourdir. Sa manie sportive peut me servir aussi. Je le congédie, après l'avoir convoqué pour la demie suivante, dans la chambre à coucher. Mon plan est prêt.

Par la porte vitrée de la cuisine, Prosper suit d'un œil défavorable mes allées et venues dans le couloir. Au bout de quelques essais, je retrouve ma démarche habituelle, mais je la retrouve par le raisonnement, l'application. Je vais m'efforcer de la conserver tout le long de mes recherches. Je puis passer à l'examen objectif des meubles et des lieux.

A droite du couloir, face à la porte d'entrée, petite antichambre, bureau et salon, salle à manger, cuisine. Derrière la cuisine, petite salle où, chaque matin, me dit Prosper, je prends mon café au lait, très rapidement. Je note : œufs, langue de bœuf,

pain grillé. Très rapidement, excepté ce matin même, spécifie Prosper : Mon petit déjeuner s'est poursuivi durant vingt bonnes minutes après le départ de W. Ah ! ah !... Je note aussi ce détail. A gauche, les deux chambres qui composent l'appartement de nuit. Je réserve. Un visiteur qui se présente le matin attend quelques minutes dans l'antichambre, traverse le bureau, la salle à manger (copie de la *Bethsabée*, de Rembrandt) et doit contourner la cuisine pour atteindre la petite salle. Ainsi a dû faire W., à dix heures juste. Quand on ouvre la porte de la petite salle, on se trouve entre deux casiers bas où sont empilés mes dossiers de commandite. Ces dossiers font saillie sur les casiers. On sort par le même chemin, mais on peut prendre aussi tout de suite le couloir : Ainsi fit W. Atmosphère générale : Ordre, nervosité. Deux violons sont jetés ensemble dans une corbeille. Cordes cassées : Dieu sait depuis combien de temps je n'en ai plus joué !...

Je fais tout de suite dans la chambre à coucher quelques découvertes dont je vais vous parler dans un moment. A l'heure fixée, je questionne Prosper — méthodiquement, cette fois — sur la visite de W. Il s'est bien présenté à 10 heures du matin. J'étais en train de trier des photographies dans le bureau. Je n'avais pas encore déjeuné. Quand Prosper a annoncé W., j'ai couru à la petite salle et ai ordonné d'introduire le visiteur sur le champ. En donnant cet ordre, j'avais l'air bien joyeux, me dit Prosper. Selon Prosper, W. est un homme de petite taille, presque chauve, surtout sur les côtés de la tête, affreusement myope (dans les verres de ses lunettes, on voit des yeux deux fois plus grands que nature). L'aspect est celui d'un ingénieur, ou d'un représentant de commerce. Je ne voyais pas du tout W. de cette façon-là ! J'arrête là pour le moment l'interrogatoire. Mon domestique, qui ne comprend rien à mon entreprise, s'imaginerait que je plaisante, que mon cerveau se dérange. Je reviens à l'examen de la chambre à coucher.

Que le lecteur se représente une pièce tendue de Jouy verte, spacieuse, mais encombrée, notamment par trois divans et surtout par celui qui condamne une fenêtre. Dans une recherche comme celle-ci, certains détails se révèlent immédiatement comme insignifiants, d'autres font pressentir aussitôt leur importan-

ce : Je ne saurais trop insister sur les dimensions bizarres, anormales de ce divan. Un deuxième, placé en regard, est en très mauvais état : Coussins déchirés ; le crin passe. Le troisième n'est guère qu'un sofa. Le lit est petit et dissimulé entre des paravents. A première vue, il m'avait même totalement échappé !

Pas de tableaux, sauf une petite reproduction du *Printemps*, de Filipepi, que je regarde souvent (ce matin encore). Les portes de communication sont ouvertes vers l'autre chambre, laquelle est divisée en deux par une cloison à baie. D'un côté, salle de bain ; de l'autre, petite bibliothèque. Ces portes, je m'en assure, *sont toujours ouvertes*, observations que je n'avais jamais faites explicitement jusqu'ici. Un seul miroir dans l'angle des divans : Une psyché.

J'APPLIQUE DIVERSES METHODES — PREMIERS RESULTATS

Ce que j'ai à chercher, dans cette chambre à coucher, c'est mon état d'esprit depuis mon lever jusqu'à mon passage dans le bureau, où je suis allé trier des photographies. Je procède par intuitions successives. L'hypothèse d'un cauchemar tenace, d'un de ces rêves qui se projettent quelquefois au delà du réveil, ne me donne rien. Je me couche alors sur le lit. Le temps à ma conscience de s'accommoder, de prendre un état stable, voisin sans doute de celui qui a suivi mon réveil ce matin. En me relevant, cet état d'esprit se déforme légèrement, mais en se précisant : En effet, le désir de la jeune fille et la préoccupation commanditaire s'y distinguent fort bien. A ce moment, j'aperçois mon visage dans le mur en face de moi : Je découvre une petite glace qui avait échappé à mon investigation, masquée par un paravent sur lequel est peinte une scène chinoise. Dans la glace, mon visage exprime nettement la préoccupation financière, n° 2. Il faudra que je m'y prenne d'une autre manière par faire apparaître (sur moi-même, objectivement et à ma vue) la préoccupation n° 1, qui doit avoir un rapport plus direct avec la façon dont j'ai reçu W.

Je vais repasser dans la salle à manger. Un détail, que j'allais négliger : Sur le divan défoncé, deux vêtements de nuit, robe de chambre de grosse laine et pyjama de taffetas noir. Je fais mettre par Prosper, dans la petite salle, le couvert du déjeuner

du matin. Il est complètement ahuri, cela va me gêner un peu. Je revêts la robe de chambre et fais le trajet accompli par moi ce matin depuis le pied de mon lit: Petite glace (je vois mon visage « financier »), salle de bain, divan défoncé où je m'assieds pour me chausser. C'est sur ce divan que se vautrent mes petites amies de théâtre. Leurs talons ont fait ces trous. Prosper, que j'interroge là-dessus, est ravi de pouvoir les dénoncer à ce sujet. Il les déteste, surtout la rousse, me dit-il. Avec agacement, je me dérobe aussitôt aux propos de mon domestique, réjoui cependant de son rassérèment. Je le congédie dans la petite salle, où je feins de recommencer mon déjeuner.

Il est cinq heures de l'après-midi. J'ai pu reconstituer une partie de mon entrevue avec W. Je l'ai d'abord accueilli fort cordialement, ce qui constitue un premier problème. Je le connais depuis assez longtemps et il m'est sympathique, malgré l'habitude qu'il a prise de me faire ses confidences. Souvent, à cause de cela, je fais répondre que je n'y suis pas. En effet, ses premiers mots ont été ce matin pour m'exposer ces ennuis. Je l'écoutais fort mal, plutôt sollicité par les détails qu'il donnait sur sa ruine imminente que par le cynisme de sa maîtresse. A un certain moment, je perds le fil et je me retrouve debout plus tard, devant la table, à la fois embarrassé et illuminé, pas en colère du tout. Je tends la main vers W. en lui disant... quoi? Ensuite, c'est la scène de la querelle, et la sortie de mon visiteur, que je traite d'« entremetteur », selon Nicaise! Pourquoi étais-je heureux de l'arrivée de W.?... Quelle est cette impulsion qui m'a fait me lever et présenter une demande à cet homme?... Pourquoi me suis-je fâché ensuite?... ai-je lancé cette injure (et non une autre)? — Problèmes dont la résolution demande un nouveau changement de méthode.

Je vais jeter la robe de chambre sur le divan, et reviens vers la petite salle en suivant le chemin des visiteurs. Je me suis vêtu d'un pardessus et coiffé d'un chapeau de feutre, à la manière de W. Antichambre, bureau. Dans le bureau, je m'arrête un moment pour examiner la boîte de photographies que j'étais en train de trier ce matin vers 10 heures. Au milieu d'une quantité de portraits de figurantes présomptives, avec leur âge et leurs prix, je trouve la photo de W. et celle de mon principal commanditaire : Ces deux photos sont l'une contre l'autre. Ce

fait n'aurait-il pas un certain rapport avec le plaisir que m'a causé si bizarrement, l'arrivée de W. ? N'aurais-je pas fait une assimilation confuse entre W. et mon bailleur de fonds, entre les confidences inévitables de W., et l'argent du commanditaire?... En traversant la salle à manger, la *Bethsabée* fixe mon attention.

Cete figure n'est pas sans ressemblance avec la maîtresse de W. Je m'en aperçois parce que je me suis mis « dans la peau » de W. autant que possible. La *Bethsabée* a pu, soit me faire penser à cette femme à mon court passage dans cette salle, soit, plus probablement, aiguïser en W., passant après moi, la pensée de sa maîtresse et l'amener à renforcer, jusqu'à la suggestion, les descriptions qu'il devait m'en faire la minute d'après. En tous cas, il est impossible que cette ressemblance n'ait aucune influence sur notre entrevue, et j'aurais été incapable d'en faire état sans ma méthode d'investigation. Prosper tient à ma place, devant le petit déjeuner, un grand miroir où je me vois paraître dans le rôle de W. Or, mon entrée dans la petite salle, sous les traits supposés de W. (j'ai sa photo à la main) ne me donne absolument aucune surprise révélatrice ! J'ai l'impression d'une erreur, sans en démêler la nature. Cette silhouette en pardessus et en chapeau de feutre ne s'inscrit même pas dans mon œil.

NOUVELLES DECOUVERTES — REVUE DES RESULTATS PROVISOIRES

Prosper commence à s'intéresser à mes recherches : C'est ce que son goût pour la statistique sportive m'avait fait escompter. Pendant que je commence et recommence encore mon premier trajet du lever jusqu'au bureau, il m'accompagne de lui-même en rectifiant certains détails qui ne sont pas tout d'abord les plus significatifs. J'en ai la preuve à la fin, quand il m'arrête : J'en étais à l'endossage de ma robe de chambre sur le divan défoncé. — « Ce n'est pas cette robe que Monsieur portait ce matin ! Monsieur fait erreur !... » C'est pour moi un trait de lumière !... Plusieurs obscurités relatives à mon humeur sont imputables certainement à cette substitution de vêtement. Je me déshabille de nouveau et me couvre du pyjama de taffetas noir, qu'en effet, ce matin, je portais encore pour déjeuner.

Dès que j'ai laissé agir le temps voulu le contact de l'étoffe

(le taffetas noir est particulièrement érotogène) ce qui m'apparaît maintenant à mon lever, dans le petit miroir, c'est l'expression n° 1 : préoccupation sensuelle ! C'est bien celle qui dominait mon esprit ce matin entre 9 heures et 9 heures et demie. Et je remarque tout de suite la scène chinoise peinte sur le paravent. Elle représente l'achat d'une concubine par un mandarin à bouton de perle. Détail important : le secrétaire qui amène la concubine au mandarin porte *de grosses lunettes faisant loupes*. Ces découvertes me ravissent et m'encouragent.

Sept heures du soir. J'ai questionné de nouveau Prosper sur ce qu'il sait de mon entrevue avec W. Je rappelle que la petite salle où a eu lieu cette entrevue jouxte la cuisine. Jusqu'aux éclats de voie finaux, les seuls mots qui soient parvenus à Prosper, c'est « Lisbeth » et « cheveux »... Il revient quelques minutes plus tard ajouter qu'il se souvient encore d'une phrase entière, répétée par W. à haute voix vers la fin de la visite : « Cela n'est tout de même pas dans son tarif !... Cela n'est tout de même pas dans son tarif !... » Qu'est-ce que j'ai bien pu demander à W. qui ne fût pas « dans le tarif » de sa maîtresse ?... J'éprouve le besoin de faire l'inventaire des résultats acquis par mon enquête jusqu'à ce moment :

1. — A mon lever, ce matin, ma pensée dominante avait trait à cette jeune fille de théâtre que je désire (pyjama de taffetas noir). De là à chercher un moyen de la posséder à coup sûr, il n'y avait qu'un pas, franchi immédiatement par mon subconscient.

2. — La vue du paravent chinois s'est associée dans mon esprit à cette préoccupation. Trois éléments me sont fournis par ce paravent : L'idée d'achat ; l'attitude du mandarin (je la reproduirai tout à l'heure en me levant pour m'adresser à W.) ; les lunettes du secrétaire : En retrouvant ce trait sur le visage de W., je serai conduit à supposer confusément que mon visiteur peut servir d'intermédiaire à mes désirs, d'« entremetteur » à parler proprement.

3. — Scène du divan défoncé. Il me manque ici divers éléments importants qui doivent me conduire à l'idée des photographies.

4. — Mon intention cachée, lorsque je feuillette la liasse de photographies dans le bureau, est de retrouver l'image de la jeune fille, image quelque peu brouillée par celle de la *Prime-*

vera. Cette jeune fille est rousse ; c'est Prosper qui m'a rappelé cette couleur. Mon esprit confond ce dessein (de retrouver la photo) avec mon entreprise cinématique, les capitaux qu'elle réclame.

5. Annonce de W. par Prosper. Mon mouvement de joie est expliqué par une assimilation analogue.

6. — Coup d'œil à la Bethsabée et retour de la préoccupation sensuelle (?).

7. — Entrée de W., dans la petite salle et récit. Mon sursaut (imitation du mandarin) et la demande saugrenue que je fais à W. sont en liaison avec certains détails de ce récit. De nombreux chaînons manquent ici. Suit la colère, provoquée sans doute par la sensation de ma bévue et ma déception : Mon espoir inconscient m'échappe !

8. En sortant effaré, W. se cogne dans les dossiers de commandite. Ma colère redouble, par le retour subit des préoccupations financières. L'explication du « nom » est encore incomplète.

RECTIFICATIONS DIVERSES — L'ABERRATION DU CHAPEAU — COUP D'ŒIL SUR MA TACHE DU LENDEMAIN — JE ME COUCHE A BOUT DE FORCES

Je ne me dissimule pas les grandes lacunes du tableau que je viens de dresser. A onze heures, je vais m'allonger sur le grand divan et m'oblige à examiner détail par détail, non plus les événements de ce matin, mais les procédés que je viens d'employer pour leur reconstitution. J'espère découvrir certains défauts qui m'expliqueraient leur échec partiel. Prosper, absolument abruti par le surmenage intellectuel, est allé se coucher.

...Une heure du matin. J'ai trouvé deux ou trois erreurs dans mon « itinéraire ». Le divan sur lequel je suis couché a certainement été compris dans mon parcours, car c'est le seul endroit d'où l'on aperçoit commodément le *Printemps* : Partout ailleurs, on est gêné par les reflets du verre ! C'est à la vue de cette reproduction que je me suis livré au moment de me mettre en robe de chambre, et c'est ainsi que je ne l'ai pas, par exception, endossée.

Deuxième constatation, infiniment plus féconde. Pour entrer dans la petite salle, sous les traits de W., je me suis affublé, tout à l'heure, d'un pardessus *et d'un chapeau*. Or, il est évident que

Prosper avait dû retirer le chapeau de mon visiteur!... Sans me lever du divan, je reprends mentalement le simulacre d'entrée, et suis tout de suite frappé par quelque chose :

La tête de W. : les quelques cheveux en sont roux!...

J'ai été obligé d'en convenir, la chevelure de la jeune fille que je désire est de la même couleur. Prosper m'a mis sur la voie de cette dernière notion, mais, par une prévention inconsciente contre la couleur rousse, j'avais feint de ne pas l'entendre. Exemple significatif des obstacles qu'un enquêteur peut rencontrer en lui-même.

Une fois de plus, je trace le schéma de l'entrée de W. : Devant mon petit déjeuner, je me trouve occupé de mon désir, désir lié à la couleur des cheveux de la jeune fille. En même temps, les images du paravent chinois m'ont suggéré l'idée d'achat, d'entremise. Reçu d'abord avec plaisir W., peut-être, de par sa rousseur, introduit dans ce monde mental, et non pas sous les traits de l'objet acheté, ce qui serait ridicule, mais du sujet vendeur, « entremetteur ». Le parallélisme de ses préoccupations : amour contrarié et inquiétude d'argent, avec les miennes, achève le phénomène. Ainsi s'expliquent les mots entendus par Prosper aux aguets de notre conversation : « Cheveux », « Lisbeth ». Lisbeth, nom de la maîtresse de W., rappelle *Bethsabée* et entretient en lui comme en moi un certain rythme sensuel. Reste la phrase entière, qui prouve que mon aberration a été complète, puisque j'ai été amené, avant de traiter W. d'entremetteur, à le traiter *comme tel*.

Ma fatigue est extrême et je me mets au lit à trois heures moins cinq. Pour les quelques chaînons qui me manquent encore, je disposerai demain de plusieurs éléments dont je n'ai pas encore réussi à me servir, par exemple :

- L'ouverture *permanente* des portes entre la chambre à coucher et les pièces voisines ;
- la ruine *pharmaceutique* de W. ;
- les dimensions considérables du grand divan. Vraiment, j'ai trop peu insisté jusqu'à présent sur ces dimensions!
- le chemin de sortie de W..

Le réveil prescrit pour onze heures, je m'endors bientôt, satisfait de ma journée.

Caetera desunt

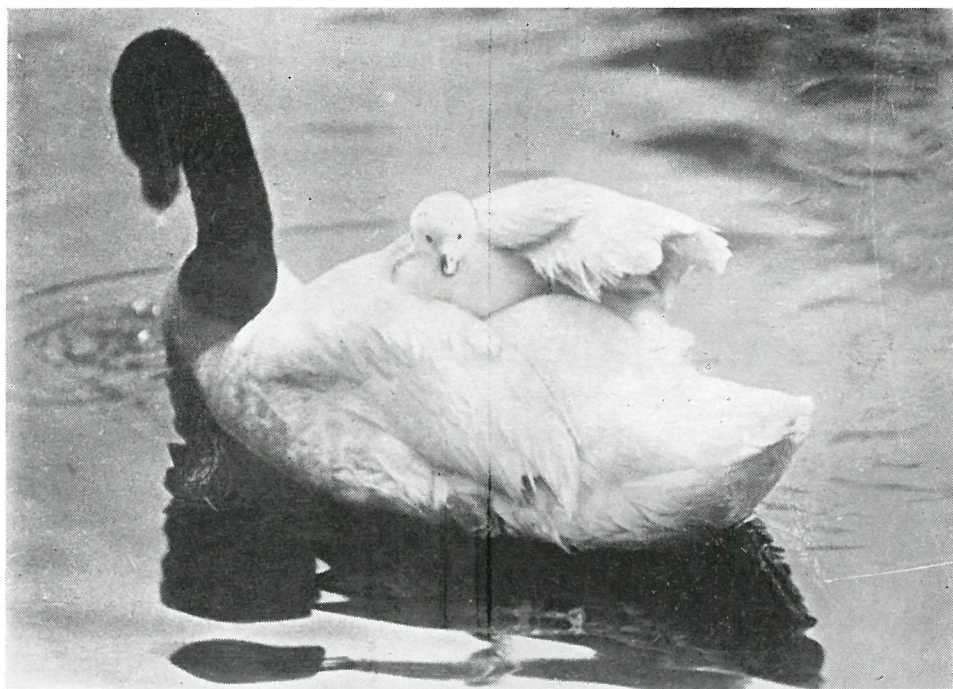


L'hippocampe
Fragment du film « Le jardin de la mer »

Photo Ufa

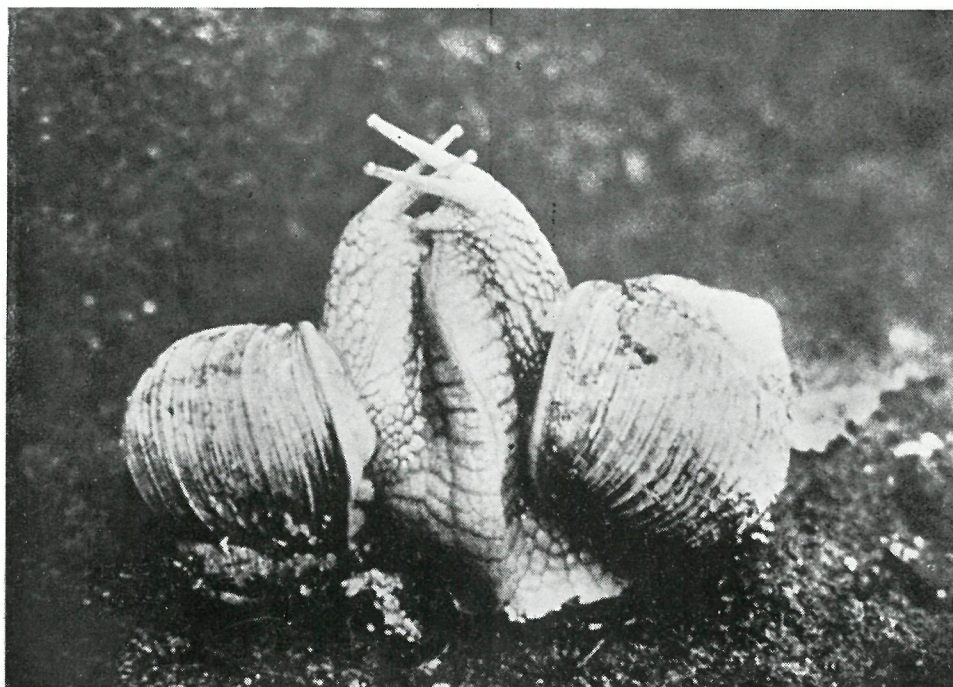


Le marabout



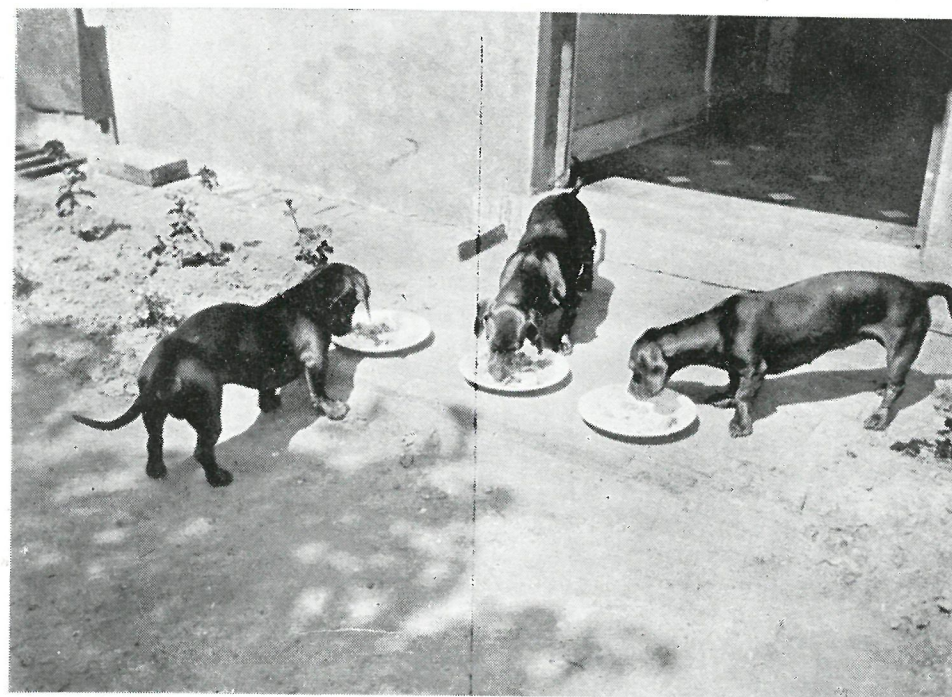
Le cygne au col noir

Photo Champroux



Les escargots
Fragment du film : « La nature et l'amour »

Photo Ufa

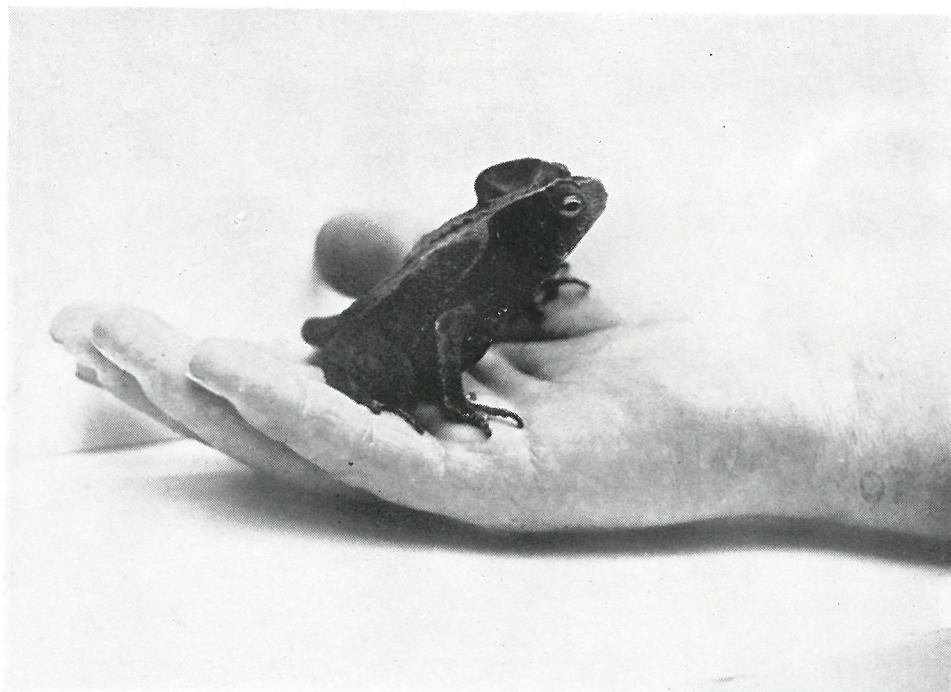


Les bassets

Photo « Variétés »

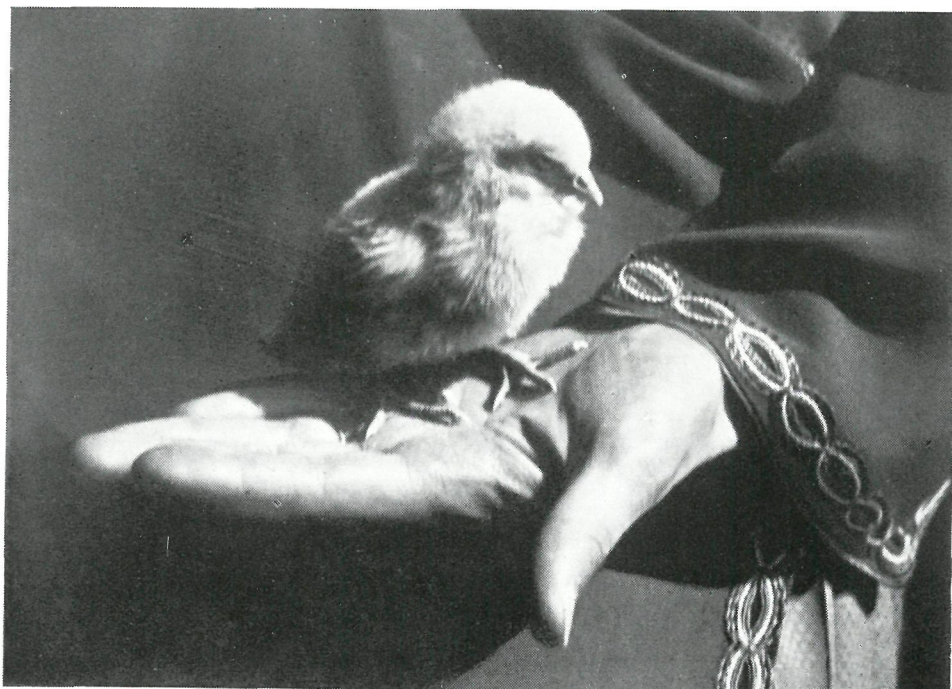


Les lévriers écossais



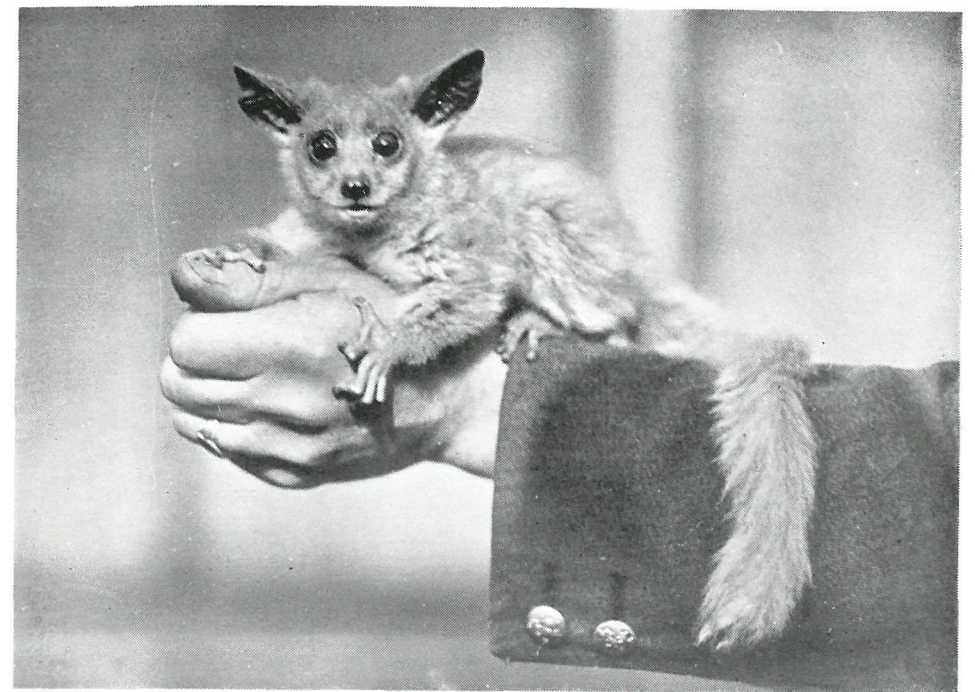
Le crapaud

Photo Wide World



Le poussin

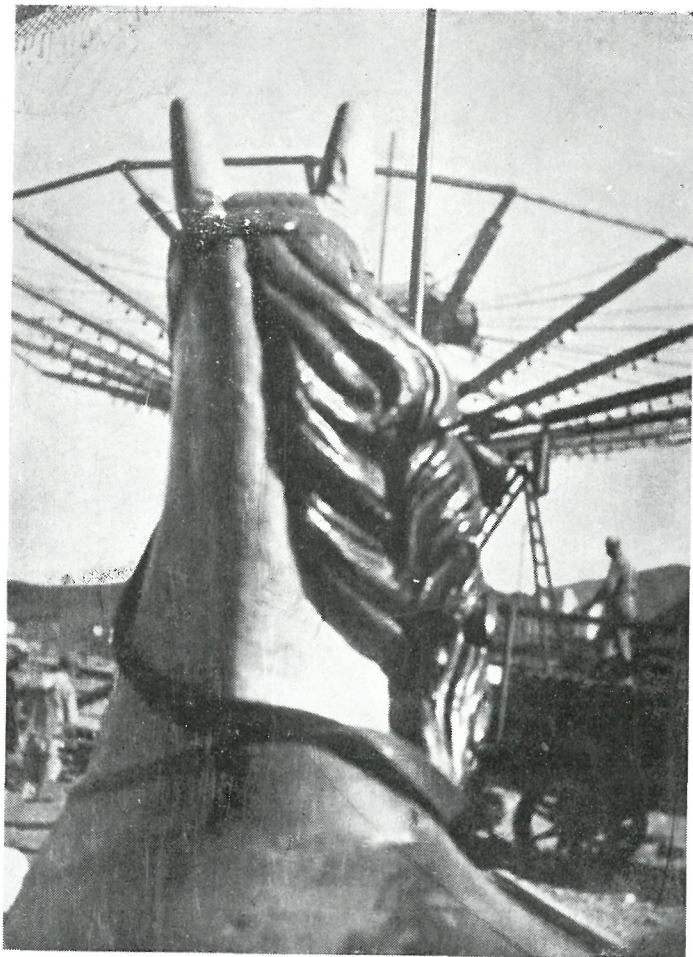
Photo Man Ray



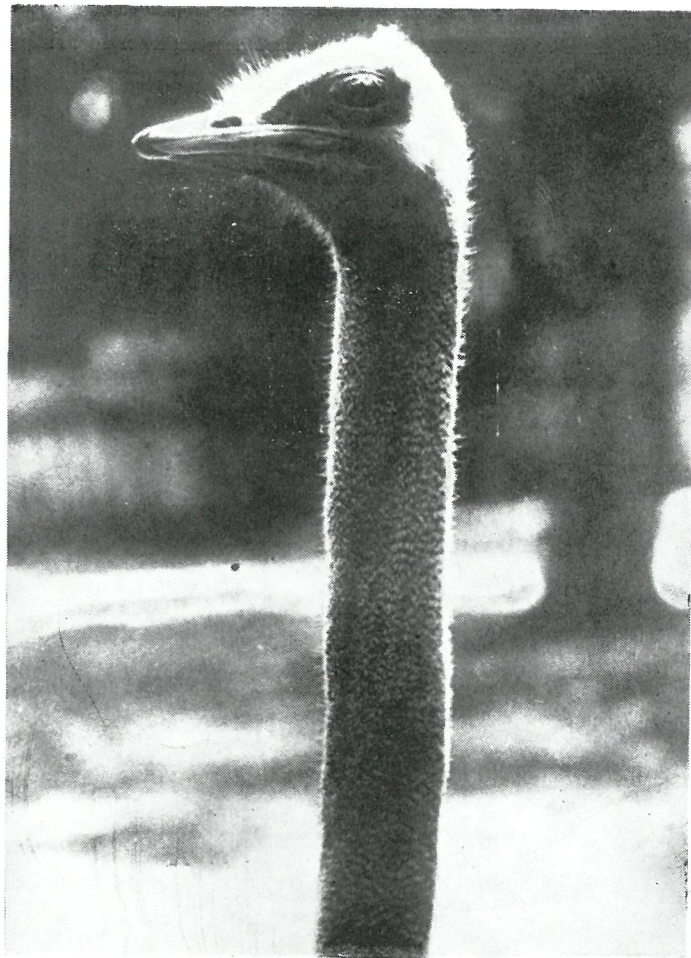
L'écureuil



Combat de l'opossum et du serpent



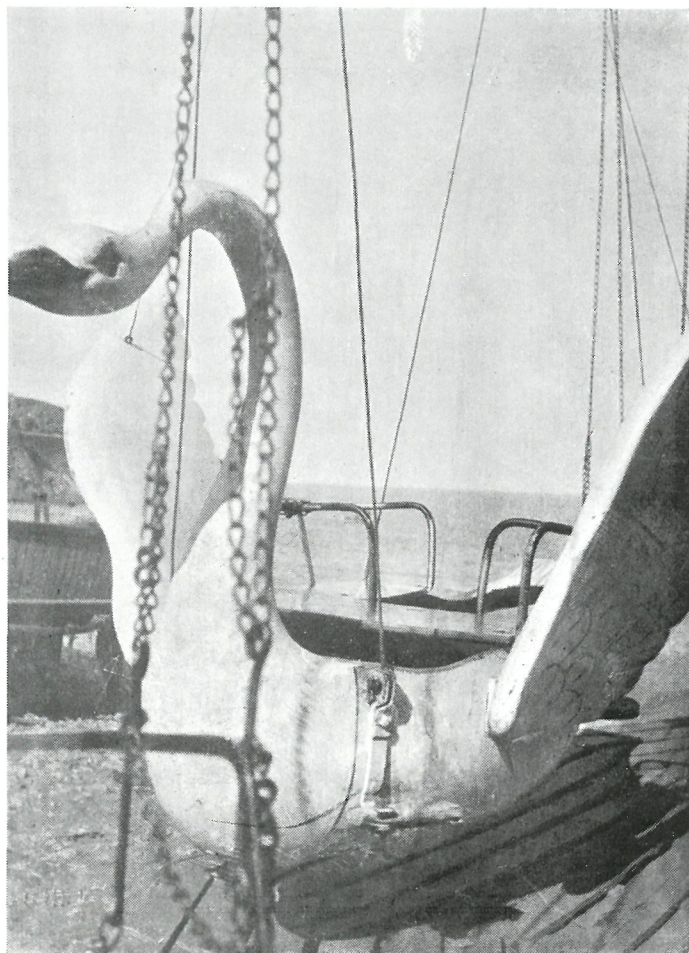
Le cheval de bois *Photo Florence Henri*



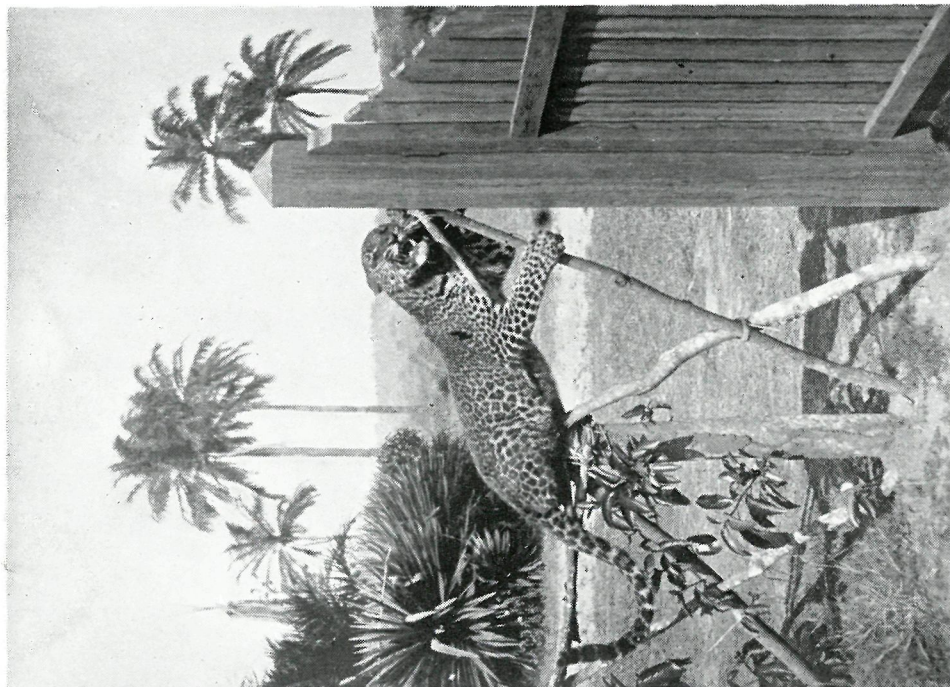
L'autruche *Photo Champroux*



Le pélican



Cygne de manège *Photo Florence Henri*



Document Seroni

Le léopard

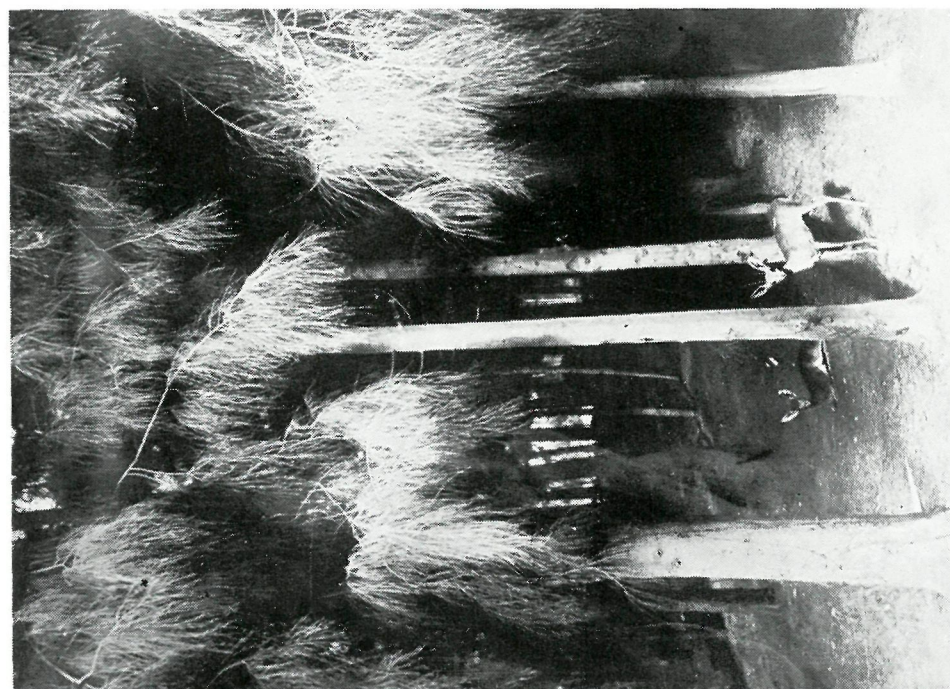


Photo Wide World

Les gazelles

LE DISCERNEMENT DIFFICILE

par

DENIS MARION

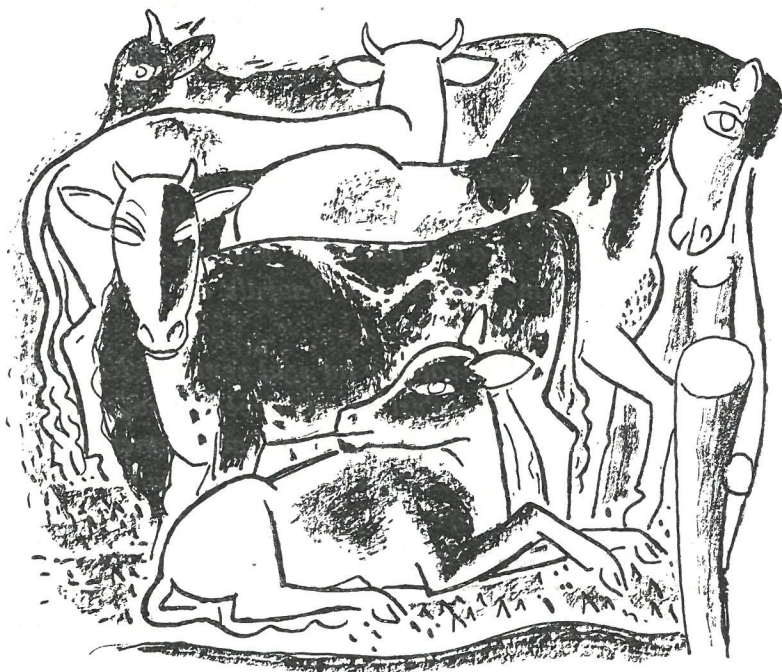
Encore, dit-il, si nos sensations nous renseignaient avec précision. A bien s'entendre, on peut éviter les amphibologies verbales, distinguer les significations diverses de chaque mot, leurs nuances, ou convenir d'un vocabulaire qui fixerait une valeur à ces variables où le désir peut incarner des formes trop contradictoires.

Mais nous connaissons déjà si mal ceux de nos besoins qu'on croirait assez impérieux pour être simples. Si l'habitude n'intervenait pas pour nous offrir une solution incontrôlable, rien ne nous délivrerait des conjectures. Je m'inquiète si j'ai faim : la salive qui joue entre mes dents, la cavité dont la présence se révèle au sommet de l'œsophage, l'ébauche d'un hoquet, sont-ce bien des indices sûrs ? A les considérer seulement, ils s'évanouissent. Je veux vérifier cette absence et je ne sais. Je me reporte à l'heure, au précédent repas, aux manifestations récentes de l'appétit, et comme je travaille à concilier les indications opposées que ces éléments m'apportent en les interprétant l'un par l'autre, voici que de nouveaux symptômes apparaissent, aussi incertains et peut-être artificiellement provoqués par surcroît. Qu'y a-t-il donc de sincère, de spontané dans une phrase comme celle-ci : « J'aurais de l'appétit pour une tête de veau à la vinaigrette » ?

Et la peur. On ne peut se confier au seul sentiment de l'avoir éprouvée ou ignorée. Mais qu'est-ce qui décèlera sa présence ? La perte de toute clairvoyance suivie de mouvements inconscients ? Une paralysie accompagnée d'une parfaite lucidité ? Cette attitude physique neutre qui paraît réduire à rien la présence réelle ? A coup sûr, ce ne sont pas les réactions ultérieures, ni la sueur qui couvre aussi bien le front des courageux, ni le tremblement qui saisit tous ceux qu'une seule pensée occupa et qui renaissent avec peine, dirait-on, à la vie normale. Les actes accomplis au moment même servent de critère habituel, mais cela ne va pas sans leur attribuer comme cause celle qui est la plus vraisemblable, peut-être la moins exacte.

L'électricité, au moins, on peut la produire, l'accumuler, la dépenser, si on ignore ce qu'elle est. Mais nous ne savons pas plus user de nos désirs que les définir ou les reconnaître. Ils apparaissent, se modifient et s'éloignent et nous nous demandons encore si notre volonté ou notre clairvoyance ont pu un seul instant agir — même dans le sens opposé à celui qu'elles prévoyaient — sur le déroulement énigmatique. Les instincts et les passions que nous avons cru parfois dominer se sont triomphalement irrités du servage auquel on les jugeait réduits et, comme s'ils eussent été consubstantiels à notre chair et à notre âme, ils nous ont assujettis à leur tour au point de nous faire douter de les avoir jamais connus.

Et tu me demandes si je t'aime ?



Léo Gestel



Joz. Cantré

MORPHOLOGIE DU BAROQUE

par

WALDEMAR GEORGE

Le Baroque, concept psychologique, est une notion moderne. Jusqu'aux travaux de Riegl, de Wolflin et de Brinckmann, le terme : Baroque, servait à désigner une période de l'histoire de l'art. Il signifie désormais autre chose. Il a perdu son sens péjoratif. Le Baroque n'est ni une décadence, ni une altération de la beauté classique, ni un progrès de la connaissance dans le domaine de l'anatomie et de la perspective, ni le fruit d'une nouvelle perception de la nature. Nous admettons que l'évolution des styles et du sentiment esthétique est indépendante de la représentation et de l'observation.

Qu'est-ce donc que le Baroque? C'est un déplacement du centre de gravité et de l'art. C'est l'avènement d'un nouvel idéal et de rapports nouveaux entre l'homme et l'univers. L'homme, mesure de toutes choses, perd sa suprématie. L'art de la Renaissance est un art humaniste, objectif, rationnel : l'art de ce qui est, de ce qui dure. Division régulière des surfaces, figuration des corps, tels qu'on les perçoit par le sens du toucher, clarté absolue de la composition (une composition centrée et symétrique s'inscrivant dans les limites du cadre), tels sont ses attributs formels.

Le Baroque présuppose, au contraire, un art en état de perpétuel devenir, une représentation relative, subjective, un choix conscient des aspects éphémères et instables. *Le Baroque est l'art de ce qui paraît*. La structure géométrique des corps fait place aux jeux des apparences. Le Baroque c'est la « vision moderne », au sens impressionniste de ce terme. C'est la prédominance de l'élément visuel, éphémère et instable, sur l'élément tactile et permanent. C'est le passage de la surface à l'espace, ou, plus exactement, de l'espace limité, mesurable, à l'espace profondeur infinie. C'est l'abandon du style linéaire et précis, au profit du style pittoresque, imprécis et fluide. C'est un défi aux lois de la pesanteur. C'est aussi un défi à la froide raison, au bon sens, à la règle. Dans un tableau classique, les parties composantes, tout en étant liées par un mouvement rythmique, gardent une autonomie par rapport à l'ensemble. Elles peuvent être isolées, elles ne cessent d'être elles-mêmes. Dans un tableau baroque, un mouvement collectif entraîne, dans un ronde frénétique, figures, arbres, nuages, accidents de terrain.

La composition statique et symétrique des peintres de la Renaissance subit de graves dommages. Les formes se dissolvent peu à peu dans l'ambiance lumineuse. Le geste spontané, dynamique, excessif, faisant apparaître les corps de trois quarts, est substitué à l'attitude frontale, chère aux artistes classiques. Le paysage envahit la peinture. L'homme renaissant dominait la nature. Il n'est désormais qu'un élément du monde.

La rigoureuse hiérarchie des valeurs établies par les maîtres renaissants s'écroule comme un frêle château de cartes. La clarté, la logique, la division des genres font place à une cadence confuse, où peinture, sculpture, architecture s'emmêlent et se pénètrent.

Le Baroque travaille contre la matière, la soumet, la viole et transgresse ses lois. Stucs, faux bois et faux marbres sont le véhicule favori de l'art décoratif baroque. La peinture en trompe-l'œil, les raccourcis violents, les effets perspectifs rompent l'harmonie des plans. La notion classique de la beauté corporelle est parfaitement étrangère aux Baroques. Si une figure de Sanzio peut être considérée comme une source d'émotions esthétiques permanentes, comme un canon de beauté, une figure baroque du Seicento est un moyen d'expression dramatique.

Ce dynamisme de la pensée et des sens ne pouvait s'accommoder longtemps de l'ordre, de l'esprit de suite, de la structure statique, du coloris, à base de tons locaux, et de la lumière asservie à la forme, propres à l'époque classique. En effet, si un tableau classique s'inscrit dans les limites du cadre, si ses parties constitutives s'enchaînent, on discerne aisément tous les facteurs de sa composition. Un tableau baroque est une ronde panrythmique qui fuit le cadre fixe. C'est en vain qu'on chercherait à en dissocier le moindre élément. Les phrases plastiques qui le composent semblent naître les unes des autres; une phrase naît de la précédente et appelle la suivante.

Acceptons, ne fût-ce que provisoirement, les cinq propositions de Wolflin :

1. Style linéaire (Renaissance); Style pittoresque (Baroque);
2. Plan (Renaissance); Espace (Baroque);
3. Forme fermée (Renaissance); Forme ouverte (Baroque);
4. Pluralité (Renaissance); Unité (Baroque);

5. Clarté (Renaissance); Confusion (Baroque).

Le style pittoresque prend naissance quand les contours s'estompent. Les figures de Dürer, aux profils nettement délimités, se détachent sur leurs fonds. (Le fond et la figure jouent séparément.) Une figure de Rembrandt émane du fond. La perception picturale et optique unifie les objets. La perception linéaire et tactile les isole. Les détails du corps ou du costume sont traités dans un portrait de Bronzino avec une raideur métallique. Les peintres de l'époque classique s'efforcent de rendre exactement la texture des différentes matières : des bijoux, des broderies, des étoffes. Un Vélasquez, un Rembrandt, un Rubens, qui appartiennent à trois races distinctes, payent tous un large tribut au style de leur époque en fondant les détails, en les amalgamant. Dans un portrait d'enfant par Vélasquez, le brocard de la robe, l'épiderme du visage, la chevelure, les bijoux sont faits de la même substance. La vision rapide, sommaire, simultanée remplace la vision linéaire. Le peintre classique procède par étapes et prend connaissance des détails, un à un, avant de s'emparer de l'ensemble. (Il reste entendu que *vision* signifie : *volonté d'expression* et non *faculté de perception*. Les artistes disposent toujours d'un savoir adéquat à une volonté préalable. Ils savent ce qu'ils veulent savoir. Un Holbein sait fort bien que les objets situés dans l'espace n'ont pas la même valeur. Mais il ne connaît qu'un idéal formel : celui de son époque.)

La ligne subit un destin analogue à celui de la couleur. Dans un dessin classique, chaque trait a une beauté qui lui est propre. Chaque détail corporel a un sens, un caractère distinct, une signification quasi individuelle. Dans un dessin de Rembrandt, le trait brisé, multiplié, revêt le caractère d'une esquisse schématique. Les détails séparés de l'ensemble perdent leur sens. Les bouches s'entr'ouvrent, les yeux scintillent et les narines palpitent. Tout bouge, tout s'harmonise, mais les traits sont des indications qui ne sauraient être prises à la lettre et qui tiennent leur vertu expressive de leur groupement.

Donc, d'une part la forme limitée, circonscrite, isolée et, d'autre part, le mouvement continu, les passages et les modulations. D'une part, la lumière se greffant sur les formes, d'autre part la lumière s'arrachant à la contrainte formelle, la lumière librement distribuée dans l'ambiance du tableau.

L'architecture du tableau s'évapore. L'impression de la couleur, étroitement liée à la sensation de la forme, fait place au mouvement des pigments colorés et au mélange optique. Le coloris volcanique de l'ère baroque est une symphonie de tons, dont le mélange engendre la vision pittoresque, prodrome de l'impressionnisme.

La sculpture baroque signifie, avant tout, la négation des contours linéaires et la recherche des points de contact entre la lumière et la forme. Les statues du Cavalier Bernin font appel au sens de la vue exclusivement. Plastiquement, ces statues, comme nimbées d'atmosphère, sont incomunicables. Sans doute sont-elles exécutées en bronze ou bien en marbre; mais ces matières solides sont soumises à l'action dissolvante d'un travail, qui transforme leur aspect et qui rend le métal semblable à la terre glaise.

Étendue sur un lit de nuages, parmi des draperies qui flottent et qui s'envolent, la *Sainte Thérèse d'Avila* du Bernin n'a plus rien de pesant,

de tangible. Le Baroque engendre des relations nouvelles entre l'architecture et les statues situées dans l'espace. La sculpture monumentale gothique épouse les surfaces qu'elle anime. La sculpture baroque fuit la contrainte des murs. Ses rapports avec l'architecture sont des refrains répercutés dans l'air : rimes plastiques, prolongements, rappel lointains, associations de formes. Une statue baroque, détachée de l'ensemble auquel elle ressortit, perd aussitôt sa signification.

Résumons-nous. Le mouvement qui est un attribut essentiel du Baroque, n'est pas toujours le mouvement littéral : la course, l'envolée, la gestulation. L'idée de mouvement n'est pas liée au thème. Les tableaux des petits maîtres hollandais et surtout les paysages de Ruysdael et de Van Goyen sont des œuvres d'une apparence statique. Ils échappent entièrement à la fougue de la cadence baroque. Leur structure linéaire est, sinon symétrique (elle ne l'est, pour ainsi dire, jamais), du moins harmonieuse et sereine. Leur mouvement réside dans la lumière qui joue à la surface des corps, qui boit et qui résorbe les formes, qui crée l'ambiance atmosphérique, qui dissout tout ce à quoi elle touche. Poussin qui, en pleine crise baroque, suscita un nouveau classicisme, n'échappe pas à la règle. Si pure, si claire, si rigoureuse que soit l'ordonnance linéaire de ses œuvres, sa couleur porte toujours l'empreinte du Seicento.

Les notions de perspective et d'espace prêtent à des confusions pour le moins regrettables. Les maîtres du XVI^e siècle, qui ont fixé les lois de la perspective, passent pour les promoteurs de la peinture spatiale.

C'est à Riegl (1), le fameux contempteur des théories matérialistes de Semper, que revient le mérite d'avoir combattu cette thèse académique. Riegl découvre les premières velléités d'espace libre dans les sarcophages du bas empire romain (sarcophages de Ravenne, d'influence byzantine, qu'on date du V^e siècle) et dans les reliefs coptes. Cette velléité se manifeste clairement, dès la destruction de l'ordre classique ancien, c'est-à-dire dès le début de notre ère. La Grèce perçoit l'espace clos et cubique. Son apport réside dans l'affranchissement des relations spatiales entre les figures et le fond (ombres et raccourcis). C'est en ce sens que l'art grec s'oppose à l'art de l'Égypte, qui tend à l'identification de la figure avec le plan. (Dans les bas-reliefs égyptiens le fond, même coloré, ne suggère pas l'espace. Les reliefs *en creux* demeurent dans la surface.) L'art alexandrin connaît le mouvement en profondeur qui s'oppose au mouvement latéral de l'âge classique. L'art romain tardif juxtapose dans le plan les figures de différentes grandeurs ou répartit les figures sur deux rangs : le deuxième rang étant indiqué par des têtes; le premier, très nettement découpé, cerné d'ombre et, partant, situé dans l'espace. Le rythme linéaire fait place au rythme tonal (blanc sur noir). Les intervalles et le fond s'émancipent. Le fond, qui était neutre et qui servait d'écran, participe désormais de la composition.

(1) L'historien viennois Aloïs Riegl (1858-1905) a démontré d'une manière décisive l'inanité de la doctrine de Semper (1803-1879) qui limitait nos fonctions créatrices à la solution des problèmes d'ordre technique. Semper croyait trouver dans les textiles ou bien dans la vannerie les origines du style géométrique. Riegl prouve que les hommes des cavernes faisaient un large usage du style géométrique : conséquence d'une volonté précise d'expression artistique, tout en ignorant le tissage et l'emploi de l'osier.

Mais l'espace-profondeur infinie et incommensurable, est une conquête de l'Orient et du Nord. Les reliefs de Ravenne présentent des figures aplaties sur un fond « vide », étranger à la forme.

La thèse d'Aloïs Riegl, qui distingue entre la notion de l'espace et la notion de l'ambiance atmosphérique permet d'accorder aux tableaux primitifs un sens qui, jusqu'ici, leur était contesté. En effet, ce qui importe à Riegl ce n'est pas le trompe-l'œil, ni une figuration perspective de la profondeur perceptible, mais l'acceptation d'un espace idéal.

L'art classique du XVI^e siècle ne connaît que l'espace mesurable et fermé. Si un Pérugin pratique des échappées, Raphaël et voire Michel-Ange ramènent sans cesse nos regards à la surface.

Le Baroque réalise, pour la première fois dans l'histoire de l'art, l'espace perceptible aux sens et à l'esprit. Il isole le tableau de chevalet qui se détache du mur et il met tout en jeu pour en rompre le rythme plan. La lumière dissociée de la forme, devient un facteur autonome. Elle circule librement. Elle devient la substance vivante de l'œuvre peinte. Elle en scelle l'unité intérieure. Raccourcis, mouvements en diagonale, effets de clair-obscur (contrastes simultanés des valeurs aériennes), vibration de la surface, premiers plans amplifiés, ligne d'horizon surélevée, ambiance atmosphérique résorbant les volumes, motifs repoussés vers le fond du tableau — tout est mis en action par les artistes baroques pour susciter en nous des sensations spatiales.

Les Hollandais, qui pasent, à juste titre, pour les créateurs du paysage moderne, ignorent totalement les valeurs de contact.

Le Baroque semble fuir le cadre fixe. Les compositions *fermées* du XVI^e siècle s'inscrivent dans le champ de la vision. Le tableau classique est un monde en soi, une valeur permanente. Le tableau baroque est un aspect fugace de l'univers, un instant de la vie. La composition baroque est décentrée. Le rythme statique des formes, des couleurs, des lignes qui se balancent subit de graves dommages. Alors même que cette composition est sereine, symétrique, harmonieuse (Paysages de Ruysdael), le cadre ne limite plus l'espace ouvert, l'espace-profondeur infinie.

Les Baroques soumettent tous les détails à un effet d'ensemble. Ils ne se bornent plus à les coordonner. Ils les subordonnent à une idée de rythme. Le mouvement de leurs formes est ininterrompu, continu, homogène. Ni superposition, ni juxtaposition, mais compénétration de tous les éléments : une cadence qui exclut les césures. Rembrandt semble faire exception à la règle. Ses figures paraissent isolées, autonomes. Et pourtant chacune d'elles ne prend sa signification qu'en fonction de l'harmonie générale.

Le mouvement baroque n'est pas la conséquence d'un choix prémédité des motifs dynamiques. Il réside aussi bien dans les jeux de lumière (Ruysdael, Rembrandt) que dans l'agitation des foules, fiévreuses chez Rubens.

La lumière joue avec les objets, comme si elle seule était réalité. Les couleurs perdent leur valeur locale. Une notion nouvelle, celle du coloris (orchestration des tons) prend peu à peu naissance.

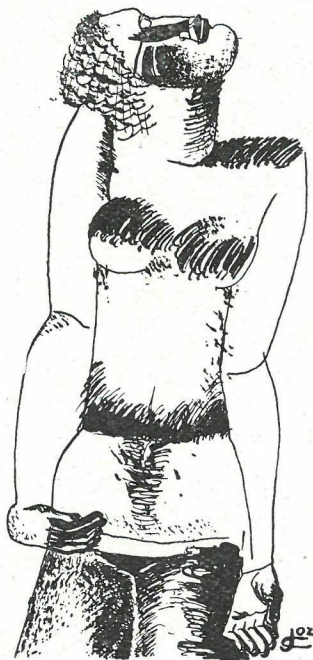
J'aimerais, avant de conclure, faire ressortir le caractère actuel de la vision baroque.

Image de l'éphémère et du momentané, le Baroque exploite les hasards du groupement. Les peintres classiques cherchaient un maximum de

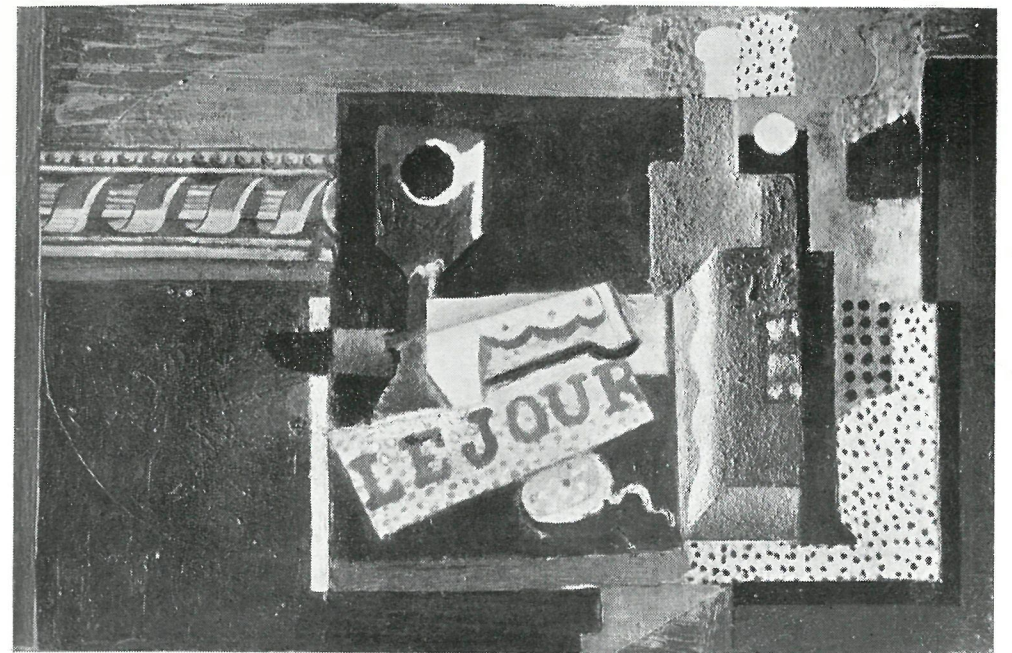
visibilité et une composition qui permet de présenter une figure ou un ensemble de figures sous leur aspect typique. Les Baroques présentent des vues partielles, voire accidentelles.

Dans la *Cène* du Vinci, toutes les figures sont réparties clairement (autant de centres d'attraction que de figures). Dans la *Cène* de Tiepolo, on aurait quelque peine à faire le compte des têtes des douze apôtres. (L'ombre dissimule les uns; les autres sont placées de telle façon qu'on ne peut les distinguer.) Cet échelonnement des corps qui se recouvrent est caractéristique de l'ordonnance baroque, qui tend à exprimer, tout en l'intensifiant, une sensation de vie mobile et frémissante et non une sensation d'harmonie idéale.

Il importe peu à un artiste baroque que tout le haut d'une tête soit noyé dans l'ombre et que le *chiaroscuro* ronge les torsos et les jambes d'une figure. Son intention n'est pas fournir un aspect total, élémentaire, mais un aspect fuyant. Aussi sépare-t-il la lumière du modelé et la couleur de la forme (de l'objet). Le rôle primitif de la lumière était de mettre en relief les volumes. La couleur baroque quitte son support formel. Dissociée de la donnée thématique, qui, elle-même semble tenir, désormais, un rôle de second plan dans l'agencement linéaire du tableau, elle est distribuée en dehors du motif figuratif central. Si les reflets qui exaltent les surfaces font brusquement irruption dans l'art de la peinture, ce n'est pas qu'on vient de les entrevoir. Leur utilisation témoigne, au contraire, de la volonté de fixer, d'enregistrer des phénomènes instables. Les Baroques ont-ils tenté d'ailleurs de rendre fidèlement les impressions perçues? Leur lumière est une irradiation, une illumination. C'est une lumière lyrique, irrationnelle, et cependant concrète, un rythme fascinant des valeurs colorées.



Joz. Cantré



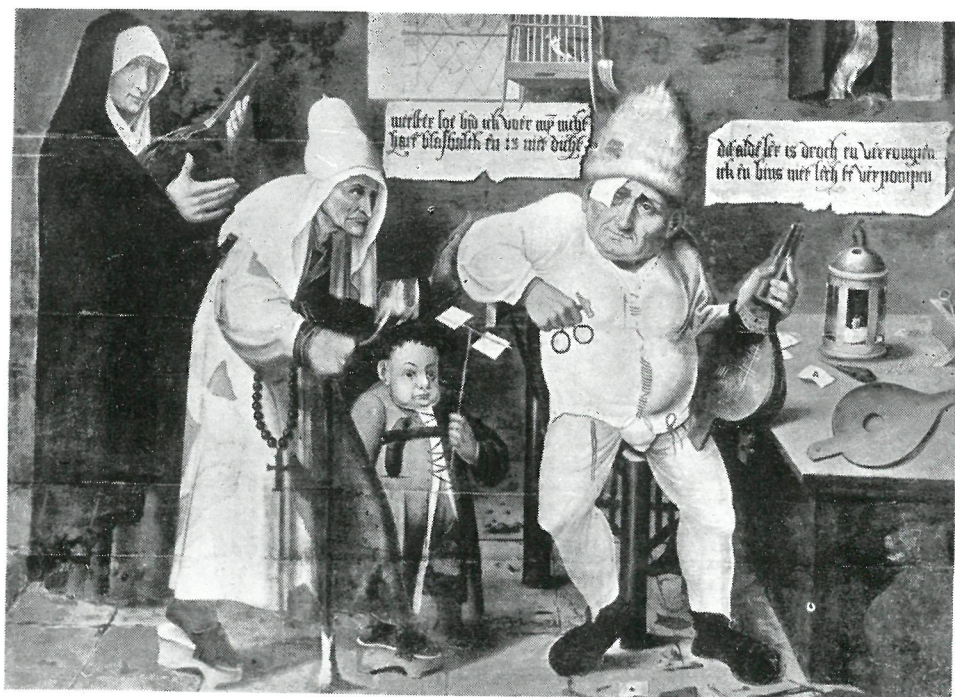
Picasso : « Nature-morte »

Coll. Galerie Pierre



Evert Collier : « Papiers »
(Ecole hollandaise — XVIII^e siècle)

Galerie Léon Seyffers



« Le raccommodeur de soufflets »
(Ecole de Jérôme Bosch)

Musée de Tournai

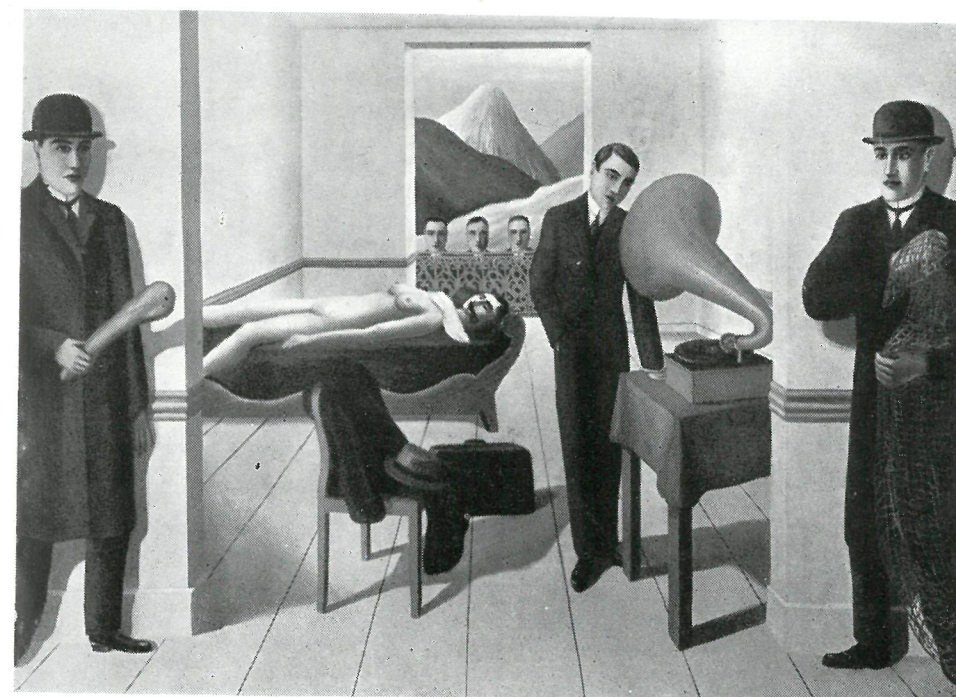


« L'accordeur de mandolines »
(Ecole de Jérôme Bosch)

Coll. du Château de Pepinghen

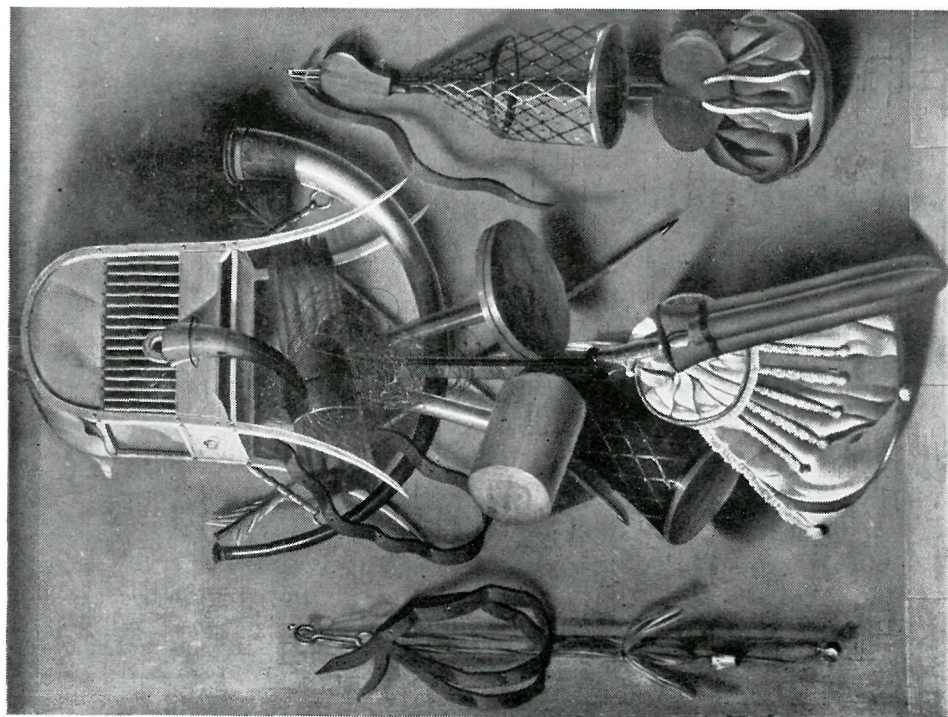


James Ensor : « Vision »

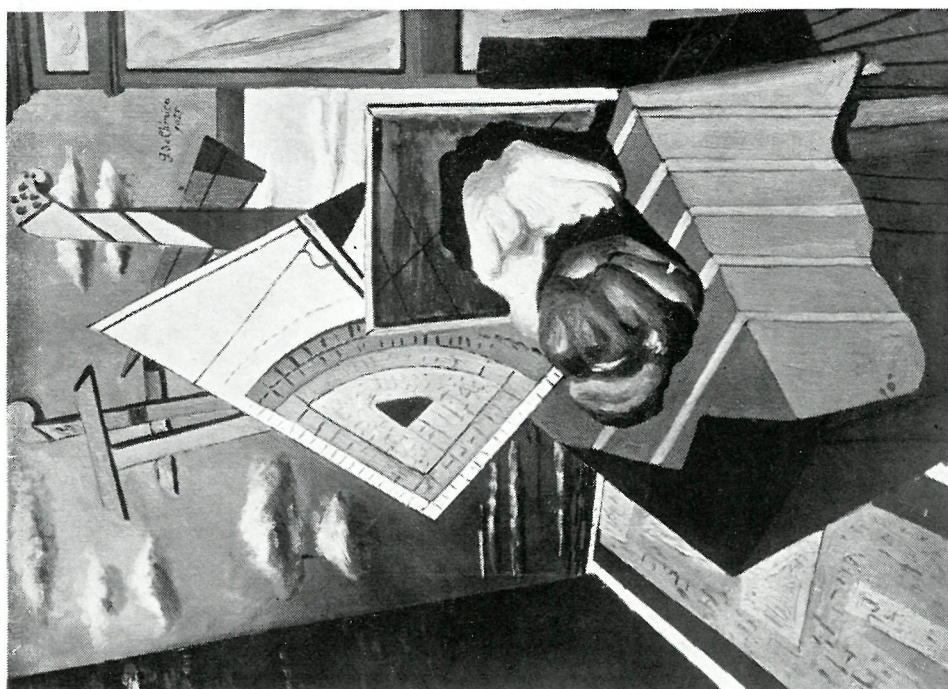


René Magritte : « L'assassin menacé »

Galerie Le Centaure



Jan Leemans : « Attirail d'Oiseleur »
(Ecole hollandaise — XVII^e siècle)



Giorgio de Chirico : « Intérieur métaphysique »



René Guiette

GOLLIGWOG

par
SACHER PURNAL

V
LES OISEAUX SANS TÊTE
OU
25
CAPRICES
POUR SERVIR LA RÉVOLUTION

*Par bonheur du jour, entendez
ce dont la racaille ne peut se pas-
ser sans grave préjudice pour la
conservation de l'espèce. Savoir :
le vin de rhubarbe, la colle de
poisson et l'éclairage au néon.
J'ajoute qu'il faut mentionner l'a-
mour, au sens le plus littéral qu'on
prête à ce mot : Volonté d'attein-
dre le Réel par des moyens choi-
sis. Et vive la religion, n'est-ce
pas, puisque sans elle il n'est point
de chance de salut.*

1

Mâchoire de bois dur
Que l'amour met d'aplomb
Mais où le ver déjà
Incruste son poinçon,

L'esprit souffle où il veut
Dès la chute du jour.

2

Or ça donc, Abelone,
Simple cœur de laitue
Qui êtes en personne
Tout ce que je salue,

Si nue en vos cheveux
Flétris par le vent jaune,

Vous dansez devant l'arche.

Toute la création
S'est assise sur son cul.

De sorte que le soir,
Seule sur l'étagère,
La corbeille d'épis
Prélude à tous les jeux
Du mystère de l'Homme.

3

Empereur dont le nom se dit œil de faucon,
Soleil de justice sur l'étendue des plateaux
Brasse sous ton juron tout le sang des fourmis :
Grandeur, servitude, économie, religion.

Je dédie à la guerre
Ton nez en moelle de nêfle

4

Vous êtes beaucoup trop belle;
Qu'attendez-vous pour mourir?
Baboe de mélancolie.

Votre liqueur de noyaux
Fait tourner autour de ma vie
La meule des sept plaies d'Egypte

5

Douze Césars roulés sous le bahut de chêne;
Pas un de plus, pas un de moins.
Farcis dans les hauts faits de l'histoire romaine
O balance toujours égale
Conviés sous le casque de mon juste sommeil
Marche.

6

Héros du calcul intense
Voici celui qui déjoue
Le hasard en son nombril

7

Ta bouche en pur chiendent ne suce que l'espace
Tes cheveux luisant bas disent la vie marine
Ton sein sert à mouler les jarres de faïence
Mais quand le viol amer t'habille de ton sang
Un déluge de fétus suit ton rêve à la trace.

8

Mort est le temps, Alcibiade,
Où l'on voyait hennir en bande
Tes vaisseaux à la noix muscade;
N'empêche, ta jambe est bien belle,
Savetier à la longue figure.

9

Ce ménage d'écorchés
Qui suit partout le soleil,

L'un pied bot, l'autre camus
Lappant leur flaque de sommeil

Goûtez-y à la futaille.

10

Celle qu'adorent les bergers,
La fille des pays d'en bas,
Aux yeux de sel mordorés,
Porte un rat blanc sous les gencives.

J'aime la voir user le pain
De ceux qu'elle voue au suicide
Par amour du marcassin

11

Je suis le béret austral
Qui n'est là que le dimanche.
La zone que je protège
Ne dit mot de ma naissance

Je suis le béret austral
Par amour de mon cheval.

12

Ordonne le chaos des jours,
Moïse! Masse ta massue.
Ta haute gueule en foie de phoque
Rallie le bétail du tonnerre,
O pain de ménage!

13

Fille de bonne odeur enfantée sous la cloche
Tu veux manger ta vie
Avant que les soutiers t'aient prise dans leurs dés ;
O camuse prend garde qu'on ne te passe à l'étrille
Pour te mettre au saloir.

14

Scoliaсте à veste de bouc
Dont la journée se passe
Sous le plomb de l'étude
Pour conjurer le cercle
De son horreur du vide.

15

Il suffit de glisser le doigt sous son écorce
(Adélaïde Hall)
Pour savoir que toujours
On mange son cœur dans l'arbre.

16

Voici l'humain que je choisis
Pur de tout alliage
Grand familier de ces oiseaux
Sur lesquels il fonde les lois
Saint-Just, Saint-Just, Saint-Just,
Quand cesseras-tu de grandir?
Ma voix fond dans ma bouche
Quand je songe à tes yeux.

17

Le rêve de ce Patagon
Est de dormir dans une orange.
Vie circonscrite au seul désir
De ne plus voir âme qui vive.

18

Chasseur à l'affût du Réel,
Toi qui surgis la flamme au point,
Record de hauteur,
Sur la crête noire du talus
Je mange des nids d'hirondelle
En ton honneur.

19

Trompe ta faim sur le tambour,
Soldat, soldat de poésie.
Je sais qu'en ton désert de sel
Des loups se dévorent entre eux
Pour ton bouillon de bisque.

20

Est-ce dans le feu qu'on te mesure,
Esprit de haut mal?
Ton ventre ajouré vole sans étrier :
Alors, sois, je t'aime.

21

Tout me plie sous le poids hideux de ta figure
Ton nez que hante le scorbut
Tes ongles craquelés au fer
Ta bouche en forme de vagin
Puis-je t'arracher ton secret de naître,
Prisonnier sans nom?

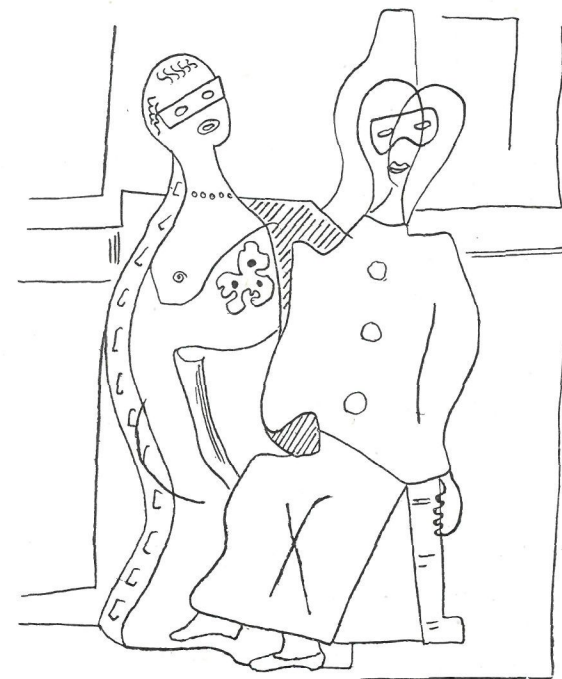
22

Je sais quel mystérieux brin d'herbe
Soutient le pont de ta mémoire
Ton crâne fabuleux est la meule de sable
Qui sert à repasser les couteaux au soleil,
Tête, ô gland mûr,
Penseur sans fin.

23

Bas les dents, bas les dents, jeune homme.
Et si aux parages du ciel
Tu m'aimes assez pour me suivre
Songe que les divinités
Ont une étoile à chaque doigt.

(A suivre.)



René Guiette

POÉSIE ET AUTRES LIEUX
LA CLEF DES CHAMPS

par

JACQUES RÈCE

*Adieu poètes et philosophes.
Voici la langue du désert.*

RIBEMONT-DESSAIGNES.

Tout ce qui nous est révélé est immédiatement la victime de nos habitudes et, ce qui est plus grave, de nos préférences. Notre penchant à la comparaison et à la sélection fait de ce que nous croyons être un message de l'incommunicable un pauvre assemblage de lettres mortes. Ainsi, loin d'avoir en ce que nous aimons une confiance aveugle, nous empressons-nous de le réduire à un état domestique et si nous tenons à nous abandonner quand même, voulons-nous le faire avec le minimum de risques, c'est-à-dire avec le minimum de chances. Au moment où plus que jamais une revision de tous nos moyens s'impose, revision que, à ma connaissance, quelques hommes seulement ont le courage d'entreprendre, on continue, avec une candeur tragique, à ignorer que les truchements dont on se sert sont en proie aujourd'hui à une révolution dont les conséquences me semblent devoir être définitives. Bientôt viendra l'heure où les mots nous demanderont de nous livrer sans réserve. Ce sera la seule façon de mener à bien la moindre des découvertes, le seul procédé d'accès à un état où le désordre de l'esprit, sans le concours d'une surveillance aboutit aux équilibres les plus spontanés.

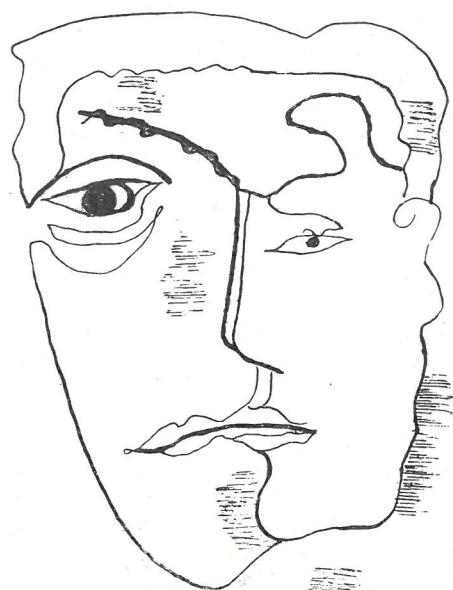
Car là seulement où l'invitation à l'abandon n'est pas une expression du désespoir, tout se noue et se dénoue, tout apparaît et s'efface avec cet instinct du merveilleux qui se passe d'explication pour se faire comprendre, tout me donne l'assurance que seule l'initiation est requise pour qu'un jeu à d'autres insipide me dévoile les secrets de l'irréductible. J'avance au gré des astres dans les contrées du drame. La nécessité des catastrophes m'épargne jusqu'à l'envie du retour; les vents qu'il me faut séduire sont mortels à toute allégorie. Toutes les valeurs s'abolissent, on les a trop renversées; toutes les activités de l'esprit se confondent et comblent de pierres vivantes les classifications où l'homme puisait une audace ridicule; tout n'est plus que rapports qui ne tirent leur justesse que du sentiment de leur gratuité. Voici enfin que le décor se confond aux subtilités et aux similitudes et que les choses, les choses intégrales, déroulent au fil des signes le secret de leurs analogies.

L'évocation des sons, avec tout ce qu'ils comportent de rigueur dans leur exactitude et de fatalité dans ce qu'ils signifient, m'a toujours paru être la tentative humaine la plus désespérée. Mais là où rien d'autre ne se prévaut d'une richesse imposée dans l'espace, je reste immobile, insensible et perdu dans les cercles incessants des bruits dont la stérilité ne réussit même pas à me décevoir. Que l'on puisse renverser un monde intentionnel et lui donner le jour en y introduisant un élément spatial,

voilà de quoi me rendre rêveur, voilà qui vaut la peine que je me mette enfin en route. Le miracle de l'écriture, c'est que l'imagination des sons, que pour ma part je n'hésite pas à identifier à l'imagination des sens, s'accompagne d'un travail dans l'espace, d'une délimitation stricte d'un drame continu sur la blancheur déconcertante de l'indifférence. Je ne parlerai pas ici des conséquences qu'une telle situation entraîne ni du désarroi qui en résulte, du plaisir et de l'étonnement que me procure une exploration hasardeuse dans un domaine qui, pour inexorable qu'il soit dans ses aspects, n'en est pas moins le lieu des rencontres les plus neuves ou les plus fabuleuses. Mais il ne m'est plus, dès à présent, loisible d'ignorer de quels obstacles s'accompagne cette incursion dans l'impossible. Obstacles des possibilités, le bel enchantement de ce qui pourrait être, la tentation d'éprouver ma puissance, la curiosité de ce qui, blanc de mes désirs, pourrait devenir noir des réalisations les plus imprévues, et par-dessus tout cela l'émerveillement des significations rétives. Les lettres s'ajoutent aux lettres et les mots aux mots. Où sont les décors invisibles dont j'aurais voulu faire le théâtre de tout ce qui n'est pas encore conçu, de tout ce qui, conçu, n'a que l'apparence de l'impersonnalité? Les mots m'entraînent dans une insurrection perpétuelle contre le possible, mais ne cessent de m'enliser dans le sommeil du malheur. Etrange sommeil en vérité où n'a cours que la conscience la plus étroite, celle qui ne réserve aux attentats verbaux que la parcimonie de quelques significations précises, tout au plus de quelques intentions, mais leur refuse la plus grandiose, le lent effort de destruction, l'inutile audace de s'adjoindre sa propre négation!

Je ne puis, en cet endroit de moi-même, où les mots n'ont d'autre liberté que l'illusion d'un vagabondage, m'empêcher d'imaginer un point de l'espace où toute notion spéculative s'anéantit par son principe même. Ainsi peut-être pourrai-je trouver l'oubli d'une figuration chiffrée dans l'abolition de la durée et dans la vanité de tout ce qui, perçu par l'homme, déroule ses apparences dans le temps. Peut-être même, avec beaucoup de confiance dans l'issue d'une entreprise incertaine, pourrai-je tenter de lier l'exercice de la poésie au nombre des mots dont je me sers et me désintéresser du sort d'un pareil assemblage. Chute. A la limite des valeurs surgirait alors la révélation d'une nature dont on ne s'est émerveillé jusqu'ici qu'au nom des correspondances qu'on y découvre. Tel serait l'élément des circonstances que la convention parlée ou écrite, pour *trouvée* qu'elle ait été et pour possible qu'elle ait prévu l'immobilité de ce qu'elle affirme, se résorberait dans la spontanéité d'une imagination de laquelle je ne m'attends à aucune faiblesse. Quel jeu me pousserait alors hors de moi-même, hors des bornes d'une expression dont le moins qu'on puisse reconnaître est qu'elle est apte à tout dire mais rebelle à rien préciser? Quels signes pourraient capter une vie dont l'attrait ne se résout que dans sa cruauté même? Quelle image pourrait se vanter de la grâce d'une activité sans merci?





Simone Herman

DES RUES ET DES CARREFOURS VACANCES

par

PAUL FIERENS

Août-septembre.

Rues, carrefours et chroniques, on se voudrait loin de cela. Près de soi-même et bâtant aux corneilles, aux mouettes. Mais il n'y a pas de vacances sans quelque devoir et l'écriture automatique est-elle tout à fait au point? Regarder la plume courir sur le papier, une ligne chasser l'autre, la recouvrir comme la vague annule celle qui la précédait, et on dirait que tout l'horizon vient à vous mais rien ne change et rien n'avance autant que vous pourriez le croire, le souhaiter. Alors, quoi? Partir tout de même, marcher sans but, écraser quelques coquillages, imprimer dans le sable un pied de caoutchouc... Ça rajeunit, ça remplit la journée, la page. Et les vraies vacances se passent à l'intérieur. Il y a, pendant les chaleurs, quelques biens périssables et marchandises qu'il est prudent de ne pas exposer.

Le corps seul est en jeu. Qu'il joue! C'est de lui que nous tirerons peut-être un lyrisme sans gêne aux entournures, sans bretelles. Impossible de complètement effacer la tache d'encre au bout du plus long doigt. C'est le commencement du cancer qui nous ronge. Il se traite aux rayons solaires. Et dans l'air, dans le vent, dans l'eau, l'homme reprend mesure de sa force et notion de ses justes limites. Ce domaine de chair, pour l'instant, nous suffit. Prendre physiquement conscience

de la santé, de l'agilité, de la pesanteur, de la vitesse : beau travail et dont Jean Prévost, mieux qu'un professeur de gymnastique, nous enseigna le rudiment. Je crois que s'il a pu consacrer à Eiffel, à la structure des ponts droits, des arches métalliques et de la Tour, un livre des plus heureux, des plus nets, c'est qu'il avait d'abord étudié l'architecture musculaire classique, équilibré comme des assemblages de piles et de poutrelles les articulations de ses jambes et de ses bras.

Une certaine pudeur, un certain sens du ridicule même, j'admets que l'on en fasse bon marché. Je suis à Ostende (pourquoi le cacher?) non pour le plaisir « esthétique » de considérer les anatomies des baigneuses couchées, parmi les méduses, sur le sable, ou faisant trempette à dix mètres du bord. Pour deux ou trois jolies cartes postales, que de monstres, de George Grosz! Mais ce sont peut-être les monstres qui ont raison. Raison de s'en f... et de rigoler si ça les amuse. Vous n'avez qu'à fermer les yeux. Un tel spectacle vous écœure? Allez au bar, au concert (deux fois par jour, Madame Butterfly y meurt pour vous), à la salle de jeux. On dit que les « gens bien » ne vont pas sur la plage. Laissez les gens mal s'y vautrer à leur aise. Vous voyez que la mer garde son sérieux.

Moralistes, n'oubliez pas que les plus grands péchés se commettent contre l'esprit. Révez-vous de cacher ces corps? Un pur artiste vous approuverait. Mais à d'autres vous permettez d'étaler nue leur grosse bêtise, à peine déguisée leur ignorance, sous le maillot collant de l'hypocrisie leur égoïsme, etc. Quelle obscène gazette à dessous malpropres jetterez-vous sur ces seins qui font ce qu'ils peuvent, ces cuisses après tout parfaitement avouables? On parle un peu trop de nudisme. On le pratique, en Europe centrale, pour s'exercer à la vertu. La France, dit Jean Giraudoux, — que je cite ici de mémoire et qui ne fait pas allusion à la Belgique, — est le seul pays du monde où l'on ne puisse voir une paire de fesses sans éprouver l'irrésistible besoin de leur flanquer une formidable claque.

Ce corps qui brunit doucement, il importe qu'il soit, dans une peau nouvelle, rendu à la liberté de l'enfance, plongé dans la mer, roulé dans la vague (même pour raviver une âme somnolente, il n'est pas de cure plus efficace), mais un autre souci nous presse : celui de le vêtir, ce corps, quand il est sec. L'imagination rentre en scène. Sur la digue, devant Ensor qui ne s'est pas fait faire un uniforme de baron et qui attend que l'on inaugure son buste, un carnaval d'été papillonne, multicolore. Chacun a voulu, semble-t-il, changer non seulement de pelage, mais de plumage. Toujours s'imposent des comparaisons animales. Vie animale des vacances. Tel se déguise en joueur de golf, de tennis, tel autre en matelot américain. J'ai vu P.-G. van Hecke, — mais pas sur la digue, — dans le costume rouge-brique des pêcheurs de Douarnenez et je n'ose arborer que chez moi, à l'imitation de Mélot du Dy, le jumper vermillon brûlé des pêcheurs d'Ostende. Je m'y sens bien, je m'admire...

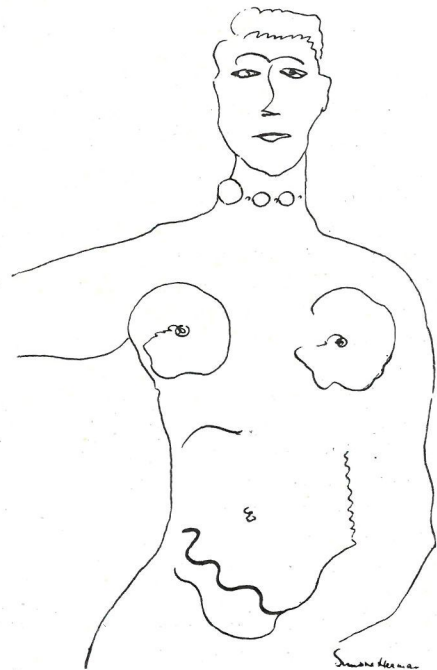
Enfantillages? Parbleu! Cela nous repose des « hommeries ». Nous retrouverons assez tôt les complets sombres et réintégrerons peut-être une personnalité qui nous pèse, entrave nos gestes, se résout trop souvent en « attitudes ». J'en sais qui riront de mon jumper et pensent que le ruban rouge habille mieux!

Ostende, son côté très moche, ses dimanches à fuir, son élégance d'avant guerre. Mais sa beauté qui existe par ses deux peintres : Ensor,

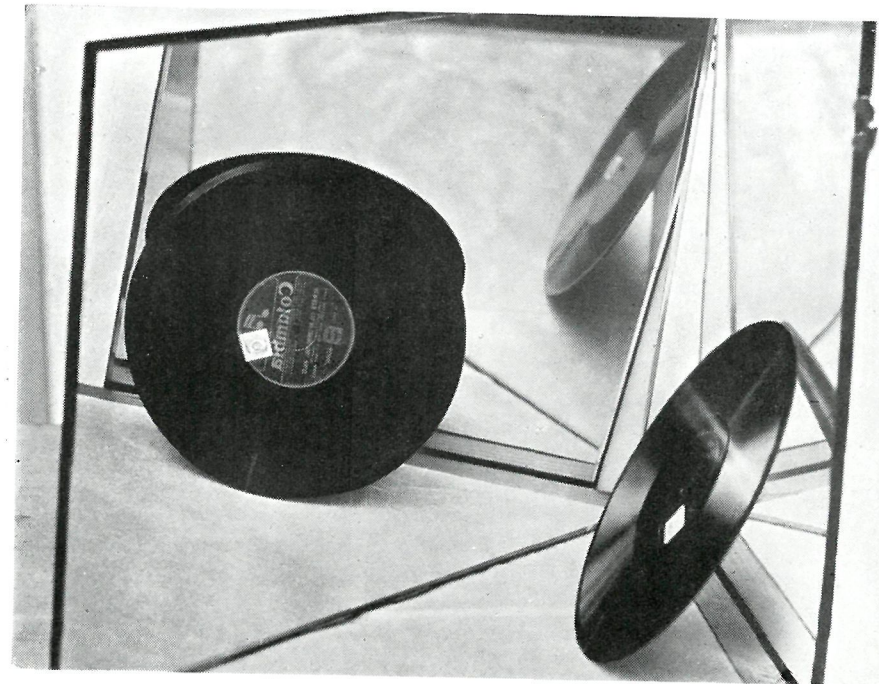
Permeke. Et je n'oublie pas que Léon Spilliaert, en des sépias hallucinantes, en des nocturnes de velours, exprima le plaisir que nous éprouvions l'autre soir, au bout de la blanche estacade, à regarder, sous les hôtels illuminés, s'allonger glacis d'encre et zigzags d'écume et le triple faisceau lumineux du phare balayer l'espace purifié. La Mer du Nord « couleur d'huître », « buveuse inassouvie de soleils sanglants »... Et le port! Pour le pittoresque, on peut regretter que les lourdes barques à voiles, aujourd'hui pourvues d'un petit moteur, lâchent dans le chenal des pétarades assourdies. Mais si les peintres, ici, deviennent barons, les pêcheurs, me dit-on, deviennent millionnaires.

Permeke a son yacht, sa maison sur l'eau. C'est une part de sa légende. Mais il aura demain sa maison sur la terre, dans un des plus authentiques villages de la West-Flandre, entre Ostende et Bruges, à Jabbeke. Un bâtiment de briques, assez formidable et sans ornement. Un grand cube de maçonnerie dans lequel, largement, le peintre-architecte a taillé sa part d'atelier, son living-room, ses garages. Et il n'y est pas allé de main morte, vous pensez bien! On a envie de s'écrier, parodiant un vers de Charles Guérin: « Permeke, ta maison ressemble à ton visage! » Elle est rouge, franche, ouverte, accueillante, très sympathique. Et tout autour, il y a les quatre-vingts paysages que nous avons admirés cet hiver.

Au volant d'une de ses voitures, Permeke nous ramène à Ostende. Il s'attendrit sur les saules bordant la route. Les truies monumentales, dans les cours de fermes, esquissent des galops « nudistes ». A l'horizon, les dunes grandissent, houleuses, dans la fine clarté de six heures du soir. Encore une journée finie, dont le souvenir nous suivra dans les rues et les carrefours, quand les vacances, les grandes vacances seront loin, quand nous marcherons sur la pierre où le talon sonne et ne marque pas.



Simone Herman



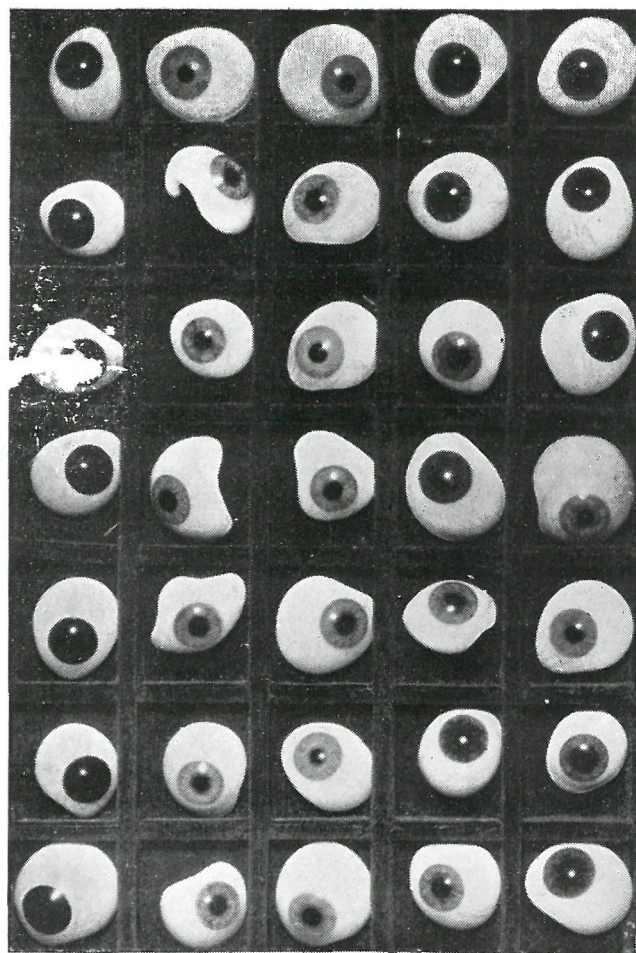
Disques
Photo de Florence Henri



Nature-morte
Photo de Ewald Hoinkis



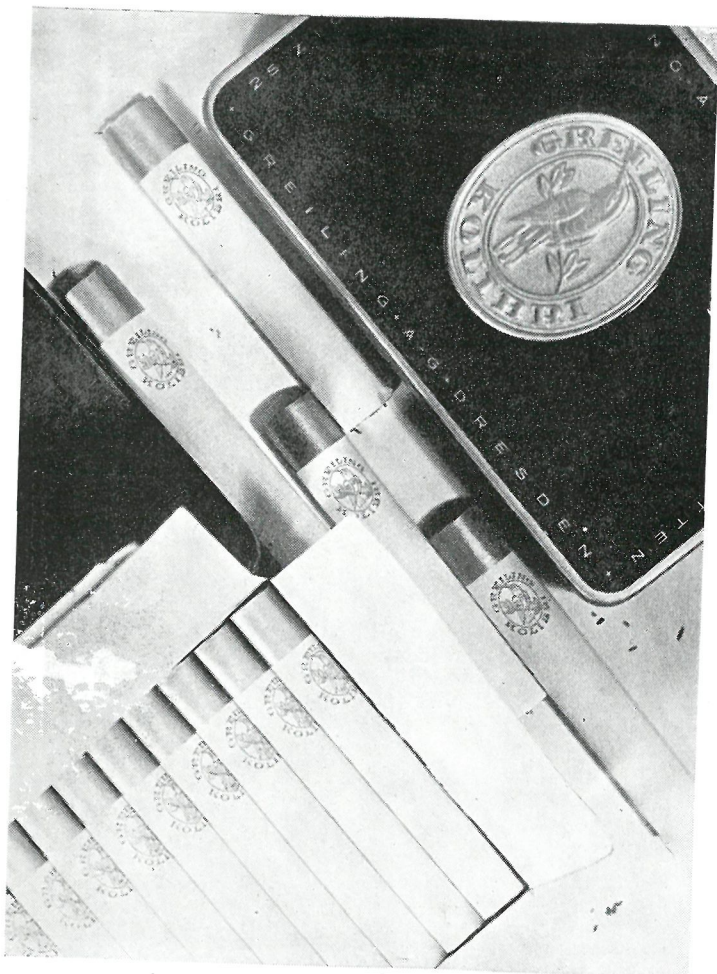
Verres
Photo de Ewald Hoinkis



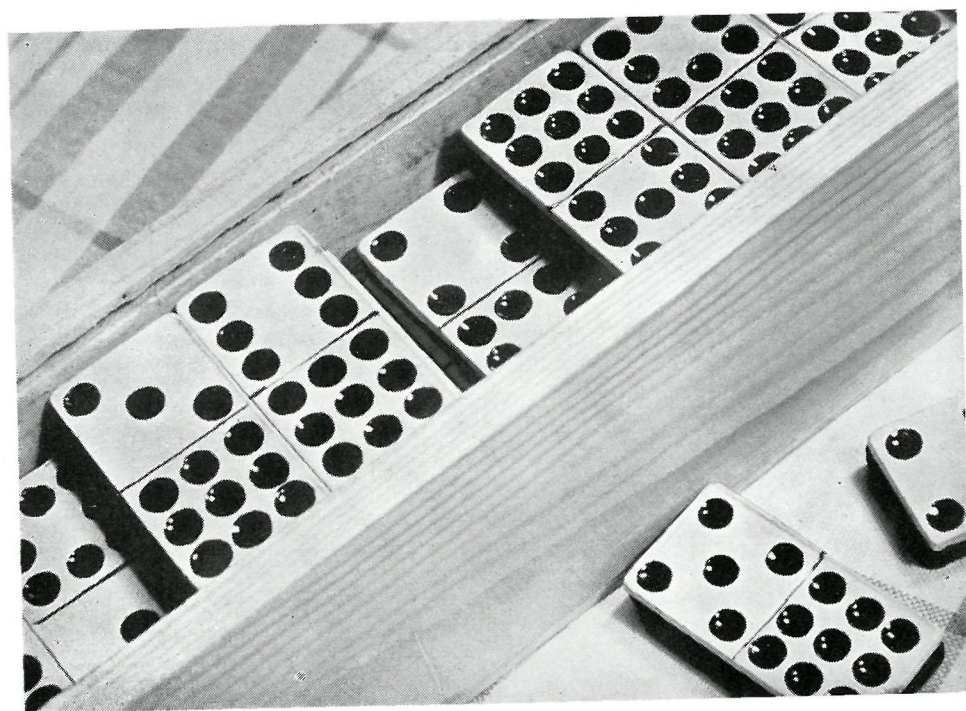
Yeux de verre
Photo de Herbert Bayer



Clavier
Photo de Aenne Biermann



Cigarettes
Photo de Ewald Hoinkis



Dominos
Photo de Aenne Biermann



Machine à écrire
Photo de Ewald Hoinkis

LA BOITE A SURPRISE

DISTANCES

par

PIERRE COURTHION

A l'extrême-pointe du Finistère, loin de Mousseline, loin de Montparnasse, Lucien Colle se repose, entouré d'une grande mer de vacances. Par larges rayures, les ombres des nuages glissent lentement sur les grâins ensablés de la plage. Le bronze d'une barque. Le flottant balancier d'un mât. Des étincelles d'eau dansent, aspirées vers le soleil. Et sous les rochers durs, les vagues s'esclaffent et fument sur le sable où courent des oiseaux à longues pattes rouges, farfouillant les algues de leur bec.

Lucien Colle contemple un affreux pou de sable, annelé, transparent comme le verre avec les deux points bleus de ses yeux. Ses amis sont à Sanary, à Saint-Tropez, où ils vivent en groupes, en communautés, comme au *Dôme*. Colle préfère aux stations courues la solitude de ce petit port avec ses pêcheurs en surois, ses bigoudaines, ses petites Bretonnes aux tresses claires, serrées à la taille comme des poupées.

Assailli par le doute : peinture. La mer, comme un éventail, déplie ses paysages. Il paraît un bateau, il paraît un vaisseau là-bas, très loin, au fond du ciel. L'œil rentré, l'homme fait un songe — un songe entrecoupé de réveils, émaillé de petits morceaux de réalité : pêcheurs de crevettes, nageurs, danse des môles et des phares; un songe plein de « oui », de « non », de « oh ! » et d'« à quoi bon ? ».

Battu de fièvres, fourbu d'idées, intellectualisé jusqu'à l'os (il y a un livre de Fargue dans le peignoir de Colle et Lurçat, qui fait la côte en auto, viendra le surprendre à la nuit), Colle voit le monde divisé. Il en compte les points, en escompte les touches, en sépare les heures, en assimile un à un tous les visages. Sous la figure d'un grand ciel, le jeu des impressions multiplie les mouvances de son âme, précipite les claquements de sa chair, augmente ses caprices. Nuances sur les flots, ronde moirées des minutes, les seules qui comptent, changeantes comme des papillons aux ailes poudrées pour le bal.

Il cille et tout passe par le fauve éclat d'un rayon. Il cille encore et, cette fois : nuages. Longs trains monotones, étirements d'ouate thermogène, gonflements de baudruches, amoncellements. Nuages.

La ligne d'horizon s'étire sur la mer. Tout prend un aspect de construction, de solidité, de géométrie. Les barques ont jeté l'ancre, les vagues se sont résorbées dans l'unité de la mer. Par couches successives, par larges pans de verre, l'air développe le ciel. Et Colle voit flotter, au milieu des eaux, une énorme guitare et un paquet de « caporal » confortablement installé sur un radeau de liège. Mais aussitôt le vent siffle et meugle. Des îles flottantes paraissent, approchent et dansent dans un bruit de cloches. Penchée à une balustrade de fer, entourée d'écume, une

femme agite un mouchoir dans la tempête cependant que, sur les rochers, des cormorans, en gibus, habits noirs et plastrons blancs commentent avec sang-froid la matinée.

Un chien se jette sur un crabe en remuant la queue, veut mordre, voit bouger, donne un coup de patte.

Colle reprend la pensée interrompue : impressionnisme, cubisme, fauvisme, expressionnisme, je vous demande un peu ce que cela signifie ! Définitions, toujours. L'homme se repait de définitions, il en fabrique, il en fourbit, il en use, il en invente. N'est-il pas pourtant tout cela à la fois, ne doit-il pas tendre à l'être, ne réunit-il pas inconsciemment tout cela en un seul sentiment ? Où vont-ils avec leurs *ismes* ?

Mais toi, Lucien Colle, où vas-tu ? Tu reconnais leurs forces éparses et sous prétexte d'être plus complet tu raisones, tu te sers à toi-même des arguments. Devant la toile blanche, tes mains tremblent sur les pinceaux. Tu n'oses pas employer tes couleurs, tu économises ton blanc. La réalité te commande, t'opprime, te paralyse. Tu ne sais pas lui voler un morceau de ciel sans qu'elle s'en aperçoive. Il y a en toi un douanier auquel tu fais tes déclarations.

Oui, mais tant de choses sont déjà dites. A quoi bon ajouter un grain à cet interminable chapelet, une image à ce grand film, une pauvre pierre à ces pyramides ?

Il ne s'agit pas d'ajouter mais d'exprimer, sans se préoccuper de la suite. Est-ce que ce berger qui sculpte son bâton avec un mauvais canif se préoccupe du sort de ce morceau de bois transformé par lui en un poème de figures ? Est-ce qu'il pense à la place qui reste vide dans la collection Camondo entre un Seurat et un Cézanne ? Est-ce que les achats du Musée de Philadelphie l'empêchent de dormir ?

Je suis trop indécis. Je connais trop bien mon histoire de l'art, je sais que van Gogh a voulu couper la gorge à Gauguin avec un rasoir. J'ai vu toutes les peintures et j'ai lu tous les livres : je ne puis pas oublier. C'est ça qui décourage — qui décourage les faibles comme moi. Un rideau de choses apprises, un voile de choses faites s'interpose entre mes yeux et la réalité : je ne prends pas, je restitue. Je ne dis pas c'est bleu, c'est beau, c'est frais. Je pense : c'est un Dufy, c'est un poème de Claudel, c'est un fragment de *Pelléas*. Comment voudrait-on que cela ne soit pas ?

La tête rentrée dans les épaules, et baissée, Colle a l'air d'un vaincu. Sur la mer passe Madame Chine dans les vagues biscornues. Puis c'est Madame Egypte, la tête dans les genoux, l'attitude ramassée comme un rocher. Et voilà une grande tête héroïque et des colonnes et des temples. Et la Renaissance noyée se débat dans les algues, montrant ses muscles dans un suprême cabotinage.

Mais non, Colle, il y a encore bien des mots à dire, bien des sentiments à exprimer, bien des choses à faire. L'échelle des valeurs a changé, voilà tout ! Et c'est tant mieux ! Des gestes, des attitudes, des activités s'annulent qui tenaient trop de place dans la vie. Des pantins s'agitent tout gonflés de vent, comme des pantalons à une corde. Et tous ces petits crabes qui grouillent dans les villes, pinçant au hasard ce qui se présente !

Une seule figure se précise parmi celles de ses compagnons de Montparnasse. Colle revoit les sourcils épais, les yeux grands ouverts, la liberté d'un visage. C'est au numéro 100 de la rue d'Assas. On entre par une petite porte qui donne sur du vert. On pousse une autre porte qui carillonne. Un pigeonnier de forme surannée agrémenté un jardin qui sent la salade. Un peu d'herbe, un puits et, tout au fond, la large chaumière à un étage avec des tas d'objets qu'on devine à travers les carreaux.

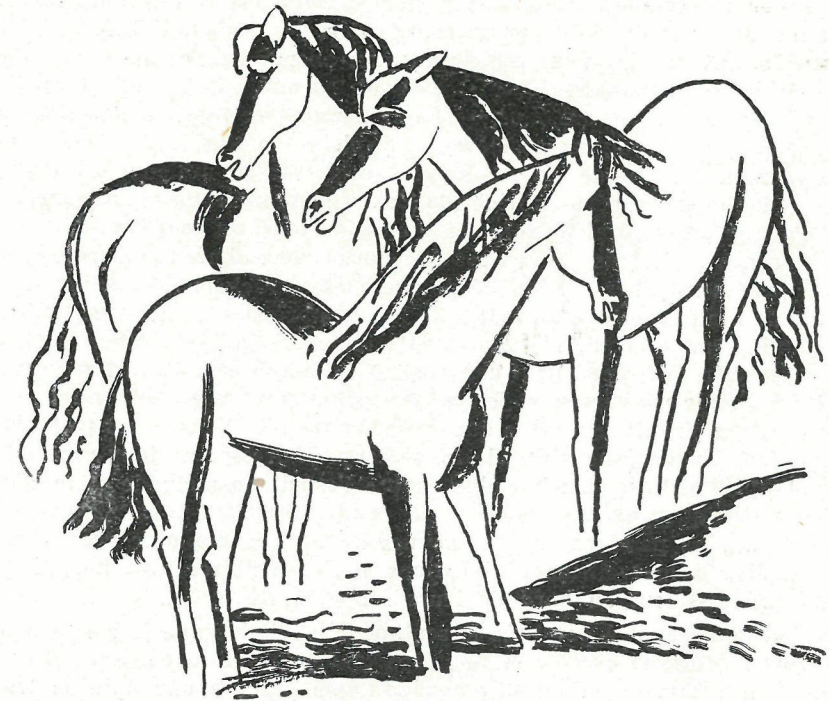
Paris git derrière un grand mur recouvert de lierre. Une heure pleut quelque part d'une église. Tout est oublié. On a envie de chausser des sabots et d'attendre que le soleil ait monté dans le tilleul.

Zadkine.

Chez lui, on voit, sur de vieilles peintures achetées à la Foire aux Pucés, le lancement de la première Montgolfière, des gens attablés autour d'un lapin d'enterrement, le transport des bois en Norvège.

Puis on est pris dans le monde des matières et des volumes : on passe le doigt sur des bois noirs, sur des ébènes, des laques, de l'albâtre, des cuivres polis, sur des marbres bleus, des quartz, des granits. Gammes de sensations qui préludent à la possession des matières travaillées.

Inertes et pourtant bien vivantes. Matières à penser. Emotions des jours et des nuits : ombres, grandes ombres sur les poitrines savamment étirées et toutes gonflées de lumière. Têtes noires, pieds de plomb, poison polaire posé sur des cristaux de glace, bustes de femmes aux élégances de cygnes, jeunes filles aux reflets métalliques écoutant le joueur d'accordéon qui se tortille dans un coin.



Léo Gestel

PAR LA GRACE D'UN ÉTOURDI

par

ANDRÉ DELONS

Les charmes mêmes les plus particuliers, l'ensevelissement les guette, et nous les rapporte poudreux, lavés par l'usage et décolorés par l'amour. Un certain entraînement aux images, assez neuf encore mais déjà long, une espèce de découragement actif à l'égard des spectacles de films, l'injustice systématique pratiquée d'urgence à l'égard de ces dits spectacles parce que c'est le seul moyen d'y ruiner l'esthétique, le gâchage sentimental, la facilité du cœur ou l'abandon moral, je répète que c'est là une bien difficile et bien décevante innocence. Et ce n'est certes pas l'habitude qui la préservera, puisque, et avec quelque raison, c'est au scepticisme puis au pessimisme parfait qu'elle conduit son homme. Ah ah! Le jeu nocturne, le fameux jeu nocturne (c'est ainsi que je nommais le cinéma) ne vaut plus la chandelle qui s'allume dans un grésillement de noix sous-marines pour la satisfaction de quinze mille têtes chaque soir. Le temps n'est plus d'y venir faire notre misérable pêche, dans ces gouffres voués à l'ennui et à la caricature, nos émerveillements secrets sont fanés, ils pourriront. La crise commence. Non pas une vulgaire crise de production ou de désertion, mais une crise morale, une crise de dégoût et de satiété, dont les premiers stigmates courent déjà sur les premières pellicules sonores et parlantes, avortons couverts de dollars et d'appareils splendides qu'un souffle dérègle et abat. Une foule constante se presse huit semaines durant aux abords de la salle Paramount livrée à la scandaleuse gentillesse de Maurice Chevalier, et en ressort heureuse, gavée des tics illustres de ce personnage bien parisien. Seules quelques voix orageuses s'élèvent en pleine confusion, comme celle, intarissable et unique, de Al Jolson, surgissent au milieu de dentelles dégoûtantes et de parures déchues. Une vaste conjuration internationale s'organise, au capital de tous les gestes, de tous les sourires, de toutes les larmes et de tous les espaces que nous avons aimé. Ça va reparaître par petites tranches, agrémenté de quelques entrechats risibles venus du côté de l'intelligence, c'est-à-dire de la surimpression et des lacs italiens. Chaplin semble écouter les boniments imbéciles qui le guettent partout. Un écrivain juif récemment converti au catholicisme fait un livre sur le cinéma où la pâquerette et le lys, mais plus encore le chou-rave, tressent à la gloire de je ne sais quelle « mélodie silencieuse » un petit bouquet joli. Un critique digne de foi s'occupe à dresser un long répertoire où l'esprit historique, mais plus encore l'esprit de méthode et le souci des statistiques exactes, mènent la ronde. N'aurons-nous pas bientôt honte de nos passions, de nos erreurs lucides, de nos outrances délibérées, de nos merveilleuses déceptions et des histoires sans bornes qui nous réunissaient au bord de leurs sabbats?

Voilà quel était à peu près le sentiment inévitable que je commençais à couvrir pour le cinéma et pour ses œuvres, avec la certitude de me contredire bientôt, et le clair abandon que procure une opinion tran-

sitoire, lorsque je vis enfin le film d'Harry Langdon qui s'intitule ici « Sa dernière culotte », pour s'appeler en Amérique, et à beaucoup plus juste titre : « Son premier pantalon ».

Tout allait être perdu. La brume de quelques grands films dont je ne redirai plus les noms, l'attrait de quelques vastes salles repeintes, redorées, rallumées et peu chères, l'espoir aussi, mais assez terne, de rencontrer un spectacle à la hauteur de ce que plusieurs personnes sûres m'avaient promis de lui, me conduisirent devant cette histoire. L'étonnement d'abord, puis le saisissement, et enfin la consternation m'y prirent, je n'hésite pas à dire : un sentiment analogue à la paralysie de l'amour. C'est fait, on ne recule plus deux minutes avant d'en parler, on n'a plus cette envie soudaine de garder le mot poésie pour soi seul, ni celui d'humour donc, ni celui d'innocence, on jette à qui voudra l'entendre l'épithète morale la plus insolite, on se vide les poches avec éclat et gaucherie. C'est le film de la pureté, de l'innocence morale, de l'amour et de l'étonnement perpétuel.

Voilà tout. Ce n'est rien d'autre.

C'est une histoire qui mérite essentiellement, comme toute grande histoire, d'être racontée en détail, tant la plus rigoureuse logique y pénètre le plus rigoureux arbitraire, pour un enchaînement héroïque de péripéties fatales et d'égarements justifiés.

La première *vamp* qu'il rencontre, le jeune Harry décide de la conquérir et s'y emploie en décrivant avec sa bicyclette des orbes délicats et précis autour de l'automobile en panne dans une forêt splendide, frémissante de carton collé, comme tous les décors que ce héros effleure. Non, je ne raconterai pas le scénario : j'ai déjà omis plusieurs détails importants pour la suite, et déjà la pensée qu'il va falloir expliquer la méprise de la lettre d'amour et les mille ingénuités comiques de l'homme aux petits yeux clairs, qui ne se doutent de rien me fait abandonner la tâche. Et que dirai-je de la magnifique résolution qu'il prend soudain de tuer à bout-portant, et toujours dans la Forêt, la fiancée qu'on lui impose, afin de courir délivrer la femme de ses nuits; du dialogue avec le policeman empaillé, de la sauvagerie de Clélia Vebb (parfaitement, j'ai retenu le nom), et des actes enfin les plus saugrenus, les plus purs et les plus dangereux, accomplis l'instant d'après qu'ils sont rêvés, illusions qui s'organisent dans le désordre du rire, des accessoires comme-par-hasard, et d'une passion furieusement insouciante?

Je pensais ne plus la revoir non plus, cette Ville de la Poudre-aux-Yeux, ni ce grand désarroi des coulisses de crimes, non plus que les très chers stratagèmes et les très chères sornettes que voilà. J'avais tort. Mais enfin, tout ceci ne présage rien encore du cinéma qui gronde, et dont il serait temps peut-être de s'occuper à cette place.

Je vous offre cependant déjà un paysage éclairci.



LA MODE

par

GEORGE CŒURET

INTERVIEW DE M. JEAN PATOU

Paris, août-septembre.

Lorsque M. Jean Patou aborde le sujet auquel il a consacré toute son existence, on sent nettement en lui le créateur dont l'ingéniosité et surtout la connaissance parfaite du métier ne laissent rien au hasard. Dans mes questions, il a senti que j'avais des doutes sur le plein succès de la silhouette longue à taille haute, mais il eut vite fait de me convaincre du contraire :

— Evoluer, c'est vivre...

La silhouette que je vous ai montrée la saison dernière et qui marquera, dit-on, dans l'histoire de la mode contemporaine, aurait peut-être pu m'assurer une vogue de quelque durée.

Mais il m'a paru plus amusant, plus sportif, de remettre tout en jeu et de présenter une collection qui tout en étant semblable à la précédente, possède des caractéristiques qui lui sont propres et qui, parfois même, apportent un bouleversement dans nos idées passées. Tout l'art du couturier est de lancer une mode au moment même où la femme désire une transformation, un changement, qu'elle acceptera alors tout naturellement comme une chose qu'elle attendait, sans même s'en apercevoir.

Ainsi, il y a trois ans, j'ai présenté une collection où je tentais d'habiller plus long et de rétablir la taille à son emplacement normal. Je savais bien que ce serait en vain, car la femme n'était pas prête à accepter cette modification subite; depuis, lentement, j'ai préparé cette rénovation qui, je l'ai pressenti, serait attendue et acceptée cette année.

J'ai pris plaisir à satisfaire mon goût personnel et à suivre mon inspiration dans cette nouvelle ligne, mais c'est surtout la robe du soir et le manteau du soir qui permettent au créateur de laisser s'épanouir sans contrainte l'élégance féminine.

Les modèles que je crée sont destinés dans mon esprit à une heureuse minorité. Nous sommes dans le domaine du luxe, gardons-nous d'en sortir; une simplicité apparente caractérise en art tout ce qui est véritablement aristocratique et raffiné. Mais derrière la parfaite sobriété de certains chefs-d'œuvre que d'efforts, que de recommandations...

— Quelle est la phase de début de vos créations?

— Je commence toujours par créer les teintes fondamentales de ma nouvelle collection j'indique les grandes lignes aux modélistes qui me soumettent les toiles ébauchées, et c'est alors que j'accepte ou non

le modèle; on cherchera ensuite les détails, en observant bien de ne pas nuire à la silhouette que je désire obtenir.

Pour chacune de mes collections, je crée une fantaisie qui sera le complément de la toilette...

Cette saison, j'ai tenu à remettre en honneur le manchon. Cet accompagnement de la toilette féminine, abandonné depuis longtemps, sera pour la femme l'occasion de retrouver certaines attitudes, certains gestes d'une grâce un peu précieuse. Sportive le matin ou pendant les vacances, la femme moderne saura redevenir l'après-midi ou le soir l'élégante d'autrefois...

— J'étais émerveillé de voir un homme donnant tant de preuves de goût et de clairvoyance; il semble deviner les désirs de la femme, c'est un véritable don.

Mais, comme ce doit être difficile de lui plaire !...

SILHOUETTES FÉMININES NOUVELLES

Quelle surprise! voici, enfin, l'heureuse transformation qui met un terme à l'extravagante exagération de la robe-chemise courte qui, sous prétexte de faire jeune, habillait les femmes, grâce à des abus, d'une manière ridicule sinon grotesque.

La haute couture a enfin reconnu que c'était la négation même de l'élégance; aussi tente-t-elle un retour vers une silhouette beaucoup plus féminine tout en satisfaisant aux exigences de la vie moderne. La nouvelle ligne, taille haute, longueur des jambes, ne pourra qu'avantager la plupart des femmes et permettre enfin, à certaines, de ne plus observer aussi strictement un régime parfois bien cruel...

~ Chez Jean Patou, la richesse des tissus, la nouveauté des coloris, les raffinements d'une coupe très étudiée, contribuent à former une des plus jolies collections.

Dans les robes de sport, qui demandent avant tout de rester pratiques, vous remarquerez cependant une tendance très nette à la mode nouvelle. Les sweaters ressemblent à des blouses russes beaucoup plus qu'à des véritables sweaters. De même tissu que la jupe, tissus anglais ou jersey, ils recouvrent généralement un chemisier de Chine blanc, rentré dans une jupe, qui épouse les hanches et prend de l'ampleur par des groupes de plis. Quelquefois, le chemisier est remplacé par un pull-over à manches; dans ce cas, le sweater en est dépourvu. Pour les sports d'hiver, nous voyons des costumes très pratiques, où le jaune et le marron dominant.

L'après-midi, le manteau trois-quarts est très en faveur, en drap, en velours à poil droit, garni de breitschwantz, d'astrakan ou de renard. Mais c'est surtout la famille des astrakans (broadtail, astrakan, breit-

schwartz, caracul) qui retient de préférence, tant pour les manteaux, que les jaquettes et les garnitures. Avec ces manteaux, nous remarquerons beaucoup de robes tunique, en tissu broché, finement plissées sur un dépassant de même tissu que le manteau, qui fréquemment est marqué d'une ceinture.

Une des caractéristiques les plus marquantes chez Jean Patou, est la réapparition du manchon. Nous en voyons, accompagnant des jaquettes ou des manteaux trois-quarts, en même fourrure que celle qui les garnit. Quelques-uns sont accompagnés d'une cravate en même fourrure, formant un tout sur une robe tailleur ou d'après-midi. La plupart de ces manchons sont à double usage : ils servent en même temps de sacs et débarrassent ainsi la femme d'un accessoire souvent très encombrant.

C'est surtout les *robes du soir* qui offrent les caractéristiques les plus marquantes. Beaucoup de voile broché et imprimé, de mousseline qui moule la silhouette en l'auréolant d'une ampleur savamment disposée et qui, sur les côtés, laisse au corps un galbe de fuseau.

Des pans, des pétales en formes, en pointes, partent de la hauteur des genoux, puis s'évasent, laissent apercevoir un soupçon de jambe comme à travers un songe, pour retomber ensuite en traînes légères, au point le plus bas, et toucher le sol au point le plus court. Des décolletés largement échancrés partent des semblants de plis Watteau; sur d'autres, de grands cols flous se terminent dans le dos par de longues ailes. Originale particularité : nous remarquons plusieurs robes du soir ayant des ceintures. Sur ces robes du soir, importante nouveauté, le grand manteau est souvent remplacé par des manteaux trois-quarts et même quelquefois par des jaquettes faites dans les mêmes tissus que la robe, et bordées de fourrures.

A part les imprimés et beaucoup de noir, tant pour le soir que pour l'après-midi, le dahlia clair et le dahlia foncé (dit le « violine » Patou) sont les couleurs fondamentales de cette intéressante collection. Notons comme particulièrement chics : les ensembles *Dahlia foncé*, *Rêverie* et *Ténébreuse*.

~ Chez Worth, suivant la règle générale, il se dégage un changement assez important.

Pour le *sport*, des pull-over en gros tulle, se glissant dans une jupe qui épouse bien les hanches et forme des godets dans le bas. Des jaquettes, des cardigans. Beaucoup de verts, de marrons, souvent ces deux teintes combinées avec du beige.

Pour le *jour*, des tweeds légers, des lainages moelleux font de ravissants manteaux trois-quarts, dans toute la gamme des verts et des marrons. Garnis de fourrure, ils en sont souvent entièrement doublés.

L'après-midi, quelques ensembles noirs, en drap, en panne ou de satin, agrémentés d'une cravate d'hermine ou de lingerie, sont d'une

simplicité extrêmement chic. Les en-formes et les plis sont complètement démodés; l'ampleur est obtenue au moyen d'étroits godets.

Le *soir*, les robes sont faites dans des diaphanes ou somptueux tissus (panne, georgette façonné, velours, satin, lamés, tulle à dessins divers). Le décolleté très échancré; ces robes épousent étroitement le corps, puis très bas, prennent de l'ampleur par des pans et des volants froncés. A noter comme particulièrement chic, des robes à manches longues et collantes.

Worth a créé des gants longs qui seront très élégants pour le soir, de couleur très vive. Rouges, bleus vifs, verts, ils contrastent avec des robes blanches ou noires et forment ainsi des toilettes de grande allure prêtant à la femme une originale personnalité.

~ Germaine Lecointe a créé, pour le *matin*, des ensembles ravissants à l'allure très jeune. La soie est très employée, doublée de lainage et garnie de fourrure plate.

Pour l'après-midi, les manteaux droits prédominent; ils sont garnis d'une cravate d'hermine et de hauts poignets. Dans toute la gamme des rouges jusqu'au violet nous en voyons où le renard, en grands cols, poignets et, dans le bas, est en triangles ou en bandes, et les enrichit. Des robes de panne, velours, crêpe de Chine, accompagnent ces manteaux. Sur quelques-uns la broderie anglaise joue un grand rôle jusqu'à la ceinture, d'où partent ensuite de nombreux petits plis piqués assez bas, qui s'ouvrent en marchant et donnent à la femme une grâce très juvénile. Cependant, pour la plupart de ces robes, ce sont surtout les jupes qui offrent le plus grand intérêt; des volants posés en spirales, des basques avec des godets incrustés, des bandes plates se terminant en petits pétales superposés, habilleront avec beaucoup de distinction.

Les *robes du soir* : Beaucoup de mousseline et de panne. Le corsage décolleté en rond blouse sur une ceinture posée un peu plus haut que les hanches qui sont moulées et d'où partent des vaporeuses pointes en forme, retenues par des groupes de fronces. Des panneaux de volants plats tombent dans le dos, formant des semblants de boléros, puis portent des traînes souples et onduleuses qui touchent terre tantôt au milieu du dos, tantôt sur un côté, quelquefois sur les deux. Sur quelques-unes de ces robes, mais plus particulièrement sur les robes noires ou blanches, nous remarquons des petites jaquettes perlées de tubes brillants, amples, mais resserrées aux hanches.

Des manteaux trois-quarts de lamé doublé de velours sont garnis de vison, d'autres de velours ou de broché sont rehaussés de renard, laissant apercevoir toute l'ampleur mouvante des robes et formant ainsi des ensembles de grande allure.

~ Des chapeaux?... Presque tous les couturiers nous en présentent, avec le grand avantage d'être exactement dans la note de l'ensemble.

Beaucoup sont faits dans les mêmes tissus qui servent aux manteaux : tweeds, draps, etc...

Jean Patou nous en présente qui sont garnis de breitschwantz ou d'astrakan; sur d'autres, plus habillés, les crosses ombragent très joliment le visage.

Worth nous en montre, taillés dans le même tissu que la robe, qui, accompagnés également du sac, forment des ensembles d'une sobre élégance.



Créations de Germaine Lecomte

LA MODE



Photo Luigi Diaz
Le couturier Jean Patou

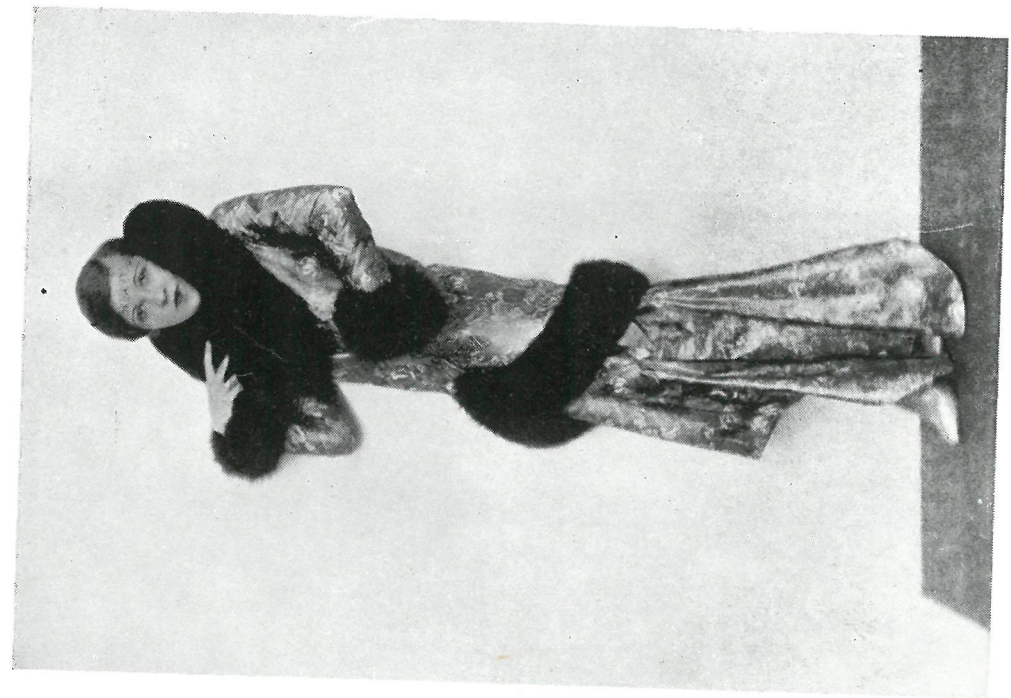


Photo Luigi Diaz
Ensemble du soir en faille imprimée rouge et vert
Garniture renard noir
Création Jean Patou



Photo Luigi Diaz

Ensemble de sport en jersey fantaisie
Garniture-cravate en crêpe de Chine
Feutre rouge assorti
Création Jean Patou



Photo Luigi Diaz

Un ensemble d'après-midi pour le voyage en avion
créé par Jean Patou



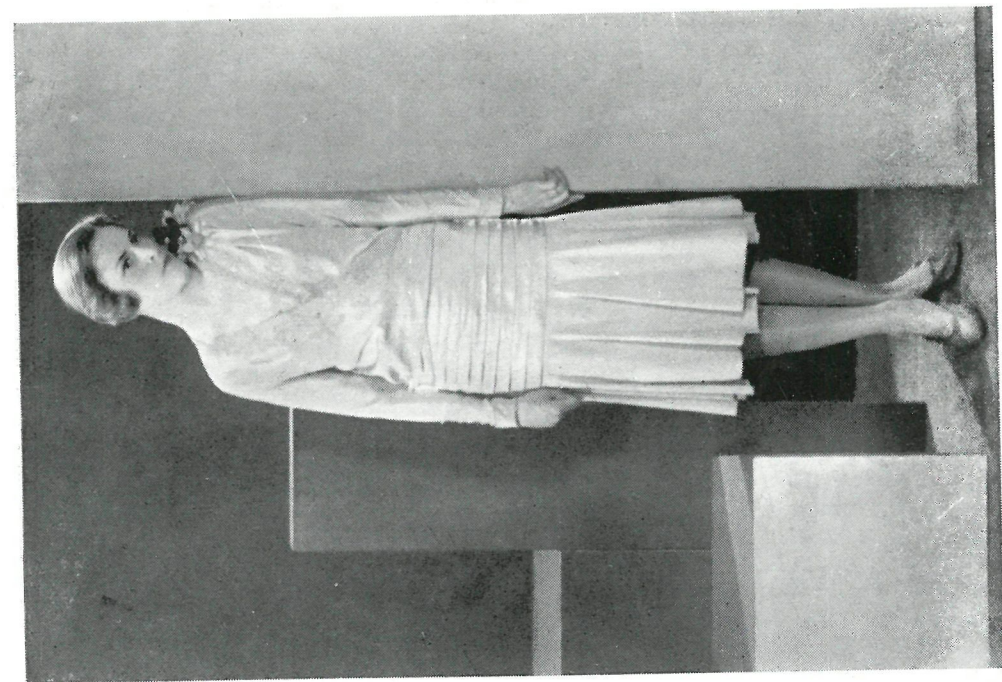
Photo Luigi Diaz

Le matin :
Créations Jean Patou-Chaussures de Costa

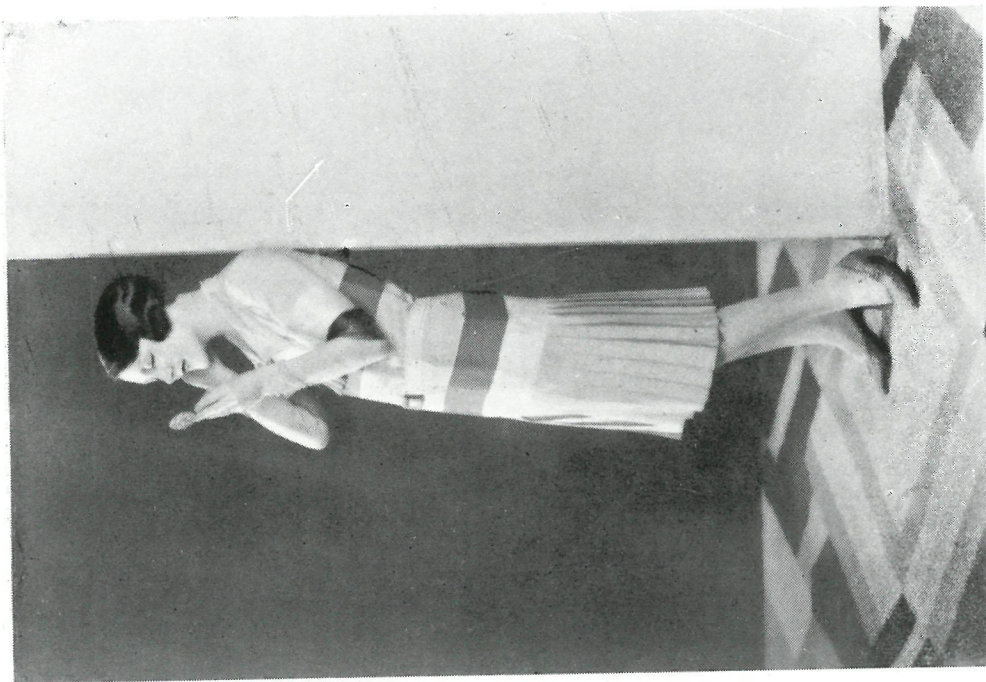


Photo Luigi Diaz

L'après-midi :
Créations Jean Patou-Chaussures de Costa



Robe d'après-midi en crêpe de Chine rose
garnie de dentelle bretonne du même ton
Création Worth



Robe de sport en toile de soie fil à fil bleu et blanc
avec larges rayures bleu-marine
et petites rayures blanches
Création Worth

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Je n'ai cessé de signaler l'intérêt que présente l'enregistrement pour le phono des ouvrages écrits pour petit orchestre. On en trouve d'excellents dans le répertoire ancien, l'italien notamment, et dans la musique moderne. Et je notais tout particulièrement trois œuvres charmantes, d'une construction mesurée et d'une écriture claire, de Darius Milhaud: *L'Enlèvement d'Europe*, *La Délivrance de Thésée* et *L'abandon d'Ariane*. C'est chose faite. Columbia, qui prend décidément la première place dans l'enregistrement des œuvres d'auteurs nouveaux, vient de graver sur disque ces trois petits opéras qui remportèrent, il n'y a pas longtemps, au concert, un succès marqué. Cette publication constitue à proprement parler un petit événement dans les annales du phono; d'abord parce que c'est la première fois qu'une firme importante s'aventure dans une voie absolument moderniste, et ensuite parce que l'on peut attendre, après cela, des enregistrements nouveaux du même genre et du plus grand intérêt.

De ces trois œuvrettes, la plus réussie est *L'Enlèvement d'Europe*. Parmi ces essais d'opéra-miniature, c'est celui qui me semble le plus clair, celui où l'inspiration est la plus soutenue; il y a aussi dans l'ensemble une unité de sentiment et de rythme, qui manque peut-être aux deux autres. Le chœur du début est une authentique merveille; l'orchestre et les voix sont admirablement ajustés et le mouvement est tout d'une pièce, avec des traits gravés comme sur une médaille.

Il faut aussi noter le style enjoué, un peu narquois de ces trois « actions » musicales, sortes de cinématographies chantées, la fraîcheur d'invention qui les anime. Il semble que le compositeur en ait pris le fond peu au sérieux, n'y voulant trouver qu'un prétexte, un thème pour nous offrir quelques belles images mélodiques. Voilà ce qu'on appelle aujourd'hui un style gratuit, de l'art pour l'art du meilleur ton. L'exécution est parfaite avec l'ensemble instrumental « Pro Musica », les chœurs dirigés par l'auteur lui-même et des interprètes tels que M^{me} Bathori, MM. Brega, Planel et Georges Petit. Disons enfin que l'enregistrement ne nous ménage que d'agréables surprises. (Columbia D. 15137-39.)

La *Sonate en la majeur* pour violon et piano, de César Franck, a été plusieurs fois enregistrée. Voici le dernier de ces enregistrements réalisé par les soins de Polydor en quatre disques parfaits. Cette œuvre où s'affirme déjà le génie novateur de Franck, se développe avec une fantaisie et en même temps un style continuellement soutenus. Elle est construite sur un thème central qui anime chacune des parties et les inspire en quelque sorte. Il y a là une source de lyrisme extraordinaire, une richesse mélodique dont il y a peu d'exemples dans la musique instrumentale. La *Sonate* est fort bien jouée par le violoniste Suzuki. (Polydor 95216-19.)

L'œuvre de Franck sera un jour complètement enregistrée au phonographe. Rien dans cette œuvre à la fois variée et pleine d'unité, d'une inspiration presque toujours personnelle, ne laisse indifférent. Il nous manque encore le *Prélude, choral et fugue* pour orgue et piano, que nous attendons impatiemment.

La Compagnie Gramophone nous a donné récemment un nouvel enregistrement de la *Huitième Symphonie* de Beethoven, que beaucoup de musiciens tiennent, sinon pour la meilleure, et en tous cas pour la plus curieuse et l'une des plus caractéristiques. Elle est jouée par l'excellent orchestre philharmonique de Vienne et dirigée par un maître de l'orchestre : Franz Schalk. Son interprétation est extrêmement énergique, nouvelle par certains côtés, ça et là un peu dure, mais toujours d'un grand intérêt. La *Huitième Symphonie*, œuvre toute de force, de volonté, de décision, fait prévoir déjà celle qui suivra et sera le couronnement de cette série unique dans l'histoire musicale. Elle a le ton mâle et martial de la septième et déjà, à certains endroits, l'allégresse entraînée, le lyrisme intérieur de la neuvième. Dans l'*allegro scherzando*, cette décision se manifeste dans une sorte de joie amère du triomphe moral (on songe à l'admirable phrase de la correspondance de Goethe : « Par-dessus les tombes, en avant ! »). Le *Menuet* est un chef-d'œuvre ; il dépasse de loin la valeur du menuet de Mozart. C'est là que Beethoven montre clairement sa grandeur, dans un sujet d'une portée apparemment légère. Enfin, l'*allegro* final se développe avec une sorte de majestueuse frénésie.

L'enregistrement de cette œuvre capitale est un modèle. Toutes les valeurs sont bien réparties et sauvegardées. (Voix de son Maître D. 1481-83.)

Gluck est parmi les musiciens admis à l'enregistrement phonographique, l'un des moins favorisés. Les enregistrements de ce grand musicien sont extrêmement rares. On peut s'en étonner, car la musique de Gluck, si mélodique, d'une écriture si claire, se grave fort bien sur le disque. Témoin l'ouverture de *Iphigénie en Aulide*, que vient de publier Polydor. C'est l'orchestre de Vienne, dirigé par Richard Strauss, qui joue cette page admirable. (Polydor 66829.)

Quant à Rimsky-Korsakoff, il a fréquemment les honneurs de l'enregistrement. C'est, aujourd'hui, une fragment de la « suite » du *Tzar Saltan*. Quel régal que cette orchestration brillante, pleine de trouvailles inattendues, et d'une couleur que nul musicien moderne n'a égalée ! La musique de Rimsky-Korsakoff vaut aussi par ses thèmes russes, pittoresques et caractéristiques. Cette œuvre savoureuse est bien exécutée par l'orchestre de M. Coates. (Voix de son Maître, D. 1491.)

Le fragment de la *Vie brève*, de Falla, et la *Danse du Meunier*, du même compositeur (que M^{me} Marcelle Meyer joue si bien au piano) sont deux morceaux d'une verve étonnante, d'une belle abondance lyrique. Je signalerai surtout la *Danse du Meunier*, qui fait partie de la suite de l'*Amour Magicien*. L'exécution de cette page chorégraphique que nous avons vue danser naguère par la Troupe de la Argentina, est très remarquable et l'enregistrement excellent. (Voix de son Maître D. 1453.)

Que dire du prélude de *Lohengrin*, que l'orchestre de Philadelphie exécute avec une maîtrise remarquable ? La Compagnie Gramophone a-t-elle suffisamment et exactement compris le parti qu'elle pourrait tirer de cet orchestre sans rival ? Comme instrument d'expérience et de réalisation, cet orchestre est unique au monde. Il faudrait qu'on ait recours à lui le plus souvent possible, pour l'enregistrement des œuvres capitales du répertoire ancien et moderne. (Voix de son Maître D. 1463.)

Nous avons à mentionner ce mois-ci quelques bons disques de chant. Et tout d'abord une interprétation du final du *Crépuscule*, par M^{me} Germaine Lubin, dont la voix extrêmement claire domine l'orchestre sans cesser d'être en contact avec ce soutien indispensable du lyrisme wagnérien. Ces deux disques sont à noter. (Odéon 123634.) M^{me} Croiza chante avec le caractère et l'intelligence qu'on lui connaît une pièce des *Ariettes oubliées*, l'admirable poème de Verlaine : *Il pleure dans mon cœur...* », accompagnée au piano par Poulenc. L'autre face de ce petit disque précieux porte la *Sarabande* de Roussel, chantée par la même interprète et accompagnée par l'auteur. Roussel est un musicien trop peu apprécié. On devrait enregistrer sa musique, très « phonogénique » par la clarté linéaire, sa frappe nette, sa mélodie concise.

Comme musique instrumentale, il nous faut noter, ce mois-ci, un disque de violon : *Rondino*, de Beethoven, et *Variations*, de Corelli, et un disque d'orgue : *Fugue en sol mineur*, de Bach. Le violoniste René Benedetti est un virtuose dont les amateurs de phono connaissent le talent fait à la fois de force modérée, de tact et de finesse. Il joue ces deux morceaux si différents avec gentillesse et intelligence. Je signale particulièrement le *Rondino*, sorti d'un petit récit musical d'une humeur délicate, une de ces géniales bagatelles dont Beethoven n'était pas avare. (Columbia D. 13087.) On connaît l'admirable série des enregistrements d'orgue réalisés dans la cathédrale de Lyon avec la collaboration de ce grand artiste : M. Commette. Parmi ces disques, dont chacun est un chef-d'œuvre de technique et d'art, la *Fugue* de Bach est l'un des parfaits. C'est un morceau d'une subtilité inouïe, d'une trame extrêmement ténue. Il faut pour exécuter cette œuvre infiniment de souplesse et d'intelligence. M. Commette la joue avec toute la clarté souhaitable et le disque ne néglige pas un détail, j'allais dire : ne laisse pas tomber un seul fil... (Columbia D. 19199.)

Pour finir cette chronique d'été, marquons d'un signe spécial un disque qui doit nous plaire : restitution parfaite de la *Marche des Grenadiers de la Vieille Garde de Waterloo*, par le bon orchestre des Grenadiers belges. (Odéon A. 165664), et une interprétation de deux fables de La Fontaine : *La Cigale et la Fourmi*, et *Le Lion Amoureux*, par Georges Berr ; ce sont deux excellents spécimens de disques historiques et littéraires.

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

VARIETES



La vie des sœurs Brontë, par Georges et Emilie Romieu. —

On voudrait savoir si c'est par intuition ou par malice que les éditeurs confient la rédaction de la biographie romancée d'indéfectibles idiots à des écrivains généreux et, d'autre part, l'évocation des génies authentiques à de pauvres scribes. Une telle habitude témoigne à tout le moins d'un vif souci des proportions. Pour ce qui est des sœurs Brontë, il s'agit de génies authentiques qui résistent à tout, même à la maladresse de ceux qui sont chargés de les décrire.

Le sens du malheur n'a qu'une portée assez faible pour quiconque ignore ce que fut l'existence de ces trois filles dont aucune ne paraissait particulièrement vouée à nous restituer une image fidèle de la fatalité. Tout ce que la misère, la servitude à d'absurdes principes, la tyrannie familiale, la solitude physique et morale au sein d'une région désolée, la maladie et le désespoir peuvent comporter de plus atroce, rien de tout cela ne fut ménagé à Emily, à Charlotte et à Anne Brontë. L'idée qu'une transposition littéraire ne fut concertée par aucune d'elles. Quand on parle d'évasion sentimentale par les moyens de l'écriture, d'exutoire cherché et trouvé dans l'expression d'une souffrance sans limite, il faudrait se reporter à l'exemple des sœurs Brontë. L'exécution d'un livre ne fut jamais pour elles affaire de plus ou moins d'habileté technique, de gageure intellectuelle ou de soumission à quelque esthétique — mais strictement une question de vie ou de mort. Elles n'y gagnèrent ni gloire, ni profit d'aucune sorte et leur vie tragique se termina comme si elles n'avaient point écrit ces livres : *Wuthering Heights* et *Jane Eyre* qu'invoquent et dont se réclament aujourd'hui, sans la moindre

TISSUS POUR HAUTE COUTURE
OLRÉ

277, rue Saint-Honoré, PARIS

pudeur, des littérateurs distingués aux yeux de qui tout le problème se réduit à des notions de talent, de vocabulaire et de fabrication consciente et organisée. (Ed. N. R. F.)

C. N.

Souvenirs de Kiki. —

Kiki vit dans une magnifique ignorance de l'allusion, et c'est tant mieux. Pour qui l'a entendu chanter *Les filles de Camaret* et tenir à son auditoire des propos qui perdraient toute éloquence à être rapportés avec les réticences d'usage, pour ceux-là, les mémoires de Kiki contiennent une image authentique de celle qui les écrivit. Chaque ligne est d'un accent personnel, sur lequel il y aurait beaucoup à dire, si, précisément, devant un tel livre, le premier devoir n'était de se garder des considérations distinguées que la critique prodigue à tout venant. A l'égard d'une semblable absence de réserve, c'est un hommage que d'observer la réserve même. Et s'il faut, à tout prix, contenter les amateurs de rapports historiques, ils trouveront dans les souvenirs de Kiki un document auquel on pourra se référer sans crainte de trahison, pour découvrir un aspect de la bohème de 1929.

A. C.

La révolution défigurée, par Léon Trotsky. —

Entre les mille bonnes raisons qui existent de nous attacher à ce livre, la meilleure est sans doute qu'il nous fait entendre une voix que tout conspire à étouffer. D'une page à l'autre, la voici qui s'adresse, à nous, avec cet accent impérieux, cette foi que rien n'entame et cette

GALERIE DANTHON

29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

■

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

■

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

violence mesurée qu'on voudrait nous faire prendre pour un amour immodéré du paradoxe. A louer les oppositionnels on passe aisément pour faire le jeu des réactionnaires. Mais la mauvaise foi doit désarmer devant les témoignages irrécusables que publie Trotsky dans *La Révolution défigurée* : la fameuse *Lettre à l'Institut Historique du Parti*; le premier et le second discours de défense devant le Présidium de la Commission Centrale de Contrôle; les discours à l'Assemblée plénière du Comité Central et de la Commission Centrale de Contrôle et, enfin, la « réponse à un contradicteur bienveillant ». (Ed. Rieder.) C. N.

Le romanesque en 1929. —

Pendant que d'honnêtes jeunes gens mettent la main à la plume pour discourir sur l'esthétique du roman et trancher la question de savoir si oui ou non la marquise doit sortir à cinq heures, pendant ce temps-là le roman continue à se porter comme si de rien n'était. Par les beaux soirs d'été, il suffit de tendre l'oreille sous la fenêtre des professionnels de la littérature pour en entendre s'échapper un interminable gratterement de stylographe sur le papier. L'auteur se passe la main dans les cheveux : il en est au huitième chapitre, et s'il peut aller de ce train jusqu'au bout, le volume pourra paraître avant la fin de l'année. Le commis de l'*Argus de la Presse* aiguise déjà ses ciseaux. Ce préambule nous conduit en ligne droite à M. Jacques de Lacretelle qui, comme on dit, a bien mérité de la cause des lettres par une série d'ouvrages, les uns sur Alfa, les autres sur Hollande, mais qui tous procèdent du même vice à assembler des mots et des signes de ponctuation. Le dernier livre de M. de Lacretelle a mis quinze semaines à paraître dans une feuille hebdomadaire. Chaque fois, c'étaient cinq colonnes massives qui s'abattaient sur le front du lecteur. Quant à l'intrigue on prenait soin, en tête du feuilleton, de la rappeler par un résumé, qui donne une légère idée de l'ensemble :

**exposition
permanente**

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard - Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

zborowski
26, rue de seine, paris

A l'âge de vingt-cinq ans, ayant, pendant mon adolescence, fortement subi l'influence d'un jeune juif, Silbermann, dont le cerveau était précocement ouvert aux choses de l'art et des lettres, je rêvais d'une carrière littéraire. Ma mère ne s'y opposait pas, mais elle songeait avant tout à assurer ma position matérielle par un mariage heureux.

J'épousai, à son instigation, une jeune fille, Elise Mérillier, d'origine protestante comme moi, dont les qualités intellectuelles et la figure morale avaient forcé mon admiration.

Nous nous installâmes à la campagne. Je me mis au travail et entrepris de raconter les aventures de mon ancien camarade Silbermann. Elise m'encourageait et tentait de m'aider. Mais je m'aperçus bientôt combien le développement de l'esprit est gêné par la vie conjugale. Une sourde mésentente s'éleva entre nous, favorisée par la présence d'une jeune infirmière juive, Hélène Mossé, dont la figure énigmatique et l'esprit brillant, mettant en évidence les joies médiocres de mon propre ménage, m'attirèrent beaucoup.

Sur ces entrefaites, mon fils naquit. Hélène Mossé, à qui j'avais communiqué, un soir, le roman que j'écrivais, nous quitta le lendemain sans explications.

Les difficultés de ma vie conjugale s'aggravant, je fis plusieurs voyages et restai quelque temps séparé de ma femme. Mais elle tomba malade et je revins aussitôt m'installer auprès d'elle, me dévouant entièrement à sa santé. Dans ce rôle, je me sentis bien plus rapproché d'elle que je ne l'avais été par l'amour charnel. Cependant, elle prenait ce dévouement pour un sentiment amoureux. Un jour, par une réponse maladroite, je l'éclairai, malgré moi, sur le peu de désir qu'elle m'avait toujours inspiré. Cette révélation lui donna un choc terrible.

Elle mourut la nuit suivante.

Plusieurs années passèrent, lorsque, un jour, je rencontrai par hasard un cousin de mon ancien camarade Silbermann. Il m'apprit la triste vie de celui-ci aux Etats-Unis. Il m'apprit aussi que, de retour à Paris, Silbermann avait été recueilli par Hélène Mossé. Aussitôt je recherchai Hélène, et, l'ayant retrouvée, je devins son amant.

Mon bonheur fut de courte durée, car, curieux de connaître les aventures et la fin de Silbermann, j'interrogeai Hélène, dont le récit provoqua chez moi une violente jalousie du passé.

Silbermann était mort malade et misérable. J'appris aussi qu'elle avait été maîtresse d'un autre juif, le pianiste Herfitz. L'émotion d'Hélène à ces souvenirs surexcita ma jalousie.

RADIO RADIOR 1929

Le Super-Radior à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :

Ets M. de Wouters, 67-69 rue Keyenveld, tél. 822.40-822.42 et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Tél. 261.58

DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Voilà donc un écrivain, M. de la Lacretelle, qui écrit l'histoire d'un écrivain, lequel s'intéresse éperdûment à un écrivain (« dont le cerveau était précocement ouvert aux choses de l'art et des lettres »). L'odeur de papier imprimé règne sur tout le récit, qui nous éclaire étrangement sur ce qu'on nomme encore, mais plus pour longtemps, la « littérature ».

C. N.

Augustin Meaulnes contre Garine. —

M. Georges Thialet, dans le numéro de juillet de la revue *Nord*, parle des *Conquérants* d'André Malraux, d'une manière où le mépris léger masque mal l'inaptitude de ce jeune critique à quitter ce « domaine perdu » et... hermétique, dans lequel l'a enfermé son admiration pour le *Grand Meaulnes*. Sans doute peut-il paraître assez naturel, qu'à la faveur d'un système littéraire, dans lequel entrent si gratuitement le mystère, le trouble, l'aventure et l'inquiétude comme autant de fictions dues à l'imagination la plus parfaitement livresque, il existe encore des hommes jeunes qui mesurent la qualité d'un livre uniquement à son *atmosphère*. Il conviendrait pourtant qu'ils se rendent compte (et peu importe qu'ils l'admettent ou non) que le mystère, le trouble, l'aventure et l'inquiétude ont acquis dans *Les Conquérants* et quelques autres livres, où la littérature est en fonction d'une expression essentielle, un sens à la fois romanesque et idéologique. Il peut sembler sérieux (on devine aux yeux de qui!) de dénoncer comme « sans aucun contact avec nous », l'expression littéraire contemporaine, où des choses méprisables comme la révolution, l'illégitime et le communisme se mesurent au sentiment de l'individu. De là à juger un livre comme *Les Conquérants*, de l'espèce : « genre reportage exotique bien romancé », il n'y avait que ce pas d'aveugle à faire, qui conduit à ce cimetière littéraire où dorment en paix les derniers amants des domaines perdus aux côtés des derniers défenseurs d'une littérature pure (même d'intentions). Si le fait de savoir de qui l'écriture est supérieure à l'autre, d'André Malraux ou d'Alain-Fournier, pouvait constituer une question suffisante à nos yeux, nous aurions vite fait de conclure. Encore que le rendement ne justifie pas les moyens, il est sans doute permis de considérer que le style parfois trahit l'émotion et que ce n'est pas le cas chez Malraux. Pour le reste, qu'importe! Il ne s'agit de rien de plus que du mystère,

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

du trouble, de l'aventure et de l'inquiétude dans leurs rapports directs avec le drame moral le plus complexe, le plus cruel et le plus actuel. Autant dire, n'est-ce pas, le côté sentimental et moral des choses qu'on ferait bien de tenir hors de la littérature, la vraie, la belle, la haute? Aussi nous nous garderons honnêtement de confronter Gariné, l'intellectuel mis en face de la révolution, avec Augustin Meaulnes, observant derrière la haie le château de sa fable.

Joh. M.

Entre Terre et Mer, par Joseph Conrad. —

On trouve là, sans doute, les meilleurs contes de Conrad. C'est dire qu'il n'est pas possible, en quelques lignes, de tenter une critique qui devrait nécessairement mettre en jeu la personnalité de Conrad, si peu et si mal étudiée jusqu'ici, quoiqu'on en pense.

Le seul point que je soulignerai est celui-ci. Des trois nouvelles que contient *Entre Terre et Mer*, la première est autobiographique, la seconde l'est partiellement et la troisième ne l'est pas du tout. Nous en sommes avertis par une note du traducteur appuyée de documents qui permettent d'infirmer la dénégation traditionnelle qu'a placée Conrad en préface pour éviter d'être absolument confondu avec le narrateur. Or, les trois nouvelles ont le même cadre, se rapportent à des événements qui sont venus à la connaissance de Conrad à la même époque de sa vie, événements qui présentent une similitude qui ne tient pas seulement à la manière dont ils sont contés, mais qui se ressemblent autant que le thème du *Typhon* peut différer de celui de *Nostromo*. En outre ces nouvelles ont été écrites à des dates très rapprochées. On est curieux dès lors de voir, les meilleures conditions étant ainsi réunies, si la différence entre le souvenir et l'invention se marque chez Conrad, et par où.

Il semble bien que les réminiscences personnelles se distinguent à ce qu'une plus grande liberté, une marge plus importante d'indétermination règnent autour des personnages. Les rapports entre les événements sont moins fortement marqués, les actes accomplis se perdent dans la brume, le mystère des effets et des causes n'est pas même effleuré. Ce développement des sentiments dont les romanciers paraissent ne pas pouvoir se passer et que l'on trouve encore — contrarié, déformé, réduit — dans la plupart des œuvres de Conrad, celles où la composition l'emporte, fait ici complètement défaut. Les personnages piétinent sur place, puis opèrent une volte-face si brutale et si inattendue qu'on ne sait trop ce qui vient de se passer.

SANODON le dentifrice
des beaux
sourires

Quand on se souvient de *Cœur des Ténèbres*, où la part autobiographique est également considérable et qui présente la même allure, il semble bien que c'est là l'idée que Conrad se faisait le plus communément de la vie et que le romanesque tout à fait étranger à cette conception que contiennent d'autres de ses livres devait, si habilement présenté qu'il soit, se justifier pour beaucoup comme une concession à son public. (Ed. N. R. F.)

D. M.

Dames de Californie, par Joseph Kessel. —

Quelque plaisir qu'on puisse prendre à lire ce petit livre, on n'y trouve pas de quoi modifier l'opinion qu'on s'est faite de longue date sur l'auteur : c'a toujours été et ce restera un de ces déplorables littérateurs qui, pour toucher aux plus beaux sujets et avec les meilleures intentions du monde, ne réussissent jamais à écrire mieux que des livres suspects — à juste titre — de complaisances intolérables à l'égard du public ou de l'écrivain lui-même. Il est assez troublant de constater que ces littérateurs se confondent au début avec des esprits plus indépendants ou plus probes et que leurs premiers livres sont favorablement accueillis par la critique et fraîchement par le public, alors que ce sera l'inverse pour les suivants. En même temps que pour Kessel, ce fut le cas de Delteil, comme ce fut jadis l'histoire de Maurice Magre ou de Charles Derennes. Quelle loi départage ainsi des êtres dont les destinées se sont un instant confondues ? Comment l'antagonisme qui devait exister entre eux a-t-il pu passer inaperçu, quand se révèle-t-il à leurs propres yeux, comment devient-il manifeste pour un public de plus en plus considérable ? Lorsqu'on pose ces questions, elles paraissent toutes simples à résoudre, mais quand on veut y répondre pour un cas particulier, on voit que rien n'est plus difficile. Tout tient dans des questions de ton et de demi-ton. L'affectation se tient aux côtés mêmes de la sincérité. Le récit de Kessel n'emporterait que l'approbation si l'auteur ne nous assurait trop fréquemment de sa sincérité, de la naïveté de son impudeur et de son parfait détachement de ce qu'il raconte. Ou ce sont des artifices, et ils sont condamnables, ou c'est la marque d'une conscience inquiète. On ne répète pas tant ce dont on est sûr.

Mais à travers ces souvenirs — autobiographiques et authentiques, certes, pour une large part — l'homme apparaît comme beaucoup plus intéressant que l'écrivain. (C'est souvent le cas pour les médiocres et

Pour les gens d'affaires, à Paris : **LE DAUNOU HOTEL**

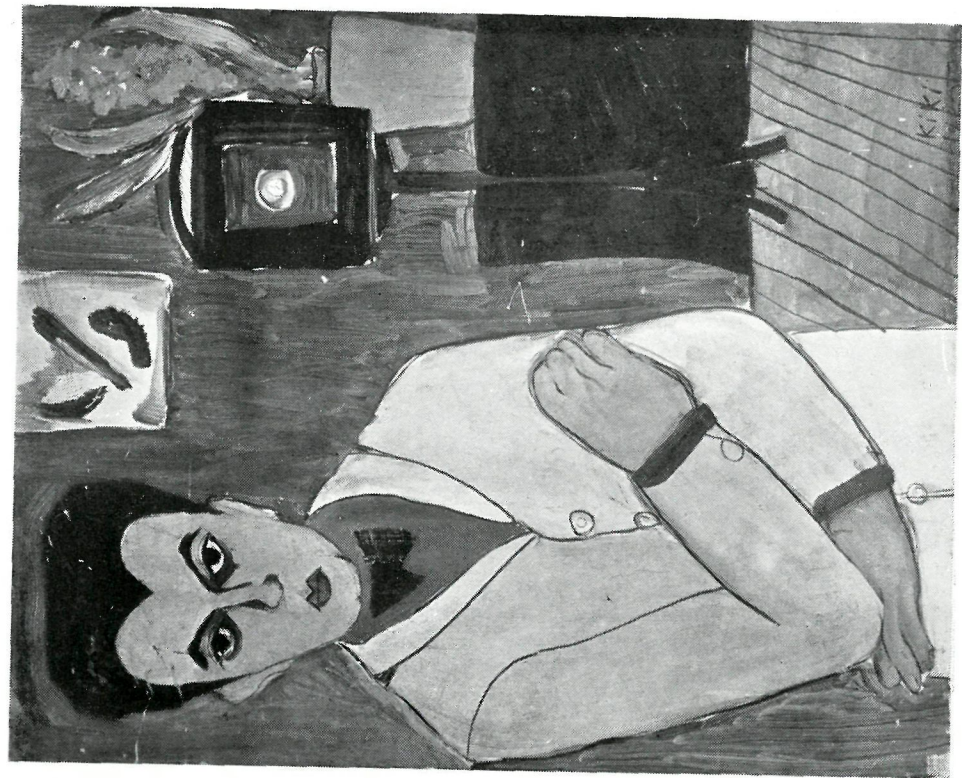
6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

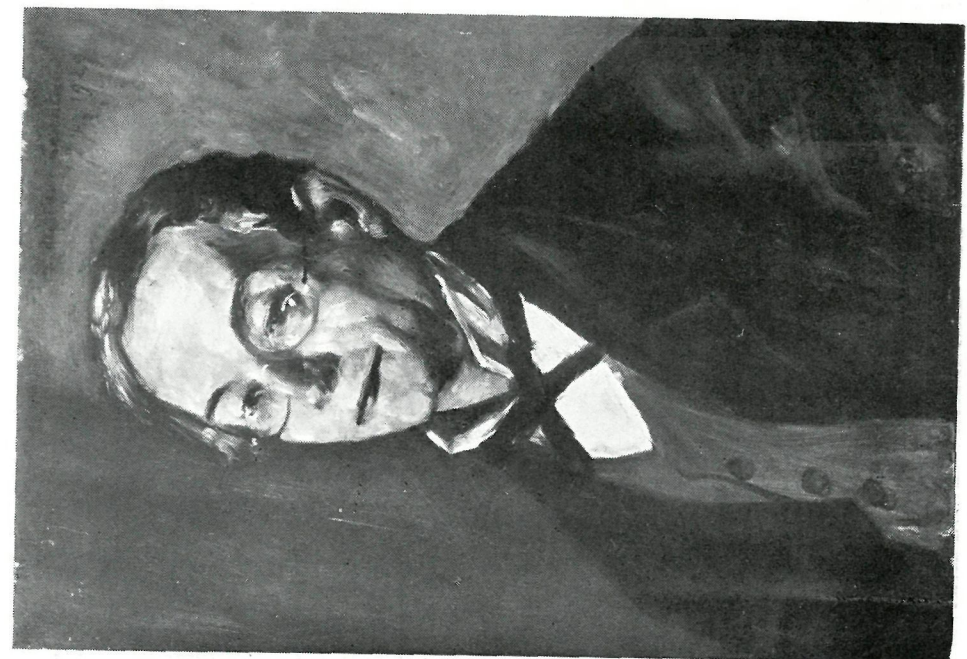
Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris



Man Ray, par Kiki

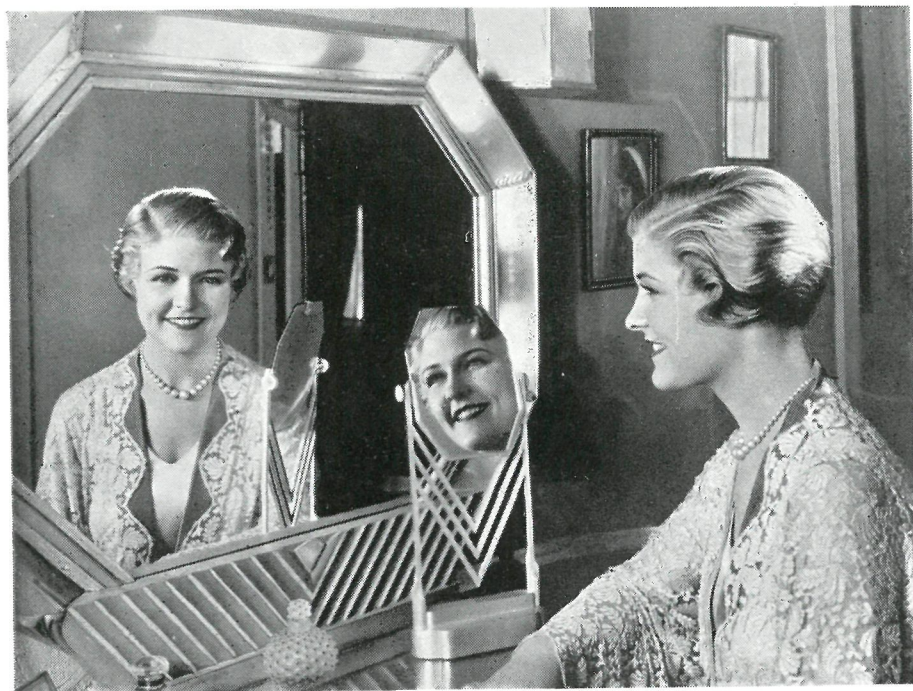


Paul Léautaud, par Emile Bernard



Greta Garbo

Photo Metro Goldwyn



Laura La Plante

Photo Universal

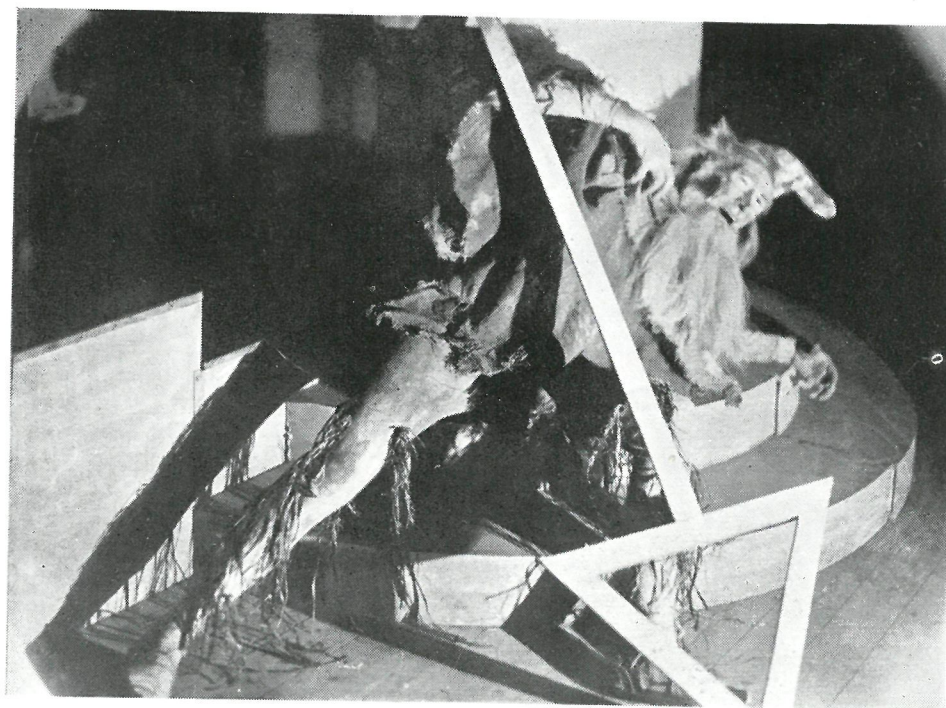
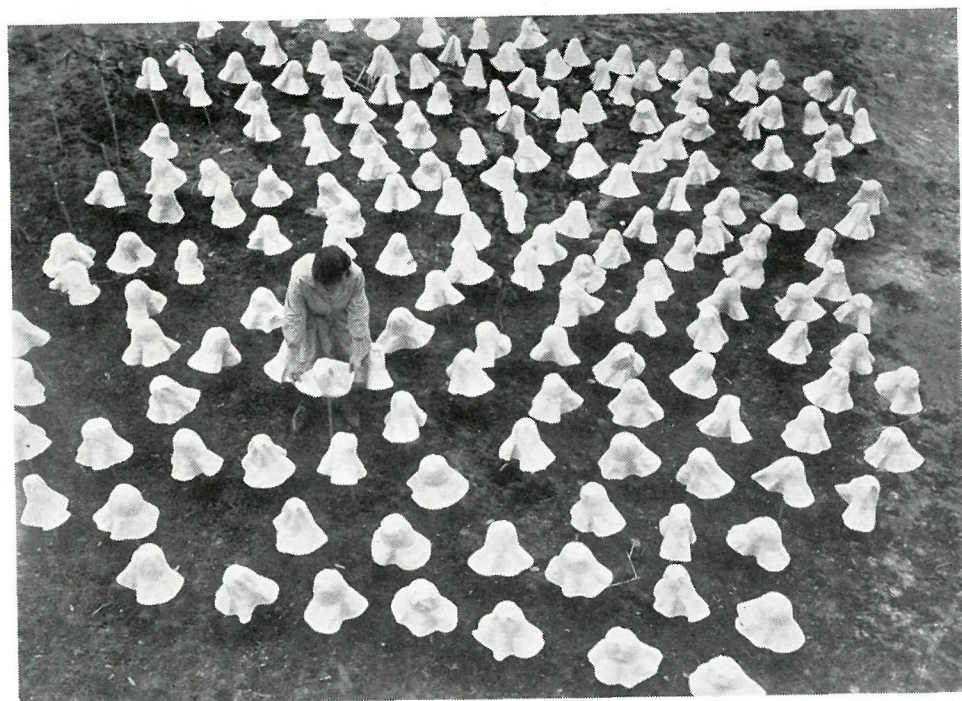


Photo Hennebert
« Œdipe-Roi », au Théâtre Populaire Flamand, à Bruxelles



Les grandes chaleurs
ou la culture des chapeaux de paille

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

on reconnaît les meilleurs d'entre ceux-là à ce qu'ils n'ignorent pas cet état de choses et s'en tiennent satisfaits.) Cette image d'un jeune homme fou de plaisirs rapides est bien émouvante. L'emportement animal qui le précipite sur ce qu'il peut atteindre et l'en arrache aussitôt qu'il l'a touché est dépeint sans grande puissance, mais avec beaucoup de sincérité. Enfin, on est prêt à passer sur bien des choses à la faveur de ce mot exquis d'une Américaine qui se trouve rapporté :

— Je vous remercie. J'ai eu du plaisir deux fois. Plus est mauvais pour la santé. (Ed. N. R. F.) D. M.

Collection Gaston Leroux. —

M^{me} Jeanne-Gaston Leroux, qui avait déjà édité ou réédité plusieurs ouvrages de son mari (notamment le reportage célèbre : *L'agonie de la Russie Blanche*) a eu l'heureuse idée de commencer une collection populaire où — nous l'espérons — toute l'œuvre de Gaston Leroux sera publiée.

Les deux premiers ouvrages ont été choisis, avec raison, parmi les moins connus, ceux qu'avant cette publication il était à peu près impossible de se procurer. *La double vie de Théophraste Longuet* était épuisée en librairie et *Le Crime de Rouletabille* n'avait paru, si je ne me trompe, qu'en revue. Certes, ce n'est pas là ce que Leroux a écrit de mieux mais on trouverait difficilement, parmi les nombreux romans policiers anglais qu'on édite actuellement, deux qui soient aussi amusants à lire que ceux-ci.

La Double Vie de Théophraste Longuet a certainement dû être hâtivement composée. Elle aura sans doute paru au préalable en feuilleton et écrite au fur à mesure. L'histoire rebondit sans cesse, sans la moindre unité, et forme en réalité un chapelet de nouvelles réunies par les mêmes personnages et par un postulat identique : l'existence d'un innocent marchand de timbres en caoutchouc qui se découvre être la réincarnation de Cartouche. D'autre part, c'est un des rares romans de Leroux où l'on puisse discerner des réminiscences. L'expérience que fait sur Théophraste Longuet M. Eliphas de Saint-Elme de

11, rue de l'Arcade **MARIGNY-HOTEL** PARIS (VIII^e)

situé en plein centre de Paris, à côté de la Madeleine
et à proximité de l'Opéra

Tout le confort moderne — Lift. — Prix modérés

Téléphone Central 63.97

E. JAMAR, Prop.-Directeur

Taillebourg de la Nox (personnage qui apparaît dans un autre roman de Leroux) rappelle assez bien *Le cas étrange de Monsieur W.*, d'Edgard Poë, et l'épisode du train disparu est manifestement inspiré (jusqu'à preuve du contraire) d'une nouvelle de Conan Doyle : *Le train volé*. Enfin, l'épisode du séjour au royaume des Talpa nous révèle un Leroux, disciple de Jean-Jacques, que nous ne connaissions pas et qui est, ma foi, aussi séduisant que tous les autres. Pour ma part, je ne puis rester insensible à l'évocation des femmes Talpa, qui ont, comme vous vous devez de ne plus l'ignorer, outre les formes mêmes de la statuaire grecque, un joli petit groin rose, sans yeux, au lieu du visage, et qui parlent la plus pure langue d'œil du commencement du quatorzième siècle.

Où l'on retrouve, par contre, le Gaston Leroux des grands jours, c'est dans l'épisode du *petit chat violet* et dans celui du boucher Honary qui tuait un veau tous les matins et *ça finit par se savoir chez les veaux!*

Le Crime de Rouletabille a un sujet pénible et risque de ne pas être accueilli avec le même succès que les précédents romans consacrés au « célèbre reporter ». Dans la convention du roman policier, il est difficile de donner au héros une tête de cocu. C'est pourtant celle que tire Rouletabille en dépit de lui-même et de l'auteur. Il y a aussi abus dans ce roman des preuves fabriquées après coup et c'est là un artifice très dangereux à employer. Enfin, le bon Sinclair, narrateur habituel, devient cette fois complètement gâteux, ce qui, pour rester dans la bonne tradition, ne paraît pas moins excessif.

Un seul épisode suffirait à racheter ces défaillances : c'est l'histoire du document volé, revolé et rerevolé pendant le trajet de Paris à Lyon. Là on retrouve ce dosage extraordinaire d'in vraisemblance logique et de réalité contrôlable que Gaston Leroux excellait à mettre au point.

Espérons que la réédition des œuvres de Gaston Leroux se fera méthodiquement et complètement. Surtout qu'on n'oublie pas cette admirable *Mansarde en Or*, qui n'a jamais été éditée en livre et qui est probablement le chef-d'œuvre du roman feuilleton. C'est dans un mouvement absurde de philanthropie que j'exprime ce vœu. Car voici trois ans que je me taille un joli succès personnel auprès de pas mal de gens rien qu'en racontant — et bien mal — le sujet de cette extraordinaire histoire.

D. M.

LES CHAUSSURES

Walk - Over

sont

DURES A L'USAGE

SOUPLES AUX PIEDS

ELASTIQUES A LA MARCHE

Qualités saillantes les mettant Hors Concours.

128, RUE NEUVE, 128 BRUXELLES

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Le Scaphandrier de la Tour Eiffel, par Cami. —

Cami est un écrivain qui ne risque pas trop de rester méconnu, ni de devenir la victime de cette littérature du « genre spécial » par lequel on désigne et décline l'humour. Il y a quelque chance qu'il n'ait pas besoin d'être réhabilité, comme il conviendrait que fasse pour Alphonse Allais, par exemple, quelque « Cercle des Amis du Dernier Tram ». (Allais s'étant plus exclusivement et plus brillamment attaqué aux « mœurs », il paraît assez logique qu'une bourgeoisie offensée jusque dans ses « lieux communs » les plus sacrés, lui refuse l'admiration officielle !). Cami, depuis *Le Fils des Trois Mousquetaires* et *Louflock Holmès*, est l'ami littéraire de Charlie Chaplin. C'est assez dire. Mais tout de même, ce *Scaphandrier de la Tour Eiffel* ne lui sera pas une occasion de sortir du genre, ni de s'y maintenir. Il serait difficile d'expliquer pourquoi il lui est impossible de parodier *Fantômas*, alors que de la littérature de cape et d'épée et de l'autre vouée aux géniales déductions du détective anglais, Cami a pu tirer une fantaisie si drôlatique, capable à la fois de renouveler le rire et de spéculer analytiquement sur le caractère émouvant ou grotesque de ces genres littéraires. Sans doute il suffit de transposer le ton, un peu trop ou pas assez, pour que l'in vraisemblable et l'épouvante, soumis aux règles de la déformation comique, prennent cette allure plate et mensongère des histoires inventées pour les besoins d'un système. Il était évident qu'entre le frisson et le rire manqués, nous allions découvrir un ennui assez irritant et regrettable. (Ed. Baudinière.)

Joh. M.

Préjugés, par H. L. Mencken. —

Le pamphlétaire ressemble à l'idée qu'il se fait de ce qu'il combat. H. L. Mencken vérifie cet aphorisme d'une manière à nos yeux d'autant plus éclatante que, le débat au centre duquel il se place nous étant étranger, nous sommes plus attentifs à la manière dont les coups sont portés qu'aux positions des antagonistes. Si la présente anthologie de l'œuvre de H. L. Mencken ne nous trompe pas, le sentiment qui se



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN
77, BOULEVARD ADOLPHE MAX — BRUXELLES
organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays.
Maison Fondée en 1893

trouve à la source de celle-ci peut se résumer en ces mots : « Un véritable Anglo-Saxon de mon espèce éclate de rire et de mépris devant le spectacle d'une tourbe polonaise, finlandaise, italienne, etc., qui, s'efforçant de ressembler aux Anglo-Saxons, a réussi à s'emparer de tous leurs défauts et à les porter jusqu'à l'exaspération. » La colère de Mencken est celle d'un frère aîné à l'égard de cadets qui sont mal élevés et bêtes, mais dont il ne saurait se passer parce qu'ils constituent sa véritable famille. L'auteur l'avoue non sans quelque hypocrisie en essayant de faire passer pour un mépris plus que parfait l'affection très réelle qu'il ressent pour ce peuple de lâches et de goujats.

Aussi bien s'adresse-t-il à ceux qu'il raille sur le seul ton qu'il soit possible de leur faire entendre et ses écrits témoignent-ils de la brutalité, de la lourdeur, de la mauvaise foi qu'il reproche si âcrement à ses adversaires. Seulement, ce qui sauve les diatribes de H. L. Mencken, c'est qu'elles émanent d'une bonne conscience. Fidèle instinctivement à un idéal qui en vaut bien un autre, celui d'un chevalier de l'Ordre Teutonique, y trouvant la meilleure plate-forme, peut-être la seule possible, pour insulter à l'avilissement des Etats-Unis, il ne s'abuse guère et essaie encore moins d'abuser les autres sur l'excellence universelle de ses théories. Son culte de l'honneur, du courage, de la droiture le portent à railler la conception démocratique, à prendre le parti de l'Allemagne dans la guerre mondiale (l'adversaire physiquement le moins fort), à moquer ouvertement la prohibition. Quand il a de bons arguments, il les emploie souvent. Il ne néglige pas les raisons moins convaincantes. S'il use de sophismes comme tout le monde, il les étale dans la naïveté de son cœur. Tout cela compose un des visages les plus sympathiques de l'Américain d'aujourd'hui. (Ed. Boivin et Cie.)

D. M.

L'homme qui a perdu son nom, par H. de Vere Stacpoole. —

On ne trouve pas tous les jours un roman qu'il soit impossible de lâcher, les cinquante premières pages une fois lues (quoique en disent les placards de publicité). En voici un. Et de la meilleure tradition. Le contraste qui s'établit entre le bon sens et l'humour que l'auteur conserve imperturbablement et l'extravagance des aventures où il jette son héros dépayse à merveille le lecteur et lui impose la vision de

jean fossé, couture - jean fossé, mode

les chapeaux, les robes et les chiffons créés par

jean fossé

**se trouvent dans ses salons de couture
43, chaussée de charleroi, à bruxelles**

jean fossé, mode - jean fossé, couture

ce domaine burlesque et raisonnable dont l'exploitation n'aura pas contribué pour peu à la renommée de Chesterton ou de Pirandello. Bien entendu, ici, ces péripéties déroutantes ne déguisent aucune intention philosophique et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. On ne trouve que trop rarement un livre qui ne prétend qu'à nous divertir et qui ne vise pas, sous une forme ou une autre, à ruiner sournoisement la conception que nous pouvons avoir de la vie. Quel plaisir préférable à celui de perdre conscience pendant deux heures et de pouvoir, ensuite, en toute sécurité, oublier le sujet de sa distraction!

Il est juste d'ajouter que *L'Homme qui a perdu son nom* doit pas mal de son attrait à l'excellente traduction qu'en a donnée Maurice Beerblock. (Ed. Hachette.)

D. M.

Le Voyage d'Urien, par André Gide. —

On gagne toujours à relire Gide. Si empreintes de symbolisme que soient ses premières œuvres, à travers le style un peu trop étincelant, ça et là, à travers ce vitrail de couleur recouvrant une sensibilité profonde, on devine, on découvre des richesses latentes, on atteint à des valeurs qui se retrouvent, ailleurs, nues et si nettes, si définitives et si affranchies, dans ses derniers livres.

Reprendre le *Voyage d'Urien*, dont certaines tournures datent, peut-être, et non pas le fond, l'esprit, est une surprise et un double plaisir; car l'éditeur Stols a revêtu le texte d'une parure typographique admirable. C'est incontestablement l'une des réussites les plus absolues de l'édition moderne. Sous la richesse hautaine des mots, j'ai retrouvé quelques attitudes spirituelles de l'auteur des *Caves du Vatican*. Elles ne sont notées ici que d'un point de vue littéraire, elles ne dépassent pas, sans doute, une certaine tenue verbale. Il semble seulement; nous y voyons clair et nous pensons à tels personnages agissants en lisant ces images animées : « Le veilleur de nuit signale des navires. Nous, penchés sur ces flots depuis le soir jusqu'au lever du jour, nous apprenons à discerner les choses qui passent d'entre les îles éternelles. »

Car ce sont les marins qui disent : « Voilà les îles qui passent... »
(Ed. A. M. M. Stols.) Franz Hellens.

portez-vous les robes de vos aïeules?

non!

alors pourquoi portez-vous leurs bijoux?

émile h. tielemans
met au goût du jour
les bijoux démodés

41, ch. de charleroi, bruxelles
1^{er} étage téléphone 1 2 7 . 8 4



PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Le Cinéma parlant. —

On n'avait jamais vu telle aubaine pour la vanité esthétique, depuis fort longtemps, dans le monde et autour du monde des films. Des techniciens auréolés d'une gloire insolite, mais parfaitement justifiée, découvrent, puis « mettent au point » l'inévitable, je veux dire le cinéma sonore et parlé. Ils ont raison de le faire, mais ceux qui ne tarissent pas de le dire, et dans quels termes, et avec quelle réjouissante enflure, ont tort. Il y aurait de quoi vous dégoûter du cinéma, il y a vraiment de quoi fuir à les entendre, pas les films sonores encore une fois, mais ceux qui en parlent. Une vague de commentaires, de babillages courtois, de conseils paternels, de pronostics fumeux, de justes mesures, d'enquêtes du genre : ceci tuera cela ou cela tuera ceci, de panégyriques largement anticipateurs, nous tombe sur la tête. Un art nouveau, voilà comment ça s'appelle, et la Comédie-Française elle-même en est toute troublée. Il se trouve partout des gens prompts au grain de sel, rabacheurs de bonnes vérités. Et pendant ce temps, Al. Jolson chante pour les sourds, Bessie Love danse et pleure pour les aveugles.

On souffrira, j'espère, qu'à cette place, une certaine simplicité remplace le joyeux brouhaha des opinions partagées, et continue avec l'émerveillement ou le dégoût pour bagages, à regarder de tous ses yeux, et maintenant aussi de toutes ses oreilles.

Il n'en sera pas moins fait justice aux spectacles eux-mêmes, déjà souvent admirables et déjà souvent niais. Mais on n'agitera pas de petits drapeaux sur le passage des météores. *André Delons.*

Lucky Boy. —

Ce film parlant est composé à propos et autour de George Jessel. Pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, c'est un chanteur juif qui fait précéder son numéro de quelques petits anas récités d'une manière impassible. (Dans le film, les spectateurs rient beaucoup; dans la salle, ils ne rient pas. Aussi bien, ce sont des plaisanteries américaines, et qui les entend ?)

Le film est mi-sonore, mi-parlant, dans l'intention louable d'éviter au public d'insipides dialogues auxquels il comprendrait aussi peu qu'aux bons mots, sans avoir la consolation d'entendre rire dans l'écran. Mais rien n'est plus fâcheux que de voir privés de parole et ouvrant silencieusement la bouche les personnages qui faisaient entendre une voix si agréablement nasillarde quelques instants auparavant.

Maintenant, il y a cent à parier contre un que *Lucky Boy* est postérieur au *Chanteur de Jazz*. Sinon, c'est un troublant cas de prémonition... *D. M.*

Es kommt der neue Fotograf ! par Werner Gräff. —

Filmgegner von Heute. Filmfreunde von Morgen, par Hans Richter. —

Ainsi que disent les bonnes gens : à qui désormais se fier ? Il y a longtemps, et la peinture en témoigne, que l'œil humain a cessé de tenir compte de la réalité. On s'est, peu à peu, avisé que les illusions d'optique ressortissaient à une activité moins légère que celle de la physique amusante. Ceux qu'une telle trahison désespérait n'eurent pas longtemps à se réjouir de la fidélité photographique en qui ils voyaient une expression de la justice immanente. Grâce à elle, désormais, pensaient-ils, impossible de nous en conter, impossible de nous piper. Et voilà que l'objectif leur part des mains et que lui aussi devient un instrument de la subversion universelle. Ni les visages, ni les paysages, ni les objets ne sont ce qu'on croyait sur la foi d'un examen sommaire. Les photographies des agences de reportage se font les complices de cette œuvre démoralisante, qui nous restitue un monde magnifique ou difforme, peu importe, mais en tout cas à mille lieues de la représentation qu'on nous en donnait. Ces expériences, et quelques autres, valent d'être exposées, ne serait-ce que pour la confusion de certains. Le livre de Werner Gräff, *Es kommt der neue Fotograf*, est un répertoire étonnant où figurent toutes les formes que la photographie contracte pour nous dérouter. Il contient fort peu de commentaires et s'en remet aux exemples graphiques du soin de faire la démonstration.

A côté de ce volume, celui de Hans Richter, consacré au cinéma, et, par là, poursuivant un but identique, est, avec *Expressionismus und Film*, de Rudolf Kurtz, la meilleure anthologie des prouesses techniques auxquelles peut se livrer la caméra. Les fragments de films reproduits sont empruntés aux œuvres de Poudovkine, Eisenstein, Vertoff, Chomette, Clair, Ivens, Man Ray, Dreyer, Ruttmann, et de Hans Richter lui-même, ainsi qu'aux bandes d'actualité. Tous illustrent de façon décisive le texte de Hans Richter, qui porte sur les questions de la mise en scène, de la lumière, du montage, du scénario, de l'acteur et du film parlé. (*Verlag Hermann Reckendorf, Berlin.*) *R. A.*

A

ASCHER

achète très **CHER**

ne vend pas **CHER**

Objets nègres - Tableaux modernes

Spécialité d'encadrements de tableaux modernes

133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

L'art populaire et l'autre problème. —

L'art populaire, plus particulièrement cette peinture naïve qu'on est parvenu à dénommer « peinture du dimanche », inspire à notre ami André Lhote des commentaires pour le moins curieusement caustiques, si l'on tient compte de la plaisante puérilité du sujet.

Comment considérer autrement ces graves affirmations qu'il émet dans la *Nouvelle Revue Française* d'août, à propos d'une exposition consacrée à pareille peinture, organisée chez Drouet par Waldemar George, où figuraient des œuvres populaires, sortant des collections de Vlaminck, Zadkine, André Lhote lui-même et d'autres, et dont beaucoup furent reproduites dans le numéro de *Variétés* consacré au baroque.

« S'il fallait d'une phrase définir le double visage de l'art d'aujourd'hui, on pourrait dire qu'il est constitué d'un côté par des peintres travaillant bien, mais sans poésie, de l'autre par des poètes, des illuminés, des frénétiques ou des amateurs de mystère ne connaissant goutte à l'art de peindre et ne se tirant d'affaire qu'à l'aide d'expédients plus ou moins ingénieux. En marge de ces deux catégories se trouvent naturellement celle, fort réduite, des artistes exceptionnels qui sont à la fois bons peintres et peintres éloquents, et celle des amateurs obscurs, des primaires qui peignent pour leur seul plaisir, la journée terminée, et, bien entendu, tout le dimanche, entre deux parties de cartes ou de billard. »

S'il faut en conclure que l'exception représente le caractère essentiel de la peinture et que seule la marge représente le domaine où son existence soit possible, nous voilà d'accord. L'expression picturale qui ne vise pas au seul effet, sinon à l'unique exposé du don, mais qui parvient à *communiquer* à l'aide et à travers des moyens aussi purs que puissants, en apparence parfois même anti-picturaux, mérite actuellement toute notre attention. Mais si cette atmosphère convient aux « artistes exceptionnels qui sont à la fois bons peintres et peintres éloquents », il paraît bizarre qu'André Lhote accorde une place à leurs côtés aux « amateurs obscurs », auxquels, par ailleurs, en opposition à ce que dit d'eux Waldemar George, il refuse volontiers tout sens mystique. Cette controverse amorçant un débat qui intéresse (et n'aura cesse d'intéresser) l'état de la peinture d'aujourd'hui, au point d'en constituer un problème central, nous ne résistons pas à reproduire ici quelques fragments encore de l'article d'André Lhote.

ROSE : fleurs naturelles

52-52a, rue de Joncker (place Stéphanie)

bruxelles

téléphone 268.34

au Zoute : 49, avenue du Littoral

tél. 593

Waldemar George ayant écrit à propos de ces peintres populaires, dans l'*Art Vivant* du 1^{er} juin :

« C'est en raison même de la filiation étroite qui existe entre le folklore plastique et les arts barbares ou archaïques que les expressions du génie populaire jouissent de nos jours d'une vogue sans précédente » — et — « L'artiste populaire d'aujourd'hui est un barbare au même titre que l'était le sculpteur africain. Sans doute n'atteint-il pas, dans le plan de la perfection technique, le stade congolais. Sans doute n'a-t-il pas son esprit créateur. Mais il s'apparente à lui (il s'apparente bien davantage encore aux primitifs chrétiens, aux peintres des catacombes romaines par sa vision du monde. » et « Le peintre populaire vit comme le primitif, au centre d'un monde magique, peuplé de revenants, de fantômes, de spectres en bourgeois. »...

André Lhote riposte :

« En ce qui concerne la filiation de l'art populaire avec l'art nègre ou celui des imagiers des Catacombes, on doit convenir que ceux-ci, délaissant la niaise anecdote, visent avant toutes choses à la grandeur, que leurs orantes, ou leurs fétiches doivent leur expression au sentiment religieux, et leur beauté à une réussite plastique vraiment miraculeuse. Ici l'élégance du trait, ailleurs la force et la variété des volumes sont le produit spontané d'un phénomène très mystérieux de cristallisation plastique. Nos pauvres bougres de peintres du dimanche sont bien éloignés de cet état de virginité artisanale, ainsi que de ce fanatisme qui peut à certaines époques susciter le génie. Leur mémoire est surchargée de souvenirs de mauvaise peinture officielle, de chromos, de reproductions d'art, d'illustrations de magazines. Certains vont même jusqu'à copier en couleurs inventées, des gravures en noir ou des photographies de famille. Il fallait le génie exceptionnel du douanier Rousseau pour triompher de tous ces pièges que la civilisation tend aux pauvres d'esprit. Laissons à ces derniers le royaume des cieus; celui de l'art n'appartient qu'aux tourmentés lucides, les seuls, n'en déplaise à M. Waldemar George, qui vivent « au centre d'un monde magique peuplé de revenants, de fantômes, de spectres en bourgeois. » Les véritables fantômes propres à susciter de belles apparitions sur la toile, ce sont ceux que la patiente et savante analyse fait surgir de l'objet le plus rebutant. Et la seule naïveté qui compte est celle qui fait croire au technicien soumettant le monde à la pression de son système d'analyse, que lui seul sait *voir*. J'aime Monet découvrant comme une Amérique insoupçonnée la Seine à Argenteuil : personne n'avait donc ouvert les yeux sur cette fluidité universelle des prés,

E. GOBERT PHOTOGRAPHE PORTRAITISTE 253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

SPÉCIALISTE
en reproduction de
tableaux, objets
d'art, antiquités et
tous travaux
industriels

Téléphone : 850,86

Se rend à domicile
pour "Home Portrait"

STUDIO
ouvert en semaine
de 9 à 7 heures,
le Dimanche
de 10 à 14 heures.

des ciels, des arbres et des eaux? Quels fous avant lui s'étaient amusés à établir des terrains, à rattacher des troncs à la terre, des feuilles aux branches? Il suffisait d'examiner avec un peu d'attention ce paysage pour voir que tous les objets dont il était composé n'étaient en réalité que des fumées plus ou moins denses, plus ou moins irisées... J'aime également Van Gogh et les *revenants* que son hallucination-sur-nature lui montre au détour de tous les chemins, j'aime par-dessus tout les *spectres* délicats que Seurat, maniaque de l'analyse et du calcul, copie avec la foi d'un véritable primitif, dans les buissons ardents de la Grande-Jatte. Voilà le véritable miracle : des gens ayant de la culture, devenant tout à coup devant le chevalet crédules et naïfs comme des enfants, et prenant les fantasmes nés de leur sensation pour des réalités.

» En partant si témérairement à la découverte de la Barbarie en redingote, M. Waldemar George oublie qu'il n'y a pas de véritable beauté sans problème résolu. — Le sculpteur nègre se posait donc un problème plastique? — Je répondrai à cette question une autre fois. L'essentiel jusqu'à nouvel ordre, c'est que tout se passe pour nous, devant ses chefs-d'œuvre, comme s'il s'en était posé un. Quant aux attendrissants peintres populaires dont nous collectionnons si dévotieusement les œuvres, conjointement aux boules de verre, aux constructions en coquillages, aux fleurs et aux bateaux en verre filé, aux cartonnages historiés et, en général, à toutes les cocasseries et absurdités Louis-Philippe et Second-Empire, c'est à la fois pour cette poésie qui émane mystérieusement de la Bêtise et de la Maladresse, et pour cette rêverie, qui nous prend devant les témoignages d'une simplicité, d'une inconscience, d'une ataraxie pour nous à jamais perdues.

» Il y a loin, de cette petite sensation mélancolique à celles que M. Waldemar George veut que nous goûtions à contempler ces peintures populaires dont il prétend qu'elles « nous émeuvent jusqu'au tréfonds de nous-mêmes, qu'elles révèlent un paradis perdu, un monde surnaturel, un monde vers lequel nous tendons passionnément et désespérément ». Non, le mystère, les paradis perdus, tout cela s'ourdit, se compose, se perpète rationnellement, à coup de procédés passionnés. C'est l'affaire des Grünevald, des Greco, des Rembrandt, des Cézanne — de tous les inspirés vraiment « conscients et organisés... » Joh M.

DANS LE NUMÉRO DU 15 OCTOBRE DE
« VARIÉTÉS »
 DES ASPECTS INÉDITS ET
 QUELQUES EXPLICATIONS NOUVELLES
**de la sorcellerie
 et de la magie**

Eloge du corps humain. —

Nous avons trouvé, certain matin du mois d'août, la lettre suivante dans la boîte aux lettres de *Variétés* :

Monsieur le Rédacteur,

Nous venons protester contre la publication, dans une revue comme la vôtre, du portrait du Docteur Wybo. Nous avons toujours beaucoup considéré votre revue, *Variétés*, Monsieur le Rédacteur, qui apporte toujours tant de gaieté, surtout à la campagne.

Mais pourquoi avoir publié le portrait de ce Docteur qui, nous a-t-on dit, s'occupe *toujours* de choses sales? Ce n'est pas bien, cela, nous tenons à vous le signaler. Nous savons bien que ce Docteur veut jouer le rôle de champion de la pudeur en Belgique, mais il ne faut pas vous laisser tromper par cela, les gens vraiment bien pensants, Monsieur le Rédacteur, n'ont pas besoin de toutes ces *apparences*. Nous avons bien regardé le portrait que vous avez publié et nous avons trouvé que ce Docteur ressemble bien plus à Landru qu'à Notre-Seigneur Jésus, qui nous pardonnera de le nommer. Nous avons aussi remarqué que ce Docteur Wybo a un nom bien *sale*, quoiqu'il l'écrive en *flamand*. S'il faut l'imprimer, il vaut mieux l'imprimer comme ça, mais il vaut beaucoup mieux encore ne pas l'imprimer du tout.

Voici ce que nous avons cru devoir vous dire, Monsieur le Rédacteur, de par notre *Conscience*.

Un groupe de jeunes lectrices religieuses, qui vous présentent leurs meilleures salutations.

(Sans signature.)

Nous soupçonnons fort ce « groupe de jeunes lectrices religieuses » de ne pas pousser à l'ombre d'un presbytère provincial. Mais tout de même ! Il a suffi que l'hypocrisie revête l'allure de la pudeur, pour que l'impudeur prenne le genre honteux. Et pourtant, nul n'ignore — sauf ceux qui prônent le vice et ceux qui le combattent — que l'exhibitionnisme ne se promène pas toujours tout nu!

la mode nouvelle :

**norine féminise la
 ligne en restant «jeune»**

norine - couture - 67, av. louise - bruxelles

AUTOUR DU
KURSAAL D'OSTENDE
LES HOTELS
DE LA

Sté A^{me} "Les Palaces d'Ostende,,

L'Océan
Le Continental
Le Littoral

Direction générale : M. Jean FOUGNIES

ET LE

ROYAL PALACE HOTEL

que gère

La Société des Hôtels Réunis

HALL D'EXPOSITION — GALAS — ATTRACTIONS
SIX COURTS DE TENNIS
CERCLE PRIVÉ
PLAGE DU LIDO

Cabaret Théâtre de 10 heures

17, place Sainte-Catherine, 17
B R U X E L L E S

R É O U V E R T U R E
le 13 septembre 1929

Les plus grandes vedettes internationales
s'y succéderont au cours de la prochaine saison
LES 10 EXTRAORDINARY FLOWER STARS
La meilleure troupe de girls de Belgique

Le 20 septembre à 4 h. 30

réouverture des fameux thés dansants
avec les meilleurs orchestres
et les plus belles attractions



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"

LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, Bd M. LEMONNIER

PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS
16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)
BRUXELLES

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPPS
DUCANOLA
DUCA
DUCARTIST
et des PIANOS A QUEUE NIENDORF

PIPPERMINT



Exigez un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE

Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraichissements

Maison Fondée en 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H^e Garonne)

GET frères
à REVEL (H. - G.)

(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél. : 182.25-182.26 et 226.37

CLOSE-UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique. Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révéle et analyse la théorie esthétique du film.

Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier.

Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : CHRONIQUE Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année 10 Cahiers

Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à 152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :

RAOUL DUFY (32 reproductions) GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions) OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions) FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions)

En préparation :

FLORIS JESPERG GROMAIRE GIORGIO DE CHIRICO
JEAN LURÇAT CONSTANT PERMEKE (sous presse)
G. VAN DE WOESTYNE MAX ERNST JOAN MIRO
F. VAN DEN BERGHE OSCAR JESPERG CRETEN-GEORGES
HEINRICH CAMPENDONK ANDRÉ LHOTE RENÉ MAGRITTE
PAUL KLEE AUGUSTE MAMBOUR HUBERT MALFAIT
LIPCHITZ ETC.

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.
Etranger 20 belgas.
Prix du cahier { Belgique 10 francs.
Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

DOCUMENTS

DOCTRINES

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

AVEC LA COLLABORATION DE :

D^r Allendy, Jean Babelon, Georges Bataille, Bosch Simpera, D^r G. Contenau, Robert Desnos, Carl Einstein, R. Grousset, J. Hackin, Eugène Jolas, Marcel Jouhandeau, R. Lan-tier, Michel Leiris, Georges Limbour, André Malraux, Erland Nordenskiöld, Wilhelm Pinder, Hans Reichenbach, D^r Rivet, Georges-Henri Rivière, Fritz Saxl, André Schaeffner, Adama Van Scheltema, Joseph Strzygowski, Pietro Toesca, Royal Tyler, Arthur Waley.

Rédaction - Administration : 39, Rue La Boétie

Téléphone : Elysées 30-11.

PARIS

ABONNEMENT (un an, dix numéros) :

FRANCE : 120 fr. (le n° 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° 16 fr.)
ETRANGER : Demi-tarif : 150 fr. (le n° 18 fr.)
ETRANGER : Plein tarif : 180 fr. (le n° 20 fr.)

A. A. M. STOLS - BRUXELLES
13, montagne aux herbes potagères

ANDRÉ GIDE
LE VOYAGE
D'URIEN

BANDEAUX EN 2 COULEURS PAR
ALFRED LATOUR

ÉDITION DE LUXE

Le tirage est limité à

20 ex. sur japon, avec double suite fr. belges **1400**
250 ex. sur hollandaise » » **560**

Demandez le prospectus-spécimen

FRANZ HELLENS
LE JEUNE HOMME
ANNIBAL

FRONTISPICE GRAVÉ SUR CUIVRE
PAR

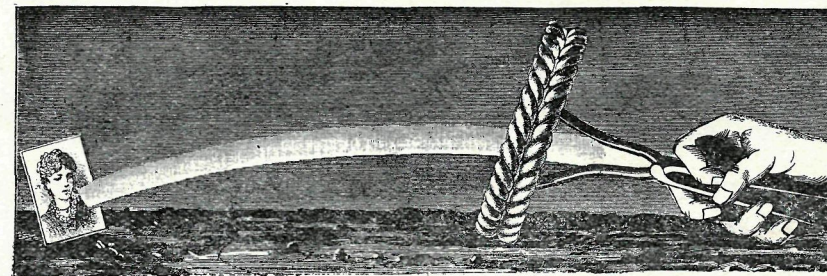
STOBBAERTS - MARCEL

ÉDITION ORIGINALE

Le tirage est limité à

10 ex. sur hollandaise, avec double suite épuisés
300 ex. sur vélin anglais fr. belges **70**

Faites-vous inscrire au service
de nos catalogues



La Librairie JOSE CORTI

PARIS, 6, rue de Clichy, PARIS

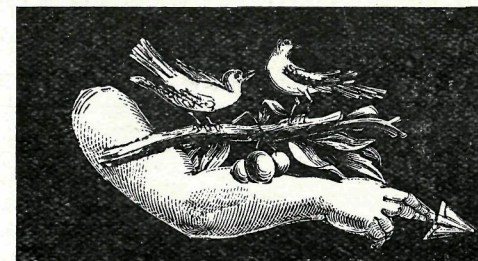
possède encore quelques exemplaires
du numéro spécial de " VARIÉTÉS "

Le Surréalisme en 1929

Le numéro : Frs franç. : **15.—**

„ : franco : **15.50**

ENVOI SUR DEMANDE DE
LA LISTE DES OUVRAGES
SURRÉALISTES



Dessins de Max Ernst
extraits du numéro « Le Surréalisme en 1929 »

DU CINEMA

REVUE DE CRITIQUE ET DE RECHERCHES CINÉMATOGRAPHIQUES

ROBERT ARON, directeur

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

Le 15 octobre: Numéro presque entièrement consacré à

GEORGES MÉLIÈS

GEORGES MELIES par PAUL GILSON

LES VUES CINÉMATOGRAPHIQUES, étude par G. MELIES

LE VOYAGE A TRAVERS L'IMPOSSIBLE, par G. MELIES

11 maquettes de décors ou compositions originales

et 12 photographies ou extraits des films

de l'inventeur du cinéma

LE CINEMA ET LES MŒURS

par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS

CHRONIQUE DU MAUVAIS ŒIL

par ANDRÉ DELONS

des articles, critiques et notes de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUISSOUNOUSE, LOUIS BUNUEL, LOUIS CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON, R. DE LAFFOREST, DENIS MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN, F. W. MURNAU, G. W. PABST, H. A. POTAMKIN, VSEVOLOD PODOVKINE, MAN RAY, ANDRÉ SAUVAGE, JOSEF VON STERNBERG, PIERRE VILLOTEAU

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes

les ACTUALITÉS et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE ET COLONIES (6 cahiers) 35 FRANCS.

BELGIQUE, HOLLANDE, UNION POSTALE : 45 FRANCS.

AUTRES PAYS : 70 FRANCS.

Le Numéro :
8 francs.

LIBRAIRIE GALLIMARD
3, Rue de Grenelle. — VI°.

PARIS
nrf

LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
6, Rue de Clichy. — IX°.

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES

Téléphone 275,46

TABLEAUX DE MAÎTRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckelee, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc,

LA JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jesper, F. Schirren, etc...
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglène,
Mintchine, etc...

ACHAT DE COLLECTIONS

Galerie Jeanne Bucher

TABLEAUX - LIVRES

Editions de gravures modernes

5. Rue du Cherche-Midi, PARIS-VI° Tél. : Littré 35-04

PEINTURES, AQUARELLES, DESSINS de

A. BAUCHANT, MAX ERNST, JUAN GRIS,
JEAN HUGO, LAPICQUE, FERNAND LEGER,
— JEAN LURÇAT, MARCOUSSIS, PICASSO... —

SCULPTURES de

JACQUES LIPCHITZ

ALICE MANTEAU

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine
P A R I S V I e

T A B L E A U X A N C I E N S & M O D E R N E S



Les Disques

"polydor"

le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse



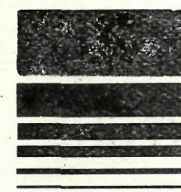
Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

LE CADRE S. A.

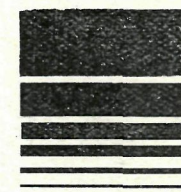
ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES
BEAUX-ARTS)



LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXECUTÉS PAR LES
PHOTOGRAVEURS

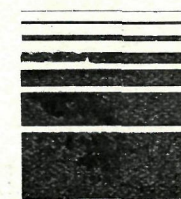
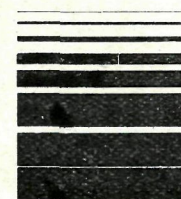


Van Damme & Cie

33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110.72

B R U X E L L E S



amsab
Instituut voor
Sociale Geschiedenis

LE
5
OCTOBRE

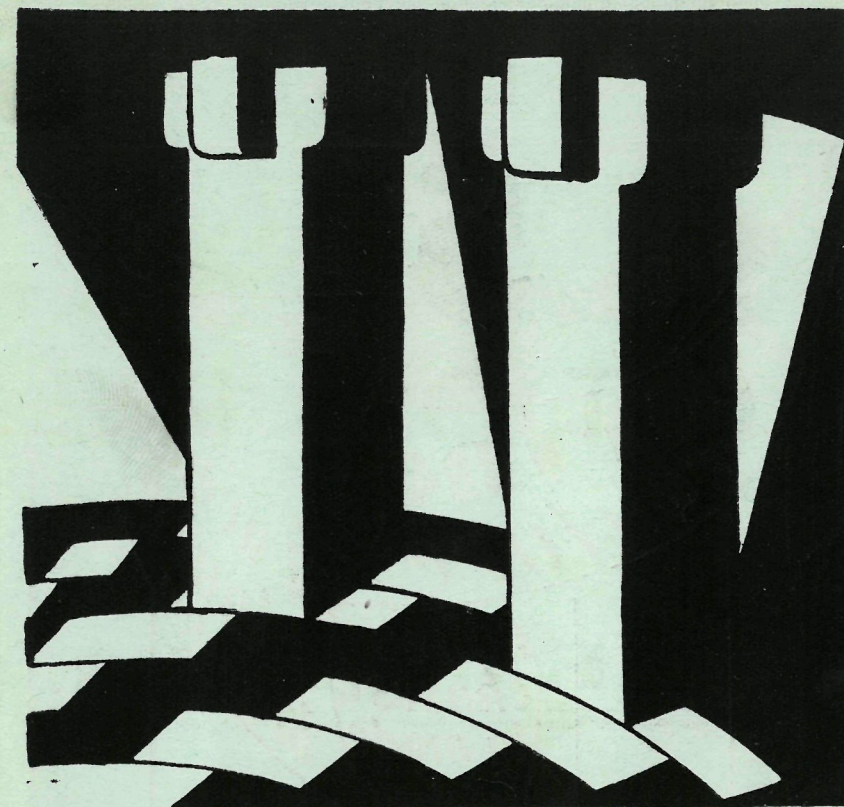
RÉOUVERTURE
DE LA GALERIE
LE CENTAURE

EXPOSITION-OCTOBRE :
" LA FLEUR DANS LA PEINTURE
CONTEMPORAINE,,



62, AVENUE LOUISE - BRUXELLES

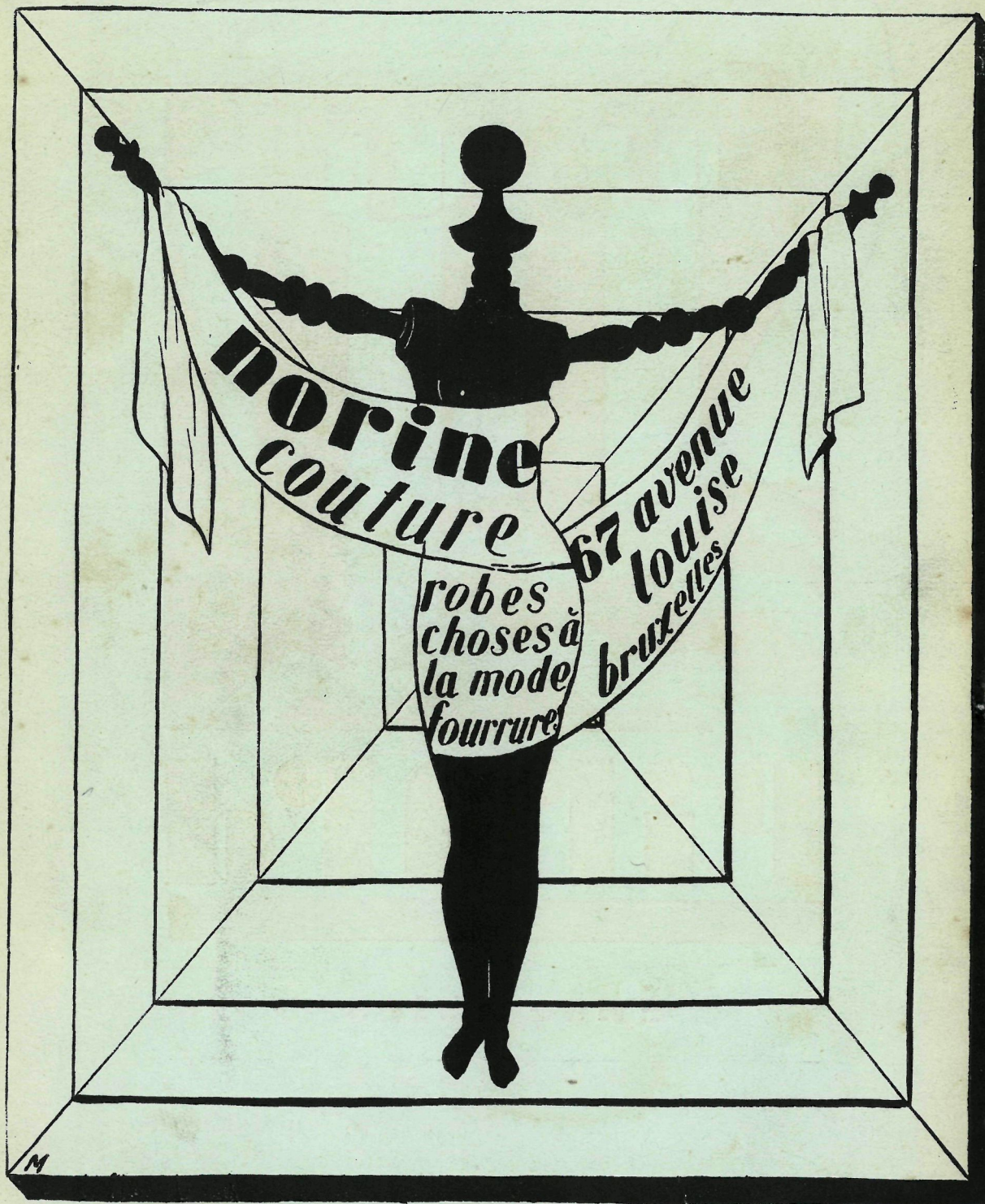
xxx



Pirard

**ensembles
tableaux**

30, rue saucy verviers



**modèles pour l'automne
à partir du 16 septembre**